This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07579501 7

PETITE BIBLIOTHEQUE DES THÉATRES.

1786

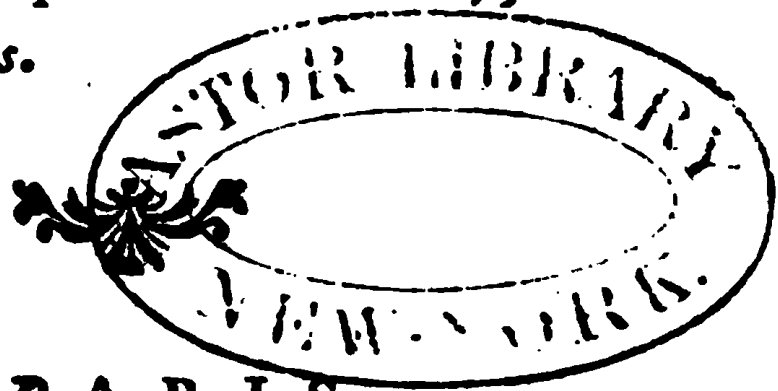
[tome I]

On peut souscrire chez BÉLIN, Libraire, rue S. Jacques.

Et chez BRUNET, Libraire, rue de Marivaux, Place du Théatre Italien.

PETITE BIBLIOTHEQUE DES THÉATRES,

Contenant un Recueil des meilleures Pieces du Théatre François, Tragique, Comique, Lyrique et Bouffon, depuis l'origine des Spectacles en France, jusqu'à nos jours.



A PARIS,

Au Bureau, rue des Moulins, butte Saint-Roch, n°. 11, où l'on souscrit.

M. DCC. LXXXVI.

Avec Approbation, et Privilége du Roi.

CHEF-D'ŒUVRES

DE

T. CORNEILLE.

A PARIS,

Au Bureau de la Petite Bibliotheque des Théatres,
rue des Moulins, butte S. Roch, n°. 11.

M. DCC. LXXXVI.

THOMAS CORNEILLE.

Né à Rouen le 20 Aoust 1625

Mort à Andely le 8.bre 1709

P. Mignard. Pinxt. *C. Dup. Sculp.*

VIE

DE THOMAS CORNEILLE.

THOMAS CORNEILLE, né à Rouen, le 20 Août 1625, de Pierre Corneille et de Marthe le Pesant, fit ses études chez les Jésuites de cette Ville. Son goût naturel pour les Lettres, et la réputation de Pierre Corneille, son frere aîné, exciterent de bonne-heure en lui une vive émulation. Étant encore en réthorique, il composa une Piece Dramatique, en vers latins, qui fit tant de plaisir à son Régent, qu'elle fut préférée par lui à celle qu'il avoit faite pour être jouée à une distribution de prix.

Nous croyons ne pouvoir mieux faire connoître Thomas CORNEILLE, qui prit le nom de de Lisle, qu'en rapportant une partie de son Eloge, prononcé par M. de Boze, à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, en

1710, lors de la rentrée publique d'après Pâques.

« Quand le jeune CORNEILLE eut fini ses études, dit M. de Boze, il vint à Paris, où l'exemple de son frere aîné le tourna du côté du Théatre; exemple qui pour être suivi demandoit une affinité de génie que les liaisons du sang ne donnent point, et que l'on ne compte gueres entre les titres de famille. Son début fut heureux, et *Timocrate*, une de ses premieres Tragédies, eut un si grand succès, qu'on la joua de suite pendant six mois. *Laodice*, *Camma*, *Darius*, *Annibal*, *Stilicon*, qu'il donna, ensuite, ne reçurent pas moins d'applaudissemens que *Timocrate*; et ce fut sans doute avec justice, puisque Pierre Corneille lui-même disoit qu'il auroit voulu les avoir faites. Il n'y avoit alors que son frere qui pût mériter sa jalousie, et il n'y avoit peut-être que Pierre Corneille qui fût assez généreux pour l'avouer. »

« De ce tragique sublime, CORNEILLE DE LISLE passa à des caracteres qui, plus naturels, ou plus à la portée de nos mœurs, quoique toujours héroïques, n'avoient cependant pas encore

été placés sur la scene Françoise. *Ariane* et *Le Comte d'Essex*, écrits dans ce goût, enleverent tous les suffrages dès qu'ils parurent ; et le Public, que l'on accuse de se rétracter si aisément, ne s'est pas même refroidi après trente ou quarante années d'examen. *Ariane* et *Le Comte d'Essex* sont toujours demandés ; on en sait les plus beaux endroits par cœur : ils plaisent comme s'ils avoient le mérite de la nouveauté ; on y verse des larmes comme s'ils avoient l'avantage de la surprise. » (*)

« Le comique prit aussi des beautés singulieres entre les mains de CORNEILLE DE LISLE. Il commença par mettre au Théatre quantité de Pieces Espagnoles, dont on ne croyoit pas qu'il fût possible de conserver l'esprit et le sel, si on vouloit les dégager des licences et des fictions qui leur sont particulieres, et que notre scene

(*) Il y a bientôt deux fois quarante ans que M. de Boze écrivoit ceci, et l'on pense encore de même sur ces deux Pieces, malgré tous les chef-d'œuvres du même genre qui ont paru depuis. On peut conjecturer qu'elles ne cesseront jamais de plaire.

n'admet point. De ce comique ingénieux, mais outré, il a su, dans l'*Inconnu*, et dans plusieurs autres Pieces, revenir à un comique simple, instructif et gracieux, qui les a déja presque fait survivre au siecle qui les a vu naître. »

« La Traduction de quelques Livres des *Métamorphoses* et des *Epîtres héroïques* d'Ovide, venoit d'acquérir à CORNEILLE DE LISLE ce qui lui restoit à prétendre des honneurs de la Poésie, quand il perdit son illustre frere, le grand Corneille; car pourquoi ne le nommerions-nous pas, avec le Public, le grand Corneille, dans l'Éloge d'un frere qui s'étoit lui-même fait une douce habitude de l'appeller ainsi ? »

« La mort d'un frere, quand elle n'est pas prématurée, ne touche la plupart des hommes que par un triste retour sur eux mêmes. Ils mesurent l'intervalle, ils supputent les momens qu'ils croyent leur rester. Ce calcul les effraie, et la nature qui suit toujours ses foiblesses, mais qui est souvent habile à les couvrir, met sur le compte de la tendresse une douleur causée par l'amour-propre. Il n'en étoit pas ainsi de ceux dont nous parlons. Outre que Pierre Corneille

étoit de vingt ans plus âgé que son frere, il y avoit entr'eux la plus parfaite union que l'on puisse imaginer. Une estime réciproque, des inclinations et des travaux à-peu-près semblables, les engagemens de la fortune, ceux même du hasard, tout sembloit avoir concouru à les unir. Nous en rapporterons un exemple qui paroîtra peut-être singulier. Ils avoient épousé les deux sœurs, en qui il se trouvoit la même différence d'âge qui étoit entr'eux; il y avoit des enfans de part et d'autte, en pareil nombre; ce n'étoit qu'une même maison, qu'un même domestique; enfin après plus de vingt-cinq ans de mariage, les deux freres n'avoient pas encore songé à faire le partage des biens de leurs femmes; biens situés en Normandie, dont elles étoient originaires comme eux, et ce partage ne fut fait que par une nécessité indispensable, à la mort de Pierre Corneille. » (*)

(*) Les femmes des deux freres étoient filles du Lieutenant-Général d'Andely, Lampériere. Nous avons déja rapporté ces particularités à la suite de la Vie de Pierre Corneille, par Fontenelle, dans le premier Volume de notre seconde année.

« L'Académie Françoise, à qui la perte de ce grand homme fut également sensible, crut ne la pouvoir mieux réparer que par le choix d'un frere qui lui étoit cher et qui marchoit glorieusement sur ses traces. On eût dit qu'il s'agissoit d'une succession qui ne regardoit que lui : il fut élu tout d'une voix. On ne peut marquer plus de reconnoissance, ni la marquer plus éloquemment qu'il le fit dans le Discours qu'il prononça le jour de sa réception, qui fut le 2 Janvier 1685. Ce qui releve infiniment le mérite de cette journée, c'est la maniere dont Racine, alors Directeur de l'Académie, répondit au Discours de CORNEILLE DE LISLE. Quel poids les louanges des deux freres n'avoient-elles pas dans la bouche de Racine ? Il parloit de ses rivaux. »

« L'utilité publique devint alors l'objet particulier des travaux de CORNEILLE DE LISLE : il entreprit de donner une nouvelle édition des *Remarques de Vaugelas*, avec des notes qui faciliteroient l'intelligence de chaque article, et qui expliqueroient les changemens arrivés dans la langue depuis que ces remarques avoient été

faites. L'Ouvrage parut, en deux volumes *in*-12, au commencement de l'année 1687 ; et CORNEILLE DE LISLE, qui jusques-là n'avoit peut-être passé que pour Poëte, fut bientôt reconnu pour un excellent Grammairien. »

« L'Académie Françoise faisoit imprimer son Dictionnaire, où elle n'avoit pas jugé à propos de rapporter les termes des Arts et des Sciences, qui, quoique plus ignorés que les simples termes de la langue, demandoient au fond une discussion qui étoit moins de son objet. CORNEILLE DE LISLE se chargea d'en faire un Dictionnaire particulier, en maniere de Supplément, et il y travailla avec une telle assiduité, qu'il parut en 1694, en même-tems que celui de l'Académie, quoiqu'il fût de même en deux volumes *in-folio*. Le Public les a reçus avec une égale reconnoissance, en les mettant toujours à la suite l'un de l'autre. » (*)

« CORNEILLE DE LISLE donna, en 1697,

(*) Selon Moréri, Thomas Corneille avoit aussi fait des additions à l'*Histoire de la Monarchie Françoise, sous le regne de Louis XIV*, par Simon de Riencourt, et donné, en 1697, une édition de cet Ouvrage, en trois volumes *in*-12.

la Traduction en vers des quinze Livres des *Métamorphoses* d'Ovide, dont il n'avoit d'abord publié que les six premiers. »

« En 1699, Louis XIV, par un nouveau réglement, augmenta le nombre des Membres de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, et CORNEILLE DE LISLE y fut appellé comme un sujet des plus utiles et des plus zélés. Il l'étoit en effet. Son âge déja avancé ne l'empêchoit point de se rendre très-réguliérement aux assemblées. Il perdit la vue bientôt après; mais cet accident si fâcheux ne diminua rien de son assiduité. D'autres infirmités succédant à la perte de ses yeux, on le déchargea des travaux de l'Académie, dont l'entrée, le droit de suffrage et toutes les autres prérogatives lui furent conservées, sous le titre de véteran. »

« Tout aveugle qu'il étoit, et accablé sous le poids des années, il ne laissa pas de faire encore d'heureux efforts en faveur du Public. Il lui donna d'abord les *Nouvelles observations de l'Académie sur Vaugelas*, qu'il avoit exactement recueillies. Il mit ensuite sous presse son *grand Dictionnaire Géographique*, qui l'occupoit depuis quinze ans, et qui n'a été achevé d'imprimer

qu'un an avant sa mort. Ce Recueil est en trois volumes *in-folio* : il en corrigea lui-même toutes les épreuves. Il avoit dressé exprès un Lecteur dont il s'étoit rendu la prononciation si familiere, qu'à l'entendre lire il jugeoit parfaitement des moindres fautes qui s'étoient glissées dans la ponctuation, ou dans l'orthographe. Dès que cet Ouvrage eut vu le jour, CORNEILLE DE LISLE se retira à Andely, où il avoit du bien, venant de sa femme, et il y mourut la nuit du 8 au 9 de Décembre 1709, âgé de quatre-vingt-quatre ans, trois mois et quelques jours. »

« Il avoit joui toute sa vie, si l'on en excepte les cinq ou six dernieres années, d'une santé égale et robuste, malgré son application continuelle au travail. Il est vrai que personne ne travailloit avec tant de facilité. On dit qu'*Ariane*, sa Tragédie favorite, ne lui avoit coûté que dix-sept jours, et qu'il n'en avoit donné que vingt et deux à quelques autres. Il étoit d'une conversation aisée, et ses expressions vives et naturelles la rendoient légere sur quelque sujet qu'elle roulât. Il avoit conservé une politesse surprenante jusques dans ses derniers tems, où l'âge sembloit

devoir l'affranchir de beaucoup d'attention, et à cette politesse il joignoit un cœur tendre, qui se livroit aisément à ceux qu'il sentoit être du même caractere. »

« Pénétré des vérités de la Religion, il en remplissoit les devoirs avec la derniere exactitude ; mais sans aucune affectation. Très-sincérement modeste, il n'avoit jamais voulu profiter des occasions favorables de se montrer à la Cour, ni chez les Grands ; et, toujours empressé à louer le mérite d'autrui, on l'a vu plus d'une fois se dérober aux applaudissemens que le sien lui attiroit. Il aimoit sur toutes choses une vie tranquille, quelqu'obscure qu'elle pût être. Bienfaisant, d'ailleurs, généreux, libéral même, dans la plus médiocre fortune, tous ceux qui l'ont connu, et lui ont survécu, l'ont regretté, comme si la mort l'eût enlevé à la fleur de son âge ; car la vertu ne vieillit point. »

« Il entendoit parfaitement le Théatre, disent les freres Parfaict. Ses plans sont presque tous bien imaginés et bien rendus, les caracteres de ses personnages assez soutenus, et la marche de ses Pieces admirable ; mais sa versification dégrade

grade toutes ses beautés. Elle est foible, entortillée, pleine de répétitions, de choses inutiles et souvent de galimathias. »

Au Jugement de Despréaux, Thomas CORNEILLE n'étoit « qu'un homme emporté de l'enthousiasme d'autrui, qui n'avoit jamais rien pu faire de raisonnable. Vous diriez qu'il ne s'est étudié qu'à copier les défauts de son frere, s'écrioit Despréaux. Ah ! pauvre Thomas, tes vers, comparés avec ceux de ton frere aîné, font bien voir que tu n'es qu'un cadet de Normandie ! »

Le caustique Gâcon fit ce quatrain impromptu sur le portrait de Thomas CORNEILLE.

« Voyant le portrait de CORNEILLE
» Gardez-vous de crier merveille ;
» Et, dans vos transports, n'allez pas
« Prendre ici Pierre pour Thomas. »

Thomas CORNEILLE travailloit bien plus facilement que Pierre ; et l'Abbé de Voisenon nous apprend que le cabinet de Pierre étant situé précisément au-dessus de celui de Thomas, quand Pierre cherchoit une rime, il levoit une

trappe et la demandoit à Thomas, qui la lui donnoit aussi-tôt. « Ainsi, ajoute l'Abbé de Voisenon, l'un étoit un Dictionnaire de rimes, et l'autre un Dictionnaire d'idées et de raisonnemens. »

« Thomas CORNEILLE avoit une si belle mémoire, qu'il étoit en état de réciter sur le champ celle de ses Pieces qu'on lui demandoit ; et il les récitoit avec une perfection qu'aucun Comédien n'auroit pu atteindre, » observent les Auteurs des *Annales Poétiques*.

Malgré la plaisanterie de Gâcon, et même malgré celle de Despréaux, ne pourroit-on pas, sans être accusé de trop d'indulgence, placer ces vers sur la tombe de Thomas CORNEILLE ?

Ci-gît qui sur les pas de son illustre frere
Sut encor s'illustrer dans la même carriere.
Le premier des CORNEILLE en consacrant son nom
Le rendit, dès *Le Cid*, un fâcheux héritage !
On crut que tant de gloire excluoit tout partage ;
Ariane reclâme en faveur du second.

CATALOGUE
DES PIECES
DE T. CORNEILLE.

LES Engagemens du hasard, Comédie en cinq actes, en vers, dédiée à M. ***; représentée à l'Hôtel de Bourgogne en 1647, imprimée à Paris, en 1651, *in*-12.

« Ce fut par cette Comédie dans le goût Espagnol que Thomas Corneille débuta dans le Genre Dramatique; l'intrigue en est assez bien filée, quoiqu'elle ne porte que sur des combats, des incidens et des méprises Du reste, nul caractere à saisir, nuls ridicules attaqués. Cette Piece eut un succès qui devint pour l'Auteur un engagement réel de continuer cette carriere. » Dictionnaire Dramatique, &c.

D. Padrique, après un long voyage, arrive à Madrid, où il loge chez D. César son ami, qui a une sœur nommée Elvire, destinée à un certain D. Lope, absent; mais laquelle se sent bientôt du penchant pour

D. Padrique qui en éprouve autant pour elle. Elvire voulant s'assurer de la vérité des sentimens qu'elle inspire à D. Padrique lui donne plusieurs rendez-vous où elle paroît voilée et si bien déguisée qu'il ne peut la reconnoître. Cette nouvelle intrigue pique sa curiosité, sans pourtant le rendre inconstant; et elle sert au dénoûment d'une autre intrigue, entre Isabelle, fille de Léonel et amante de D. Félix; mais que D. César poursuit et prétend épouser. D. Padrique, rencontré chez Isabelle, où il va voir son inconnue, devient suspect au pere et aux deux amans d'Isabelle. Cependant tout s'éclaircit: Elvire se fait connoître; Léonel accorde sa fille à D. Félix; D. César y renonce, voyant qu'il n'est point aimé; et apprenant la mort de D. Lope, il donne Elvire à D. Padrique.

Voici ce que pensoit Thomas Corneille de cette Piece, et comment il s'en explique dans son Epître dédicatoire.

« Quoique je vous fasse un assez mauvais présent, je ne laisse pas de prétendre que vous m'en soyiez obligé, puisque, pour vous donner des preuves de la déférence que j'ai pour tous vos sentimens, je m'expose à me faire condamner du public, en lui abandonnant un Ouvrage que je n'en saurois croire digne. Vous savez que je penchois entiérément à le supprimer, et que n'étant qu'un premier essai de Poésie que je n'avois osé avouer quand il parut d'abord sur le Théatre de l'Hôtel de Bourgogne, je faisois dessein de n'en permettre jamais l'impression; mais vous vous y opposâtes si fortement, pour l'intérêt du fameux

D. Pedro Calderon, qui a traité cette Comédie avec tant d'esprit, sous le même titre de *Los empennos de un a Caso*, que tout ce que je pus obtenir ce fut la liberté d'y changer ce que j'y croirois de plus foible; et, pour me faciliter les moyens de le faire avec succès, vous me fites remarquer que comme les Espagnols ne renoncent pas aiséments à leurs premieres idées quand elles ont été suivies de quelque bonheur, le même Calderon avoit fait une autre Comédie intitulée, *Casa con dos puertas mala es de guardar* (La Maison à deux portes, mal aisée à garder) qui avoit tant de rapport avec la nienne qu'il ne me seroit pas difficile d'en tirer de quoi fournir à ce que je retrancherois de languissant. Ainsi de cet amas d'intrigues qui la soutiennent jusques à la fin, j'en choisis ce que j'y trouvai de plus agréables surprises, pour en faire un acte tout nouveau. Mais je ne prévoyois pas que ce sujet qui étoit demeuré jusques là inconnu, malgré la Comédie des *Fausses Vérités* (par d'Ouville) cesseroit incontinent de l'être par l'adresse d'une des plus délicates plumes de notre siecle, et que paroissant au Théatre avant ma correction, qu'une raison assez forte m'obligeoit à garder encore quelque tems dans le cabinet, il pourroit me faire soupçonner d'avoir porté envie à sa gloire par la conformité qui se trouve avec les *Engagemens du Hasard* que je vous présente. J'avoue que ce soupçon me semble avoir je ne sais quoi d'odieux, dont je ne saurois souffrir la tache, et je ne vous offre pas tant ce Poëme pour vous intéresser à

sa protection qu'afin d'avoir droit de vous prier de rendre témoignage à la vérité. Il n'y a personne qui le puisse mieux que vous. Vous connoissez jusques au fond de mon ame, et vous pouvez répondre pour moi que, quand je n'estimerois pas ceux qui écrivent aujourd'hui pour la Scene au point que je les estime, je suis trop persuadé qu'il n'est pas beau de marcher sur les pas d'autrui pour avoir jamais la pensée de m'engager à un dessein où j'aurois été prévenu. Ayez la bonté de détromper ceux que vous verrez dans l'erreur que j'aie emprunté de l'*Inconnue* ce qu'il y a ici d'incidens semblables; et les assurez que j'honore trop particuliérement son illustre Auteur (l'Abbé de Boisrobert) pour ne lui laisser pas toujours l'avantage entier de ses sujets. Ce n'est pas qu'il ne les choisisse d'ordinaire si brillans que, dans la Préface de la *Folle Gageure*, il s'étonne lui-même qu'ils ne me frappent point la vue. Mais quand j'aurois assez de foiblesse pour m'en laisser éblouïr, et ne me souvenir plus qu'il y a quelque sorte d'injustice à ne laisser pas jouir chacun du fruit de son travail, je n'oublierois pas qu'il y auroit trop à hasarder pour moi, à mesurer mes forces avec un si rédoutable rival. En effet, il tourne les choses d'une maniere si galante, il donne tant d'agrémens aux inventions les plus stériles et les plus déréglées des Originaux Espagnols, qu'il semble qu'il n'appartient qu'à lui seul d'en faire des copies qui les effacent. Mais ce n'est pas ici le lieu de faire son éloge, et j'ai tort de vous entretenir de ce qui ne

vous est pas moins connu que la passion avec laquelle je suis, &c. »

« La derniere partie de cette Epître a plus la forme d'une ironie sur la sotte vanité de l'Abbé de Boisrobert que celle de l'éloge de son talent pour le genre Dramatique (observent les Freres Parfaict). En effet cet Auteur n'a rien produit en Comédies qu'on puisse mettre de pair avec cette premiere de Corneille de Lisle. Le sujet de l'*Inconnue* de l'Abbé de Boisrobert et celui des *Fausses Vérités* de d'Ouville sont rassemblés dans la Piece des *Engagemens du Hasard*. Cette double intrigue en forme une dans celle-ci qui est très-passable, et peut-être la meilleure de son tems. On y trouve de la conduite, des situations, de l'intérêt et un Comique, qui, sans être du burlesque de celui de Scarron, n'en n'est que plus agréable au goût des personnes qui savent mettre le prix aux Ouvrages Dramatiques. Cette Comédie eut un grand succès; aussi attira-t-elle à son Auteur la jalousie de ceux qui courroient la même carriere. »

Le feint Astrologue, Comédie en cinq actes, en vers, dédiée à M. * * * ; représentée à l'Hôtel de Bourgogne en 1648, et imprimée, à Paris, en 1651, chez Antoine de Sommaville, *in*-4°. et *in*-12.

D. Fernand après avoir long-tems aimé, sans espoir de retour, Lucrece, fille de Léonard se voit contraint

à y renoncer, parce qu'il apprend de Béatrix, sa suivante qu'elle rend amour pour amour à D. Juan. Mais voulant sauver Béatrix des suites de son indiscrétion, Philipin, valet de D. Fernand, imagine de faire passer son maître pour un grand Astrologue qui a deviné l'intelligence de Lucrece et de D. Juan. Ce bruit se répand dans Madrid, où se passe la Scene, et plusieurs personnages viennent consulter D. Fernand sur ce qui les intéresse. Il se tire d'affaire, à l'aide de Béatrix qui le fait instruire par Philipin de tout ce qui concerne ces personnages, lesquels sont presque tous liés à la principale intrigue; et il engage lui-même Léonard à donner Lucrece à D. Juan. Léonor qui est aimée de D. Lope, quoiqu'elle aime D. Juan et en soit dédaignée, finit par épouser ce D. Lope; et Philipin s'amuse à mistifier un vieux valet de Léonard, nommé Mendoce, qui veut aussi profiter des secours de l'Astrologie.

Cette Comédie est encore imitée de celle de Calderon, du même titre, *El Astrologo fingido*. Thomas Corneille, dans son Epître dédicatoire, renvoie à l'original Espagnol pour la comparaison des deux Pieces, et se disculpe de cette maniere de l'incident de Mendoce » qui, étant un Épisode superflu, semble n'être pas assez considérable pour occuper un moment l'attention de l'auditeur. Aussi comme je sais que notre Théatre ne souffre rien d'inutile, je ne l'aurois pas hasardé avec tant de confiance, si je n'avois eu pour moi l'exemple d'un de nos plus illustres Auteurs (Made-

moiselle de Scudéri), qui ayant accommodé le sujet de cette Comédie dans son *Illustre Bassa* aux galanteries du Marquis François, n'a pas dédaigné d'y employer la fourbe d'un valet qui abuse de la simplicité de l'autre. Il est vrai que la narration blesse moins qu'un spectacle de cette nature; mais aussi tout le monde n'a pas le discernement si juste que vous l'avez, et ce qui est effectivement un défaut, quoiqu'il ne manque jamais de l'être pour vous, l'est souvent pour peu de personnes. &c. »

Ce sujet avoit deja été traité deux ans auparavant, par d'Ouville d'après l'Espagnol, sous le titre de *Jodelet Astrologue;* l'intrigue est absolument conduite de la même maniere, à la différence près des noms, des personnages et du lieu de la Scene, qui, Espagnols dans Thomas Corneille, sont François dans d'Ouville, et que celui-ci fait jouer le rôle d'Astrologue au valet de l'amant dédaigné, au lieu de le faire jouer à cet amant même, comme dans la Piece de Thomas Corneille; « ce qui met plus de vraisemblance à tous les incidens de cette Piece (observent les Freres Parfaict). Au reste, quoiqu'elle ne soit pas sans mérite, on peut cependant dire que les Acteurs y sont peints un peu trop crédules aux discours du prétendu Astrologue. »

« Il y a lieu de s'étonner que Corneille de Lisle traitant cette Comédie après d'Ouville n'en n'ait point parlé dans son Epître dédicatoire. Sans doute que le succès de son Ouvrage dissipa le scrupule qu'il s'étoit fait à sa premiere Comédie, et qu'il crut,

avec raison, pouvoir faire usage d'une source où un autre avoit deja puisé (ajoutent les freres Parfaict). »

« Cette Comédie pouvoit avoir un but; c'étoit de ridiculiser l'Astrologie judiciaire, manie dont beaucoup de grands hommes n'étoient pas encore exempts, » dit l'Auteur du Dictionnaire Dramatique.

D. Bertrand de Cigaral, Comédie en cinq actes, en vers, dédiée à M. * * *, et représentée à l'Hôtel de Bourgogne, en 1650; imprimée à Paris, l'année suivante, chez Guillaume de Luynes, *in*-12.

D. Bertrand, vieux fou, avantageux à tous égards, mais poltron, avare et grossier à l'excès, au moment d'épouser Isabelle, fille de D. Garcie de Contreras, envoye son cousin, D. Alvar, la prendre à Madrid des mains de D. Garcie pour la lui amener à l'hôtellerie d'Yllescas où il est, et d'où il veut la conduire à Tolede, lieu de sa demeure. Il charge D. Alvar d'une lettre aussi impertinente que ridicule pour Isabelle, et d'une quittance, non moins bizarre, de la personne d'Isabelle, pour son pere. Celui-ci n'en tient compte, et voulant lui-même mettre sa fille entre les mains de D. Bertrand, il l'accompagne à Yllescas. Isabelle et D. Alvar s'y reconnoissent pour s'être rencontrés ensemble à un combat de taureaux, où elle a couru danger de la vie, et où il l'a secourue. Ils s'aiment depuis ce tems, sans s'être revus, et ils mettent tout

en usage pour rompre les engagemens qu'elle a pris, malgré elle, avec D. Bertrand. Un certain D. Félix qui aime aussi Isabelle les suit à Yllescas, afin d'empêcher qu'elle n'épouse D. Bertrand. Ce dernier a une sœur nommée Léonor, amoureuse de D. Alvar, et auquel D. Bertrand la destine; mais depuis qu'il a retrouvé Isabelle, D. Alvar ne veut plus de Léonor, qui, desirant pourtant être pourvue, fait des avances à D. Félix, sans pouvoir le déterminer en sa faveur. On mistifie tellement D. Bertrand, qu'il renonce sans peine à Isabelle; et il est même forcé à donner la moitié de son bien à D. Alvar pour faire consentir D. Garcie au mariage des deux amans.

Voici ce que dans son Epître dédicatoire Thomas Corneille dit du principal personnage de cette Piece: « Vous trouverez ses civilités fort peu à l'usage de la Cour, sa façon de traiter l'amour assez particuliere, et ses raisonnemens fort proverbiaux, quoiqu'à cause de ses six mille et tant de ducats de rente, il prétende passer pour honnête homme, son caprice est toute sa raison; et il s'éloigne si fort en toutes choses de la pratique ordinaire, qu'au lieu que les autres donnent quittance de l'argent de leur mariage, il la donne de sa femme. Ce point seul d'extravagance m'a semblé si plaisamment imaginé, qu'il m'a fait résoudre à traiter un sujet, qui d'ailleurs est si foible, qu'à peine m'a-t-il pu fournir de quoi remplir les trois prémiers actes. Vous reconnoîtrez cette vérité, si jamais vous lisez cette Comédie dans son véritable Auteur D.

Franciso de Roxas, sous le titre de, *Entre bobos anda el juego*. Peut-être que vous me blâmerez de ne m'être pas assez étroitement attaché à ces loix séveres du Théatre qui demandent un lieu fixe pour la Scene, et que vous trouverez étrange que mon premier Acte se passe à Madrid, et les autres dans l'hôtellerie d'Yllescas, sur le chemin de Tolede mais souvenez-vous que je marche sur les pas d'un Espagnol, et que comme l'unité de lieu et l'observation des vingt-quatre heures sont des regles que le fameux Lope de Véga a toujours négligées, jusqu'à faire exprès un *Arte nuevo de hazer Comedias*, tous ceux qui ont écrit après lui ne s'en sont pas mis davantage en peine; de sorte qu'au milieu d'une de leurs journées, ils font quelque fois peu de scrupule de passer d'un plein saut d'Angleterre en Allemagne, et de faire qu'en moins d'un quart d'heure leurs Acteurs vieillissent de plus de dix années. &c. »

Cette Comédie eut beaucoup plus de succès que les deux autres de Thomas Corneille. De Visé rapporte dans son *Mercure galant*, de Janvier 1710, que « *D. Bertrand de Cigaral* a été si estimé et si suivi que l'on a remarqué que, pendant un certain nombre d'années, il a été joué plus de vingt fois à la Cour pendant la minorité de Louis XIV, sans les représentations qui en ont été données au Public. »

» Malgré le défaut essentiel que nous avons remarqué dans cette Piece, le ridicule outré du principal personnage, on peut dire qu'elle est très-divertissante au Théatre. Elle s'y est conservée très-long-tems, et il n'y

n'y a pas trente années qu'elle étoit sur le répertoire des Comédies qu'on jouoit de tems en tems. »

Il y a quarante ans que les freres Parfaict s'exprimoient ainsi sur D. Bertrand de Cigaral, que le Chevalier de Mouhy, en 1780, « trouvoit singulier de ne plus voir au Théatre. »

L'Amour à la Mode, Comédie en cinq actes, en vers, dédiée à M. ***; représentée à l'Hôtel de Bourgogne, en 1651, et imprimée à Paris en 1653, *in*-12.

« Cette Comédie a dû avoir un succès marqué en son tems, disent les freres Parfaict. On y trouve du bon Comique, le caractere des personnages assez dans le vrai, sur-tout celui d'Oronte, qui est l'amant à la mode, l'intrigue conduite avec art; cependant le dénoûment un peu brusqué, quoique tiré du fonds du sujet. »

Ce sujet est entiérement françois, ainsi que tous les personnages, et la Scene est à Paris, Ce n'est autre chose qu'un fat qui feint de ressentir de l'amour pour trois femmes, parmi lesquelles même est une Soubrette; et une Coquette qui donne des espérances à trois hommes, du nombre desquels est le fat. Celui-ci inquiéte trois amans, y compris son propre Valet, qui est l'amoureux de la Soubrette de la Coquette, laquelle est forcée par son pere à épouser le fat.

Cette Piece est imitée de la Comédie Espagnole de

D. Antonio de Solis, du même titre, *El amor al uso*. C'est la premiere Piece où Thomas Corneille ait fait parler des personnages François.

« Son Oronte peut être regardé comme l'original, ou du moins l'esquisse des petits Maîtres et des hommes à bonnes fortunes qu'on a depuis mis sur notre Théatre, ainsi que sa Dorothée comme un parfait modele de nos Coquettes. Ces deux genres de personnages seront longtems à la mode parmi nous, » observent les freres Parfaict et l'Auteur du Dictionnaire Dramatique.

Au reste, Thomas Corneille dit, dans son Epître dédicatoire, en parlant de l'Auteur Espagnol qui lui a fourni le sujet de cette Piece. « Comme je ne refuse pas de lui en laisser toute la gloire, il ne seroit pas juste que vous m'attribuassiez tout ce qui vous y peut paroître défectueux. »

« Il y a toute apparence, selon les Historiens du Théatre François, que le rôle d'Oronte fut joué d'original par le célebre Floridor; et qu'à l'égard de celui de Cliton, son valet, ce fut, sans aucun doute, Jodelet qui le représenta. Ils en rapportent pour preuve ces deux vers de la soubrette Lisette à Cliton, dans la septieme Scene du quatrieme Acte, au moment où, la croyant infidelle, il veut renoncer à elle:

» Tu m'abandonnerois, toi, que met hors de mise
» Ton poil déja grison, et ta nazillardisse? »

On sait que Jodelet parloit beaucoup du nez. Nous avons fait connoître cet Acteur, à l'occasion de la

Comédie de Scarron, intitulée, *Jodelet*, ou *Le Maître Valet*, dans le cinquieme Volume de notre seconde année.

Le Berger extravagant, Pastorale burlesque, en vers et en cinq actes, dédiée à M. ***; représentée à l'Hôtel de Bourgogne en 1653, et imprimée l'année suivante, à Paris, chez Guillaume de Luynes, *in*-12.

Cette Piece est tirée du Roman du même titre, *Le Berger extravagant*, par Charles Sorel, sous le nom de Jean de la Lande, espece de critique contre le goût de l'ancienne Bergerie. Lisis (c'est le nom du Berger extravagant), dont l'esprit s'est dérangé par la lecture des Romans de Bergéries, fait mille folies pastorales, dans la Brie, aux bords de la Marne, comme on nous raconte qu'il s'en faisoit autrefois aux bords du Lignon. Quelques amans du même lieu que Lisis se plaisent à le mistifier, de plusieurs manieres, sans parvenir à le guérir de sa ridicule manie.

Thomas Corneille dit à M. ***, en lui dédiant cette Piece. « Je suis obligé d'avouer que ça été vous qui avez formé mon caractere, puisque ça été vous qui m'avez fait remarquer les plus aimables extravagances de Lisis; mais avec une exagération si charmante qu'il ne m'étoit plus gueres difficile de réduire en vers, avec quelque grace, ce que je vous en oyois dire si agréablement en prose. Après cela »

il me semble que vous devez prendre assez d'intérêt en sa bonne ou mauvaise fortune, pour vous engager à le défendre contre ceux qui prétendront tirer avantage de sa foiblesse, et le traiter de ridicule à cause qu'il est extravagant. Ce n'est pas qu'il n'y ait déja long-tems qu'il fait vanité de sa folie, et que ce qu'un autre tiendroit à honte ne lui ait été assez glorieux pour l'avoir obligé depuis plusieurs années à paroître sans confusion devant ceux même qui, par délicatesse d'esprit, font profession ouverte de n'approuver que fort peu de choses. Il est vrai qu'il tient ses avantages d'une des meilleures plumes de notre tems, à qui notre langue ne pouvoit être redevable d'une plus ingénieuse satyre. Mais comme il n'y a rien qui ne devienne hors de mode avec le tems, peut-être que ce qui fut alors si agréable en Roman, ne le sera point aujourd'hui en Comédie, et qu'étant nécessaire que Lisis soit ici un peu différent de ce qu'il étoit la premiere fois qu'il parut, on s'imaginera que son extravagance en doit être moins supportable. Je ne crois pas néanmoins l'avoir si fort déguisé qu'il ne soit aisé de le reconnoître; et comme je suis persuadé que ce n'est qu'en imitant fort exactement le merveilleux original dont je l'ai tiré que l'on en peut faire une copie qui soit capable de plaire, je n'ai point honte d'avouer que je m'y suis attaché autant que je l'ai pu, et que si les loix du Théatre me l'avoient permis, je n'aurois rien ajouté du mien aux caprices spirituels dont j'ai trouvé son imagination déja toute

remplie ; mais dans l'abondance des belles choses il est quelquefois bien difficile d'en faire le choix, et ce qui a grace dans un genre d'écrire ne l'a pas toujours dans l'autre, &c. »

Il y a dans cette Pastorale beaucoup de spectacle et des morceaux de chant, un écho fort plaisant à la cinquieme scene du premier acte, et une scene entiere, la troisieme du second acte, dont tous les couplets ne sont que de deux vers.

« Cette Piece eut le sort de tout ce qui tient à ce genre ; c'est-à-dire qu'elle amusa d'abord et fatigua ensuite, » remarque l'Auteur du Dictionnaire Dramatique.

Le Charme de la voix, Comédie en cinq actes, en vers, dédiée à M. ***, et représentée à l'Hôtel de Bourgogne en 1653 ; imprimée à Paris, en 1655, *in*-12.

Voici à peu-près l'extrait que les freres Parfaict donnent de cette Piece.

Le Duc de Milan au moment d'épouser la Duchesse de Parme entend chanter une jeune personne dont la voix lui paroît si charmante qu'il forme la résolution de rompre son mariage avec la Duchesse et de s'unir à la belle voix. Il apprend qu'elle se nomme Fénise, qu'elle est la fille de Fédéric, son Gouverneur, et il la rencontre par le moyen de Fabrice, son Bouffon. Mais voulant savoir si sa beauté produira

autant d'impression que sa voix sur le Duc, elle ne se fait pas connoître pour Fénise ; et le Duc, qui n'est sensible qu'au charme de la voix, remarque à peine la personne qui lui parle. Cependant la Duchesse, impatiente des délais du Duc, arrive *incognito* à Milan. Elle apprend de Carlos, fils de Féderic et Ambassadeur du Duc auprès d'elle, que le Duc est épris de la voix de Fénise. Cette inconstance du Duc n'offense la Duchesse qu'à cause de la fierté de son rang, car elle aime Carlos, et voudroit pouvoir disposer d'elle pour l'épouser. Mais tant que Fénise paroît être aux yeux du Duc toute autre que la personne à la belle voix, la Duchesse passe auprès de lui pour Fénise. Cela s'éclaircit à la fin. On s'explique et l'on s'accorde. Fénise est unie au Duc, et Carlos à la Duchesse.

» L'Epître dédicaroire qui précéde cette Piece devroit servir de modele aux Auteurs qui n'ont pas le bonheur de réussir, observent les freres Parfaict. Corneille de Lisle avoue, avec franchise, le foible de sa Comédie, le peu de succès qu'elle a eu, sans s'en prendre mal à propos au public. »

» Je n'appellerai point, dit-il, du jugement du public sur cette Comédie pour tâcher à vous faire estimer davantage le présent que je vous fais. Il peut se laisser surpendre dans les approbations qu'il donne, et ces tumultueux applaudissemens, qu'une premiere émotion lui fait quelquefois accorder d'abord à ce qu'il n'a pas bien examiné, ne sont pas toujours d'infaillibles

garans de la véritable beauté de nos Poëmes; mais il arrive rarement qu'il condamne ce qui mérite d'être approuvé, et puisqu'il s'est déclaré contre celui-ci, je dois être persuadé qu'il a eu raison de le faire. On m'acccusera, sans doute, d'une franchise peu judicieuse d'en demeurer d'accord avec vous, lorsque je prends la liberté de vous l'offrir, et j'aurois tort d'appréhender que vous n'entrassiez dans ce sentiment, si je n'étois pas assuré que vous ne m'imputerez pas ce qu'il y a de plus défectueux, et que séparant ce que vous y connoîtrez de moi d'avec ce qui n'en est pas, vous serez assez équitable pour trouver de l'injustice à me vouloir faire répondre des fautes d'autrui. J'ai rendu si réligieusement jusqu'ici ce que j'ai cru devoir aux Auteurs Espagnols qui m'ont servi de guides dans les sujets Comiques qui ont paru de moi sur la Scene, avec quelque succès, qu'on ne doit pas trouver étrange si, leur en ayant fait partager la gloire, je refuse de me charger de toute la honte qui a suivi le malheur de ce dernier, puisqu'en effet j'eusse peut-être moins failli si je ne me fusse pas attaché si étroitement à la conduite de D. Augustin Moreto, qui l'a traité dans sa langue, sous le titre de *Lo que puede la apprehension*. Si vous voulez vous souvenir de la lecture que nous fîmes ensemble de cet original, avant que j'en commençâsse la copie, vous vous souviendrez en même-tems que j'en combattis opiniâtrement tous les caracteres, et soutint que quelque soin que l'on apportât à les justifier pour le faire

paroître avec quelque grace sur notre Théatre, il seroit impossible d'en venir à bout, sans faire voir toujours ceux qui sont intéressés dans cette intrigue plus capricieux que raisonnable. Néanmoins cet excellent ami qui me portoit à ce dessein appuya si fortement devant vous le conseil qu'il m'avoit déja donné d'y travailler, que vous vous en laissâtes vous-même persuader, et crûtes que puisque la bizarrerie des motifs qui font agir tous les personnages de cette Comédie avoit été reçue en Espagne avec acclamation, il y avoit lieu d'espérer que pour peu que j'employasse d'adresse à les rendre plus justes, il ne déplairoient pas en France. Il n'en fallut pas davantage pour me forcer à me rendre. Je ne voulus plus opposer que le goût des deux nations est fort différent, que les entretiens de valets et de bouffons avec des Princes et des Souverains, que l'une souffre toujours avec plaisir dans les actions les plus sérieuses, ne sont jamais supportables à l'autre dans les moins importantes, et que les plus ingénieuses nouveautés deviennent rarement capables de nous divertir, quand elles semblent, en quelque sorte, opposées à la raison. L'événement a fait voir que je n'en avois pas mal jugé, &c. »

Les illustres Ennemis, Comédie en cinq actes, en vers, dédiée à la Comtesse de Fiesque, et représentée à l'Hôtel de Bourgogne en 1654; imprimée à Paris, en 1658, *in*-12.

L'intrigue de cette Piece est Espagnole, comme celles

des précédentes ; mais Thomas Corneille la tira de son propre fonds, et elle eut quelque succès au Theatre, à ce qu'il nous apprend lui-même, dans l'Epître dédicatoire qui la précede.

Enrique de Guzman, sur un faux rapport, a fait maltraiter le vieux Gentilhomme D. Sanche. D. Alonse de Roxas, lié avec les deux ennemis, propose à D. Sanche, pour réparation, de faire épouser sa fille Jacinte à Enrique, qu'il ne connoît pas. D. Sanche accepte, en demandant à voir son ennemi ; et c'est un stratagême de D. Alonse, afin de favoriser l'amour de D. Lope, frere d'Enrique, pour Jacinte. Cependant, D. Alvar, fils de D. Sanche, et qui étoit absent depuis long-tems, revient subitement à Madrid, sans savoir ce qui s'y passe, son premier soin est de voler auprès de Cassandre, qu'il aime, et cette Cassandre est sœur de D. Lope et d'Enrique. Ce dernier surprend Cassandre avec D. Alvar, et le trouve mauvais. Ils se battent ; Enrique est blessé. D. Alvar est ensuite assailli par trois braves du parti d'Enrique. D. Lope, qui survient, le seconde et le soustrait à leurs coups. D. Alvar apprend l'offense que l'on a faite à son pere, et se prépare à le venger ; mais on lui dit que l'offenseur est ce même D. Lope à qui il vient de devoir la vie. Il est forcé de se montrer ingrat envers lui, et de lui demander raison de l'insulte dont se plaint D. Sanche. D. Lope nie la lâcheté dont on l'accuse. On découvre que c'est Enrique qui est coupable, et que, par hasard, D. Alvar a déja puni. D. Alvar se réconcilie avec D. Lope,

et leurs querelles sont pour jamais éteintes, par le double mariage de D. Alvar avec Cassandre, et de Jacinte avec D. Lope.

Le Géolier de soi-même, ou Jodelet Prince, Comédie en cinq actes, en vers, dédiée à S. A. R. MADEMOISELLE, et représentée à l'Hôtel de Bourgogne en 1655; imprimée à Paris en 1657, chez Augustin Courbé, *in*-12.

Le sujet de cette Comédie est celui du *Gardien de soi-même* de Scarron, et que nous avons fait connoître dans le Catalogue de ses Œuvres, Tome cinquieme de notre seconde année.

« A l'exception des noms des personnages, qui sont différens dans les deux Pieces, et de quelques détails, rendus avec plus de bienséance par Corneille de Lisle, elles sont précisément la même chose. Jodelet remplit dans celle-ci le Rôle que joue Philipin dans l'autre; mais c'est d'une façon bien supérieure. Le Comique de ce personnage est fondé et conduit avec toute la vraisemblance possible, observent les freres Parfaict. »

Le Geolier de soi-même eut du succès au Théatre, dit Thomas Corneille, dans l'Epître dédicatoire de cette Piece.

Timocrate, Tragédie en cinq actes, en vers, dédiée au Duc de Guise, et précédée d'un Avis au Lecteur; représentée au Théatre du

Marais au mois de Novembre 1656, et imprimée à Paris l'année suivante, chez Augustin Courbé, *in*-12.

» Comme j'ai toujours rendu justice aux Espagnols de qui j'ai emprunté presque tous les sujets Comiques que j'ai traités avant celui-ci, dit Thomas Corneille, dans l'Avis au Lecteur de cette Tragédie, je n'en dois pas moins à l'incomparable Auteur de la *Cléopatre* (la Calprenéde), et je croirois mal répondre à la profession que je fais de l'honorer si je n'avouois hautement que l'histoire d'*Alcaméne et de Ménalippe* m'a fourni les premieres idées de cet Ouvrage. Il l'a traitée avec tant d'art dans la huitiéme partie de son Roman, et l'a enrichie d'incidens si bien imaginés que si le Théatre, dont l'action est plus resserrée, les avoit pu souffrir, il auroit été impossible d'y faire jamais rien paroître de plus beau, ni de plus surprenant. »

Timocrate, devenu Roi de Crete par la mort de son pere Démochare, a passé sous le nom de Cléomene, quelque tems à la Cour de la Reine d'Argos, à laquelle il a rendu des services essentiels. Il s'en est fait estimer, et il a pris de l'amour pour sa fille, la Princesse Eriphile, qui le paye de retour. Mais Démochare a fait la guerre aux Argiens, et Timocrate est obligé de poursuivre cette guerre. La Reine d'Argos promet la main de sa fille à celui des Rois ses voisins, Cresphonte et Léontidas, ou à Nicandre, Prince Argien, qui vaincra Timocrate. Celui-ci, toujours sous le nom de Cléo-

mene, revient a la Cour d'Argos, tandis que sous le nom de Timocrate il fait proposer la paix et demande la Princesse par un Ambassadeur. L'un et l'autre sont refusés ; mais Timocrate, se faisant connoître lui-même à la Reine et à la Princesse pour le Roi de Crete, obtient tout. Les hostilités cessent, les deux amans sont heureux et les deux Royaumes réunis en un seul.

» Corneille de Lisle n'étoit encore que dans un âge peu avancé, lorsqu'il fit jouer sur le Théatre du Marais Timocrate, (il n'avoit que trente et un an), dit de Visé, dans son *Mercure Galant*, Janvier 1710. Nous n'avons point vu de nos jours d'Ouvrage qui ait été représenté si long tems de suite, puisque les représentations en furent continuées pendant un hiver entier; et cette Piece fit tant de bruit, que le Roi l'alla voir sur le Théatre du Marais. Le sujet de cette Piece fut si heureux, et cette Tragédie fut si intéressante, qu'on vit paroître aussi-tôt plusieurs Pieces dont les héros étoient haïs sous un nom et aimés sous un autre. Comme la troupe des Comédiens du Marais ne passoit pas pour être la meilleure de Paris, et que celle de l'Hôtel de Bourgogne la surpassoit infiniment, et qu'elle avoit toutes les voix, cette troupe entreprit de jouer cette Piece, à cause de la réputation extraordinaire qu'elle avoit eue ; mais, comme tout Paris la savoit par cœur, cette troupe n'eut pas tous les applaudissemens qu'elle attendoit, et le grand nombre des représentations qu'en avoient donné les Comédiens du Marais, avoit fait qu'ils possédoient si bien cette

Piece,

Piece qu'il fut impossible aux copies d'atteindre jusques à la perfection des originaux ; de maniere que lorsqu'il étoit question de la voir représenter, on préféroit les Comédiens du Marais à ceux de l'Hôtel de Bourgogne. »

» Timocrate eut un si grand succès, que le zele de quelques amis de Corneille de Lisle alla jusqu'à lui vouloir persuader d'en rester là, comme s'il n'y avoit eu rien à ajouter à la gloire qu'il avoit acquise, et qu'on eût beaucoup risqué à la vouloir soutenir par de nouvelles productions. » De Boze, éloge de Corneille de Lisle, dans l'histoire de l'Académie des inscriptions et Belles-Lettres.

» Cette Piece eut quatre-vingt représentations de suite, avec une affluence de spectateurs qui ne cessoient point de la redemander. Les Comédiens s'en ennuyerent, et un d'entr'eux s'avança un jour sur le bord du Théatre, et dit ; *Messieurs, vous ne vous lassez point d'entendre Timocrate. Pour nous, nous sommes las de le jouer : nous courons risque d'oublier nos autres Pieces ; trouvez bon que nous ne le représentions plus.* Les représentations cesserent en effet, et on ne l'a point redonné depuis. »

Paradoxes Littéraires de l'Abbé des Fontaines, &c.

Bérénice, Tragédie en cinq actes, en vers, dédiée à la Comtesse de Noailles, et représentée au Théatre du Marais en 1657 ; imprimée à Paris en 1659, *in*-12.

Cette Tragédie ressemble beaucoup, pour le fonds du

sujet, à celle que donna en Prose, douze ans auparavant, Pierre du Ryer, sous le même titre ; mais Thomas Corneille, dans son Epître dédicatoire, indique une autre source où il a puisé sa *Bérénice* : » Si ce peu d'ornemens que je lui ai prêtés ne souffre pas que vous la considériez par elle même, dit-il, regardez-la comme la copie d'un excellent original. Je ne l'ai peut-être pas tellement déguisée que vous n'y reconnoissiez encore quelqu'image des avantures de *Sésostris et de Timarette*, traitées avec tant d'art dans *Cyrus*. (C'est au sixieme Volume de ce Roman de Mademoiselle de Scudéry) Ce grand Ouvrage est parti d'une plume si délicate, qu'il peut inspirer les plus hautes idées ; et si j'avois eu assez d'adresse pour conserver dans celui que je vous présente toutes les beautés qu'il m'a offertes à imiter, je n'aurois point à vous demander grace pour ce que vous y verrez de languissant et de défectueux... &c »

» Corneille de Lisle a raison de demander de l'indulgence pour le languissant qui regne dans cette Tragédie, observent les freres Parfaict. Philoxene qui passe pour le fils du Roi de Lydie, et qui est reconnu pour Atys, véritable Roi de Phrygie, est le héros de la Piece ; mais son héroïsme ne dépareroit pas celui des Bergers de Durfé. Bérénice, crue fille d'un simple particulier nommé Araxe, et reconnue pour celle de Léarque, Roi de Phrygie, est peinte sur le même modele. Enfin tous les personages, à l'exception d'un Courtisan ambitieux, appellé Anaxaris, sont les meilleurs gens du monde, » et la Tragédie finit par le mariage de Bérénice avec Philoxene.

La mort de l'Empereur Commode, Tragédie en cinq actes, en vers, dédiée au Sur-Intendant Fouquet; représentée au Théatre du Marais en 1658, et imprimée à Paris, l'année suivante, *in*-12.

« A la vérité, disent les freres Parfaict, on trouve dans cette Tragédie des morceaux dignes de l'Auteur de *Stilicon*, de *Camma*, d'*Ariane*, et du *Comte d'Essex*; mais on n'y remarque pas moins que les personnages sont mal choisis et peu intéressans. Celui de Commode, qui doit faire tout l'intérêt de la Piece, est manqué totalement. »

Commode veut épouser Helvie, fille de Pertinax; mais elle aime Lœtus, de qui elle est aimée. Marcia, sœur d'Helvie, a inspiré de l'amour à Electus; mais elle croit que c'est elle que l'Empereur veut couronner, et elle le croit, parce qu'elle le souhaite. Cependant l'Empereur se déclare; les desirs de Marcia trompés se changent en fureur contre lui. Helvie veut rester fidelle à Lœtus. Commode proscrit Pertinax, ses deux filles et leurs amans, si Helvie persiste à lui résister. Elle se détermine donc à céder, pour sauver la vie à tant de personnes qui lui sont si cheres. Mais Marcia a préparé une coupe empoisonnée, qu'Electus fait prendre au barbare Commode, qui n'attend pas l'effet du poison; car dès qu'il s'en voit atteint, il se poignarde et meurt. On proclame Pertinax Empereur, et ses deux filles sont unies à leurs amans.

« Quelques morceaux détachés forment tout le mérite de cette Tragédie, dans laquelle il y a duplicité d'action, dit l'Auteur du Dictionnaire dramatique. Les caracteres de Marcia et d'Helvie sont assez théatrals; mais celui de Commode n'est gueres que ridicule. Cette Piece réussit dans le tems, et est ignorée aujourd'hui. »

« Le Roi et toute la Cour, sur le bruit qui se répandit des grands applaudissemens qu'elle recevoit, allerent la voir, et quelque tems après elle fut jouée sur le Théatre du Louvre, où l'on en donna encore plusieurs représentations. » De Visé, *Mercure Galant*, Janvier 1710.

Darius, Tragédie en cinq actes, en vers, dédiée au Président de Ris; représentée à l'Hôtel de Bourgogne en 1659, et imprimée à Paris la même année, chez Augustin Courbé et Guillaume de Luynes, *in*-12.

« L'Auteur dit dans son Épître dédicatoire que *cet Ouvrage a reçu quelques applaudissemens*. Cependant il n'en méritoit aucun, observent les freres Parfaict. C'est le plus foible de Corneille de Lisle. Le plan, les caracteres, la conduite et la versification n'ont rien qui marque le talent de l'Auteur. Le sujet est la reconnoissance de Darius, Roi de Perse, déguisé sous le nom de Codoman, et fils de Darius, détrôné par son frere Ochus. »

Le faux Codoman aime Statira, fille d'Ochus, et

en est aimé; mais Ochus s'oppose à cet amour, et destine Statira au Roi des Cadusiens, pour faire cesser, par cette alliance, la guerre, que depuis long-tems, il fait à la Perse. Cependant un ambitieux favori d'Ochus, le fourbe Mégabise, veut se faire passer pour Darius; mais Amestris, sœur d'Ochus, possede le secret de la naissance du prétendu Codoman; c'est un billet du pere de Mégabise, nommé Tiribase, qui, lors de l'usurpation d'Ochus, a sauvé le jeune Darius. Tout étant éclairci, Ochus reconnoît Darius, l'unit à Statira, fait punir le traître Mégabise, et donne Amestris au Roi des Cadusiens.

« On voit dans cette Tragédie deux personnages se disputer le nom de Darius; et celui à qui ce nom appartient est hors d'état de se faire connoître durant quatre actes, dit l'Auteur du Dictionnaire Dramatique. Le caractere de ces deux concurrens est bien soutenu, et sur-tout bien contrasté. Il y a quelques scenes coupées et qui n'auroient pas dû l'être; mais alors, comme aujourd'hui, une Tragédie exigeoit cinq actes. »

Stilicon, Tragédie en cinq actes, en vers, dédiée au Cardinal Mazarin; représentée à l'Hôtel de Bourgogne le 27 Janvier 1660, et imprimée la même année à Paris, chez Augustin Courbé, *in*-12.

Thomas Corneille dit, dans son Épître dédicatoire, en parlant de Stilicon : « L'Histoire le marque pour un

des plus grands hommes de son siecle. Dans les divers honneurs que ses longs services lui firent obtenir, il mérita que l'Empereur Théodose le laissât pour tuteur à Honorius, qui daigna depuis le faire son gendre ; et il n'y auroit peut-être rien eu jusques à lui de plus éclatant que sa vie, s'il n'eût pas laissé surprendre son devoir aux tendresses inconsidérées de la nature, et oublié ce qu'il devoit à son maître pour rendre ce qu'il ne devoit pas à son fils.... &c. »

Stilicon veut faire son fils Euchérius Empereur, et conspire sourdement contre Honorius. Euchérius ignore ce complot. Il aime Placidie, sœur d'Honorius, et quoiqu'elle partage en secret son amour, elle ne peut abaisser sa fierté jusqu'à consentir à l'épouser. L'Empereur et l'Impératrice Thermantie font de vains efforts en faveur d'Euchérius. Placidie demeure inflexible, et ce mépris, blessant la vanité de Stilicon, accélere l'exécution de son coupable projet. Il éclate, et Euchérius est soupçonné, quoique sans savoir quel est le chef et l'objet de la conspiration ; il s'y oppose de tout son pouvoir. Il meurt en défendant Honorius. Placidie fait enfin, mais trop tard, connoître son amour pour lui, et Stilicon, au désespoir de n'avoir pu jouir du fruit de son crime, s'en punit en se poignardant.

« La Tragédie de Stilicon est réguliere dans son plan, et parfaitement bien conduite, au jugement des freres Parfaict. Le personnage de Stilicon est rendu d'après l'histoire, et admirablement soutenu. On peut mettre cette Tragédie au nombre des bonnes, à la versification

près, qui est foible, entortillée et remplie de choses inutiles; défauts marqués dans presque tous les poëmes dramatiques de Corneille de Lisle. »

» Cette Tragédie est une de celle que Pierre Corneille desiroit avoir faites, » dit l'Auteur du Dictionnaire Dramatique.

« Un des grands secrets pour piquer la curiosité, c'est de rendre l'événement incertain, observe Fontenelle, dans ses *Réflexions sur la Poëtique*. Il faut pour cela que le nœud soit tel qu'on ait de la peine à en prévoir le dénouement, et que le dénouement soit douteux jusqu'à la fin, et, s'il se peut, jusqu'à la derniere scene. Lorsque dans Stilicon Zénon est tué au moment qu'il va en secret donner avis de la conjuration à l'Empereur, Honorius voit clairement que Stilicon ou Euchérius, ses deux favoris, sont les chefs de la conjuration, parce qu'ils étoient les seuls qui sussent que l'Empereur devoit donner une audience secrete à Zénon. (Fontenelle a mis en cet endroit deux fois le nom de Félix, au lieu de celui de Zénon. C'est Félix qui, par l'ordre de Stilicon, tue Zénon, allant avertir l'Empereur de la conspiration, et Fontenelle dit, ou son Imprimeur lui fait dire que c'est Zénon qui tue Félix.) Voilà un nœud qui met Honorius, Stilicon et Euchérius dans une situation très-embarrassante; et il est très-difficile d'imaginer comment ils en sortiront. Qui seroit-ce qui pourroit laisser la Piece à cet endroit-là? Tout ce qui resserre le nœud davantage, tout ce qui le rend plus mal-aisé à dénouer ne peut manquer de faire un bel effet. Il faudroit

même, s'il se pouvoit, faire craindre au spectateur que le nœud ne se pût pas dénouer heureusement. »

De Visé, dans son *Mercure Galant*, de Janvier 1710, dit que « les Comédiens de l'Hôtel de Bourgogne, chagrins des avantages que recevoient les Comédiens du Marais, mirent tout en usage pour s'acquérir Corneille de Lisle. Il se trouva obligé de travailler pour eux, parce qu'ils avoient fait entrer dans leur troupe quelques Comédiens du Marais, sans lesquels ses Pieces auroient été mal jouées. Il fit donc représenter Stilicon sur le Théatre de Bourgogne. Je ne vous dis rien de cette Piece, ajoute de Visé; personne n'ignore qu'elle fut le charme de tout Paris. »

Beauchamps nous apprend qu'elle fut jouée lors de sa nouveauté, « dans une maison particuliere au mariage du Comte d'Avaux avec Mademoiselle de la Baziniere. »

Le Galant doublé, Comédie en cinq actes, en vers; représentée à l'Hôtel de Bourgogne en 1660, et imprimée la même année, à Paris, chez Augustin Courbé et Guillaume de Luynes.

« Cette Comédie est sans doute tirée d'une autre en Langue Espagnole, disent les freres Parfaict. L'idée en est assez heureuse. D. Fernand de Solis arrive à Madrid pour y épouser Léonor, fille de D. Diégue; mais avant de se rendre chez son futur beau-pere, il se trouve engagé d'amour pour deux jeunes personnes fort aimables; il cache son véritable nom à la premiere, qui se nomme

Isabelle, et prend auprès d'elle celui de D. Dionis. La seconde, qui lui est inconnue, apprend de lui qu'il s'appelle D. Fernand. Isabelle et l'inconnue sont amies, de sorte qu'il est très-embarrassé lorsqu'il se trouve avec elles deux. Il soutient assez-bien son stratagême jusqu'à la fin, qu'il est reconnu par D. Diégue. Il se trouve que l'inconnue, pour laquelle il se sent le plus de penchant est Léonor, qui lui est destinée en mariage. En général cette Piece, qui eut quelque succès, est très-amusante, et elle pourroit passer avec d'autres du même genre; c'est-à-dire dans le goût Espagnol, en retranchant de certaines longueurs, qui aujourd'hui ne sont plus de mise. »

Camma, Reine de Galatie, Tragédie en cinq actes, en vers, dédiée à S. A. S. Mgr. le Duc, et représentée à l'Hôtel de Bourgogne le 28 Janvier 1661; imprimée, la même année, à Paris, chez Augustin Courbé, *in*-12.

Sinorix, près d'être uni à Hésione, fille de Sinatus Roi de Galatie, a fait périr ce Roi par le poison, s'est emparé de son trône, et il veut épouser Camma, sa veuve, qui aime le Prince Sostrate. Camma, Hésione et Sostrate ont donc intérêt à se défaire de Sinorix. Les citations suivantes vont faire connoître comment ils y parviennent.

» Un dénouement suspendu jusqu'au bout, et imprévu, est d'un grand prix, observe Fontenelle dans

ses *Réflexions sur la Poëtique.* Camma, pour sauver la vie à Sostrate qu'elle aime, se résout enfin à épouser Sinorix qu'elle hait, et qu'elle doit haïr. On voit dans le cinquieme acte Camma et Sinorix revenus du Temple où ils ont été mariés. On sait bien que ce ne peut pas là être une fin; on n'imagine point où tout cela aboutira, et d'autant moins que Camma apprend à Sinorix qu'elle sait son plus grand crime, dont il ne la croyoit pas instruite; et que quoiqu'elle l'ait épousé, elle n'a rien relâché de sa haine pour lui. Il est obligé de sortir, et elle écoute tranquillement les plaintes de son amant, qui lui reproche ce qu'elle vient de faire, pour lui prouver à quel point elle l'aime. Tout est suspendu avec beaucoup d'art, jusqu'à ce qu'on apprenne que Sinorix vient de mourir d'un mal dont il a été attaqué subitement, et que Camma déclare à Sostrate qu'elle a empoisonné la coupe nuptiale où elle a bu avec Sinorix, et qu'elle va mourir aussi. Il est rare de trouver un dénouement aussi peu attendu, et en même tems aussi naturel. »

» On peut ajouter à l'éloge que Fontenelle fait du dénouement de Camma, disent les freres Parfaict, que Corneille de Lisle n'a pas montré moins d'art dans le nœud de cette Tragédie. Camma fait dire, par Sostrate, à Sinorix qu'elle consent à l'épouser. Malgré ce bonheur, si peu attendu, Sinorix tombe dans une profonde rêverie; il est seul; Camma arrive un poignard à la main dans le dessein de l'en frapper. Dans le tems qu'elle leve la main, survient Sostrate, qui la lui saisit. Sinorix

se détourne, et le poignard tombe, sans qu'il puisse connoître de quelle main. On peut juger de sa perplexité; mais enfin son soupçon tombe sur Sostrate. Celui-ci, par amour pour Camma, ne se défend que foiblement, c'est ce qui force cette Reine à épouser Sinorix, pour sauver la vie à Sostrate. »

» Malgré tout le mérite de cette Piece le défaut de la versification en rend la lecture rebutante. Un autre défaut, aussi marqué, est le personnage d'Hésione. Cette Princesse ne paroît que pour tenir des discours qui conviendroient mieux dans la bouche d'une mégere que dans celle d'une personne de son rang, » disent encore les freres Parfaict.

» L'Auteur fut redevable au Sur-Intendant Fouquet du sujet de cette Tragédie. Il l'accepta sur le refus de Pierre Corneille, qui avoit préféré *Œdipe*, autre sujet proposé par le Sur-Intendant, ce qui prouve que ce Ministre savoit très-bien choisir. La Tragédie de *Camma* est supérieurement conduite, et l'on applaudit sur-tout au dénouement. C'est un des plus ingénieux qui aient encore paru sur la Scene. Il n'a pas moins réussi dans *Denis le Tyran*, de M. Marmontel, que dans *Camma*. » Dictionnaire Dramatique, &c.

Le coup de Théatre du troisieme acte, où Sostrate enleve le poignard de la main de Camma, prête à frapper Sinorix, a été imité par de Belloy, dans sa Tragédie de *Zelmire*.

» Léris nous apprend que « la Cour et la Ville se trouverent en si grand nombre à la représentation de *Camma*

qu'il ne restoit plus de place pour la jouer. C'est pourquoi les Comédiens François, qui jusqu'alors n'avoient joué sur ce Théatre que les Dimanches, Mardis et Vendredis, commencerent, à cause de la foule que leur attiroit cette Piece, à jouer les Jeudis; ce qu'ils continuerent dans la suite, lorsque leurs Pieces étoient suivies, et cela augmenta fort leur recette. »

A l'égard de *Camma*, le Chevalier de Mouhy trouve » bien étonnant qu'elle ne soit plus au Théatre. »

Pyrrhus, Roi d'Épire, Tragédie en cinq actes, en vers; représentée à l'Hôtel de Bourgogne en *1661*, et imprimée à Paris en *1665*, chez Gabriel Quinet, *in*-12.

« Cette Piece qui fut d'abord jugée médiocre, le parut encore davantage, lorsque Crébillon eut traité le même sujet, » dit l'Auteur du Dictionnaire Dramatique, qui en donne, à-peu-près, l'extrait suivant.

« Pyrrhus, fils d'Æacidès, Roi d'Epire, et de Phtia, est élevé à la Cour de Néoptolémus, sous le nom d'Hippias, fils d'Androclide, favori de Néoptolémus. Le vrai Hippias passe pour Pyrrhus. Cet Androclide ne veut plus découvrir le secret de la naissance de ce Prince pour conserver à son fils Hippias la Couronne d'Epire. Voilà ce qui fait l'intrigue de cette Tragédie, qui n'est pas la meilleure de Thomas Corneille. Enfin, malgré la perfidie d'Androclide, le véritable Pyrrhus est reconnu par le moyen de Gélon, confident de Néoptolémus,

à

à qui la Reine Phtia, en mourant, a remis un pareil billet qu'à Androclide, lorsque Pyrrhus a été confié aux soins de Glaucias, Roi d'Illyrie; et, selon l'intention de Phtia, Pyrrhus épouse Antigone, fille de Néoptolémus, et Déïdamie, sœur de Pyrrhus est donnée à Hippias. »

Maximian, Tragédie en cinq actes, en vers, dédiée à S. A. R. MONSIEUR, frere unique du Roi, et représentée à l'Hôtel de Bourgogne en Février 1662; imprimée la même année à Paris, chez Augustin Courbé et Guillaume de Luynes, *in*-12.

Maximian, après avoir acquis, par ses exploits, le titre d'Empereur, l'avoir quitté, repris et quitté de nouveau, s'est retiré à la Cour de Constantin, à qui il a fait épouser sa fille Fauste. Mais, apprenant que Constantin veut donner sa sœur Constance à Sévere, Général de ses armées, avec le titre de César, l'ambition de Maximian se réveille, et il conspire contre Constantin. Il prétend même engager Sévere dans son parti, parce qu'avant d'unir Fauste à Constantin, il savoit qu'elle étoit aimée de Sévere, qui l'aime encore, et il lui propose de l'acquérir par le meurtre de Constantin. Sévere découvre le complot à Fauste, qui en fait instruire Constantin, en lui en cachant le chef, et l'on soupçonne Licine, amant de Constance, d'avoir voulu par-là se venger de sa perte. Maximian voyant

que Sévere ne veut pas le séconder, cherche à faire tomber le soupçon sur lui, en le fondant sur son amour pour Fauste; il le fait arrêter et poignarder dans sa prison, et il se dispose à assassiner l'Empereur dans son lit. Sévere, en mourant, accuse Maximian, qui ne peut plus nier son crime, et qui se tue pour l'expier. L'Empereur accorde sa sœur à Licine, avec les honneurs qu'il réservoit à Sévere.

« Cette Tragédie est mieux conduite que celle de *Pyrrhus*, la versification est aussi plus passable, et les caracteres des personnages plus soutenus, » disent les freres Parfaict. La *Muse historique* de Loret nous apprend que *Maximian* reçut de grands applaudissemens, lors de sa nouveauté.

Persée et Démétrius, Tragédie en cinq actes, en vers; représentée à l'Hôtel de Bourgogne en Décembre 1662, et imprimée à Paris en 1663, chez Gabriel Quinet, *in*-12.

« L'action de cette Piece roule sur la jalousie de ces deux freres (Persée et Démétrius, enfans de Philippe, Roi de Macédoine, » dit Leris.

» On peut prononcer hardiment sur le peu de mérite de cet Ouvrage, au jugement des freres Parfaict, le sujet n'a rien d'intéressant. Le personnage de Persée est bas et odieux. Celui de Démétrius est d'un amant transi, qui se tue pour une maîtresse, (nommée Erixène, Princesse de Thrace), dont il est aimé; mais

qui, sur un soupçon de jalousie, l'a banni de sa présence, et ne veut point écouter sa justification. Philippe n'agit point par lui-même dans cette Piece; mais il est livré à un favori, qui ne marque ni esprit, ni conduite dans ses desseins. »

Cependant, si l'on en croit Loret, cette Tragédie eut un si grand succès qu'il se trouva obligé d'en parler dans sa *Muse historique*, quoiqu'il eût résolu de garder le silence sur tous les Ouvrages Dramatiques nouveaux.

Antiochus, Tragédie en cinq actes, en vers, précédée d'un Avis au Lecteur; représentée à l'Hôtel de Bourgogne le 25 Mai *1666*, et imprimée la même année à Paris, chez Guillaume de Luynes, Gabriel Quinet, Thomas Joly et Louis Billaine, *in*-12.

» Il n'y a rien, dit Thomas Corneille, (dans son Avis au Lecteur), de plus connu que le sujet de cette Tragédie. Valere-Maxime le propose comme un rare exemple de la tendresse dont un pere est capable pour son fils, et Appian et Plutarque, qui l'étendent un peu davantage, portent plus haut cette derniere action de Seleucus, (Roi de Syrie), que tout ce qu'il avoit fait auparavant de plus illustre. L'usage de nos mœurs n'a point souffert que j'aie suivi l'exacte vérité de l'histoire, dans le mariage effectif qui étoit deja entre lui et Stratonice (fille de Démétrius, Roi de Macédoine) avant

qu'il la cédât à son fils (Antiochus) ; mais si je semble avoir affoibli par-là ce qu'un si extraordinaire effort lui a fait acquérir de gloire, du moins ceux qui n'ont qu'une médiocre ferveur pour le sacrement, n'auront point à m'opposer que la résolution de se défaire de sa femme n'est pas la matiere d'un grand triomphe. Je me suis particuliérement attaché à donner à Antiochus le caractere de ce profond respect qui l'empêcha de recevoir personne dans sa confidence, et le fit résoudre à mourir plutôt de la fievre lente qui le consumoit qu'à chercher quelques secours, en déclarant une passion qu'il voyoit trop condamnable pour ne la détester pas lui-même. S'il s'échappe à la découvrir à Stratonice, c'est parce qu'il la sait entiérement intéressée à lui garder le secret, et plutôt pour lui faire voir la nécessité de sa retraite que par aucune espérance de ce qui arrive en sa fortune. J'en ai tiré cet avantage que l'échange du portrait, ayant fait connoître à Arsinoé tout ce que le Prince s'obstinoit à taire, m'a donné lieu de lui faire jouer le personnage du Médecin Erasistrate, que me fournissoit l'histoire, et d'en conserver ainsi les plus considérables circonstances, &c. »

» Le Médecin Erasistrate, petit fils d'Aristote, découvrit, par l'agitation du pouls d'Antiochus-Soter, la passion que ce jeune Prince avoit pour sa belle-mere Stratonice. Seleucus-Nicanor, son pere, la lui fit épouser, et donna cent talens à Erasistrate pour cette guérison. » Dictionnaire Historique, &c.

Dans la Tragédie de Thomas Corneille, Arsinoé,

niece de Seleucus, et qu'il destinoit à Antiochus, s'aperçoit que ce Prince possede le portrait de Stratonice : elle le lui dérobe, en substituant le sien à la place, et découvre ainsi au Roi la passion secrete de son fils. Le Roi cede Stratonice à Antiochus, et donne à Tigrane, son favori, la Princesse Arsinoé.

» Cette Piece, quoique très-bien composée pour le plan et la marche du Théatre, est une des plus froides de cet Auteur, qui, au lieu de sentiment, y a mis du galimathias, » selon l'Auteur du Dictionnaire Dramatique.

Des Lettres en vers par Robinet, et publiées dans ce tems, prétendent pourtant que cette Tragédie eut du succès, et que tous les rôles furent parfaitement bien joués : *Antiochus* par Floridor, *Seleucus* par Montfleury, *Tigrane* par Hauteroche, *Stratonice* par Mademoiselle d'Ennebaut, *Arsinoé* par Mademoiselle des Œillets, et les Confidentes, *Phénice* et *Barsine*, par Mesdemoiselles Poisson et Brécourt.

Laodice, Reine de Cappadoce, Tragédie en cinq actes, en vers, précédée d'un Avis au Lecteur ; représentée à l'Hôtel de Bourgogne en Février 1668, et imprimée, la même année, à Paris, chez Claude Barbin, *in*-12.

» Le succès de la Tragédie de Laodice fut assez complet, disent les freres Parfaict; mais il fut passager, et depuis son avénement au Théatre, elle n'y a pas reparu. Le rôle de cette Reine, quoique passablement

soutenu, n'est cependant qu'une foible copie de celui de *Cléopâtre*, dans *Rodogune*. »

Voici, à-peu-près, l'extrait que les freres Parfaict donnent de *Laodice*.

« Laodice, pour s'assurer la Couronne, après la mort du Roi de Cappadoce, a sacrifié cinq de ses fils, et donné ordre qu'on enlevât le sixieme, qu'on élevoit à Rome. Ce dernier dessein a été trompé. Ariarate, qui est ce fils proscrit, paroît à sa Cour sous le nom d'Oronte, et, par son mérite et ses exploits, il a trouvé le secret de plaire à cette Reine ambitieuse, et de la conduire au point de lui offrir sa main et sa couronne. L'arrivée d'Aquilius, Ambassadeur de Rome, qui amene avec lui un faux Ariarate, engage Laodice à faire assassiner ce prétendu fils, croyant par ce crime satisfaire la passion qu'elle ressent pour Oronte. Ce dernier se jette à ses pieds, et se fait connoître pour Ariarate. Laodice feint de se rendre à la voix de la nature, et elle cede Ariarate à Axiane, Princesse de Cilicie, qu'il aime, et dont il est aimé. »

» Le sujet de cette Tragédie est tiré du trente-septieme Livre de Justin, dit Thomas Corneille dans son Avis au Lecteur. Ceux qui auront la curiosité de l'y chercher, connoîtront ce que j'ai ajouté à l'histoire pour l'accommoder à notre Théatre. L'action principale y est si forte qu'elle m'a contraint d'affoiblir les épisodes, et de négliger beaucoup d'ornemens, pour laisser à Laodice toute l'étendue de son caractere. La matiere étoit belle pour l'ambition, et je ne doute pas qu'un autre n'en n'ait fait voir des peintures plus achevées. Pour moi, j'avoue que mes forces n'ont pu aller plus loin, et que

je ne demande l'indulgence dont j'ai besoin pour cet Ouvrage, qu'après avoir employé tous mes soins pour adoucir les défauts dont je n'ai pu entiérement le purger. »

» Ce sujet auroit pu produire une excellente Tragédie dans les mains de l'aîné des Corneille, observe l'Auteur du Dictionnaire Dramatique. Une Reine amoureuse de son fils, sans le connoître, et qui se tue après l'avoir connu, est sans doute un tableau frappant ; mais il falloit un pinceau plus vigoureux pour le rendre. »

*. Le Baron d'Albikrac, Comédie en cinq actes, en vers ; représentée à l'Hôtel de Bourgogne en Décembre 1668, et imprimée la même année à Paris, chez Claude Barbin, *in*-12.

La Mort d'Annibal, Tragédie en cinq actes, en vers, dédiée au Marquis de Seignelay ; représentée à l'Hôtel de Bourgogne en Novembre 1669, et imprimée l'année suivante à Paris, chez Claude Barbin, *in*-12.

Après la ruine de Carthage, Annibal s'est allé réfugier avec sa fille Élise, à la Cour de Prusias, Roi de Bithinie, qui devient amoureux d'Élise, et veut lui faire partager son trône ; mais c'est en vain qu'il l'en presse, parce que son fils Nicomede a su lui plaire. Attale, se croyant Roi de Pergame, parce qu'il doit

succéder au Roi Eumene, qui passe pour être mort, aime aussi Élise, et propose à Annibal de la lui faire épouser, et de choisir auprès d'elle un asyle à sa Cour. Les Romains voulant s'assurer d'Annibal, font proposer, par leur Ambassadeur, Flaminius, leur faveur à celui des deux Rois qui le leur livrera. Prusias accepte ce parti; mais Nicomede s'y oppose de tout son pouvoir. Cependant les Romains de la suite de Flaminius, se saisissent d'Annibal, qui, pour leur échapper, prend du poison qu'enfermoit sa bague. Prusias est tué dans le tumulte; Attale se trouve sans Royaume, parce qu'il apprend qu'Eumene n'est point mort, et Nicomede s'empare du trône de son pere, en y plaçant Élise avec lui.

« Le nom d'Annibal porte avec lui une si haute idée du mérite de ce grand Capitaine, qu'entreprendre de le faire paroître sur la Scene, c'est risquer une réussite supérieure, ou une chûte bien subite, disent les freres Parfaict. Corneille de Lisle éprouva ce dernier événement, par les épisodes inutiles qu'il joignit à l'action principale de son Poëme. Annibal, qui seul doit en faire tout l'intérêt, est si froid, et agit si peu, que sa mort ne cause ni pitié, ni admiration. Ce sujet auroit dû être traité par Pierre Corneille. Ce grand Poëte, quoique sur son penchant, auroit fait paroître avec dignité le héros des Carthaginois, et auroit peint cette haine implacable qu'il conserva contre les Romains jusqu'à sa mort. »

La Comtesse d'Orgueil, Comédie en cinq

actes, en vers ; représentée à l'Hôtel de Bourgogne en 1670, et imprimée à Paris l'année suivante, chez Guillaume de Luynes, *in*-12.

» Le ridicule et les fatuités d'un Marquis de Lorgnac, mis en contraste avec les bonnes qualités de son frere, le Chevalier, et la supposition d'une fausse Comtesse d'Orgueil, pour empêcher le mariage du Marquis (avec une certaine Olimpe, fille d'Anselme), pour faciliter celui du Chevalier (qui aime cette Olimpe et en est aimé), font tout le comique de cette Piece, et son action principale, » dit Léris.

Anselme a une niece, nommée Lucrece, qu'on unit à son amant Oronte, et, Virginie, suivante d'Olimpe, joue la Comtesse supposée, sœur d'Oronte, laquelle est attendue d'Orléans, et doit arriver de jour en jour à Paris. On marie ensuite Virginie à Carlin, valet du Marquis pour la récompenser du service qu'elle a rendu au Chevalier et à Olimpe.

» Cette Piece est encore plus comique que le Baron d'Albikrac ; mais il s'en faut beaucoup qu'elle ait le même mérite, observent les freres Parfaict. Le Marquis est trop dans le genre burlesque, et le personnage de la prétendue Comtesse d'Orgueil n'est qu'une copie de la Montagne travestie en Baron. Ajoutons que des mots et des phrases peu mesurés sur la pudeur y sont employés. Cependant, malgré ces défauts, cette Comédie est restée au Théatre, et elle y paroît de tems en tems ; mais avec peu de succès, car ce genre de comique est absolument tombé depuis dix à douze ans. »

Il y en a près de vingt que les freres Parfaict écrivoient ceci ; et depuis ce tems-là on ne redonne plus *la Comtesse d'Orgueil.*

* Ariane, Tragédie en cinq actes, en vers ; représentée à l'Hôtel de Bourgogne le 4 Mars 1672, et imprimée dans les Œuvres de l'Auteur, à Paris, en 1692, chez Guillaume de Luynes, *in*-12.

Théodat, Tragédie en cinq actes, en vers ; représentée à l'Hôtel de Bourgogne en Novembre 1672, et imprimée dans les Œuvres de l'Auteur, à Paris, en 1692, chez Guillaume de Luynes, *in*-12.

Amalasonte, Reine des Gots, aime le Prince Théodat, et est fort disposée à l'épouser ; mais il lui préfere la Princesse Ildégonde, de laquelle il est aussi aimé, quoiqu'elle soit prête à être unie au Prince Honoric. Amalasonte veut presser cet hymen. Théodat en montre son mécontentement. Elle le fait arrêter ; mais le peuple le retire de la prison. La Reine, furieuse, ordonne qu'on assassine Théodat, la nuit, dans son lit. Mais Honoric, que le peuple a cru l'instrument des fureurs de la Reine, et qui le poursuit, s'est refugié chez Théodat, où il s'est cru en sûreté, et y est assassiné au lieu de Théodat. La Reine voyant tous ses projets et son espoir détruits, veut s'en venger sur Theudis, l'un des chefs du

peuple, et l'un des plus zélés partisans de Théodat. Elle se saisit d'une épée, et fond sur Theudis avec l'épée duquel elle s'enferre elle-même et se tue. Théodat est proclamé Roi par le peuple, et il fait monter Ildégonde avec lui sur le trône.

» Les caracteres des personnages de cette Tragédie ne plaisent point du tout, disent les freres Parfaict. Amalasonte est une mégere, Ildégonde une précieuse et Théodat un amant transi; et tout cela rendu par une pitoyable versification. »

Cependant de Visé prétend (Mercure Galant, Tome IV.) que cet ouvrage auroit eu un très-grand succès, si la fortune avoit été un effet du mérite; mais comme ce ne sont plus les Ouvrages qui cabalent, ajoute-t-il, il ne faut pas s'étonner si cette Piece, qui a eu l'approbation des meilleurs connoisseurs, n'a pas été aussi suivie que les autres du même Auteur. »

La Mort d'Achille, Tragédie en cinq actes, en vers; représentée au Théatre de Guénégaud le 29 Décembre 1673, et imprimée l'année suivante à Paris, chez Thomas Guillain, *in*-12.

Achille, après avoir rendu à Priam le corps d'Hector, consent à la paix; mais il veut que Pâris rende Hélene, et il demande pour lui la main de Polyxene. Cette Princesse est aimée de Pyrrhus, qu'elle aime; mais la tendresse d'Achille pour son fils, ni l'amour et les larmes de Briséis ne peuvent faire changer de résolution le

vainqueur d'Hector. Les Troyens sont forcés à acheter la paix à ce prix. Polyxene marche au Temple, quand Pâris, furieux de perdre Hélene, lance un trait qui atteint Achille au seul endroit où il ne soit pas invulnérable. Pyrrhus oublie son amour, et ne songe plus qu'à déplorer la mort de son pere, que Briséis jure de venger sur Pâris.

» Cette Tragédie n'eut que neuf représentations dans sa nouveauté. Elle est si foible, pour ne rien dire de plus, du côté des personnages et de la versification, que, pour l'honneur de Corneille de Lisle, nous ne relevons point les défauts qui y sont en nombre, » disent les freres Parfaict.

» L'Acteur qui jouoit le rôle d'Achille dans cette Piece avoit été garçon ménuisier. Voulant avoir son portrait, il fit marché avec un peintre pour quarante écus, à condition qu'il seroit représenté en Achille, personnage dans lequel il croyoit avoir meilleur air. On avoit prévenu le peintre que le Comédien étoit mauvais payeur; et, pour avoir une vengeance toute prête, en cas de quelque difficulté, il fit son Achille en huile, excepté le bouclier qu'il peignit en détrempe. On trouva le portrait très-ressemblant; mais comme l'Acteur en vouloit diminuer le prix, il prétexta quelques défauts dans la peinture, et n'offrit plus que vingt écus. Le peintre parut satisfait, et dit au Comédien que pour rendre le tableau plus éclatant, il falloit y passer plusieurs fois du vinaigre. L'Acteur usa de la recette; mais le vinaigre détacha toute la couleur en détrempe qui

qui représentoit le bouclier, et alors ce ne fut plus Achille, mais un ménuisier, qui, au lieu d'un bouclier, tenoit un rabot. » Anecdotes dramatiques, &c.

D. César d'Avalos, Comédie en cinq actes, en vers; représentée au Théatre de la rue Mazarine, le 21 Décembre 1674, et imprimée à Paris en 1676, chez Jean Ribou, *in*-12.

« Le fonds de cette Comédie, qui eut quinze représentations, disent les freres Parfaict, paroît tiré d'une autre en langue Espagnole: ainsi il ne faut chercher dans cette Piece ni instruction, ni caracteres. »

« D. César d'Avalos, parti de Séville pour se rendre à Madrid, où il doit épouser Isabelle, fille de D. Fernand de Vargas, couche dans une hôtellerie, où il se trompe de valise, et prend celle d'un particulier qui a couché dans la même chambre. Ce particulier nommé D. Pascal Giron, bouffon en titre, ouvre la valise, y trouve une lettre du pere de D. César, à l'adresse de D. Fernand. Il profite de ce hasard, et se présente au pere d'Isabelle sous le nom de D. César. Celui-ci est rencontré par Béatrix, suivante d'Isabelle, et elle le prend pour D. Lope, fils de D. Fernand. Ce D. Lope a quitté la maison paternelle depuis douze ans, pour aller à Goa, et D. Fernand, averti par Béatrix de ce prétendu retour de son fils, donne dans la même erreur qu'elle. D. César en profite pour se trouver auprès d'Isabelle, dont il est devenu amoureux sans l'avoir jamais vue. Par cette exposition on juge aisément du dénouement de l'intrigue. D. César

se fait reconnoître, et D. Pascal est chassé comme un aventurier. »

Tel est, à-peu près, l'extrait que donnent les freres Parfaict de *D. César d'Avalos.*

Circé, Tragédie, ornée de Machines, de changemens de Théatre et de Musique, en cinq actes et en vers libres, avec un Prologue, et précédée d'un Argument; représentée au Théatre de Guénégaud, le 17 Mars 1675, et imprimée la même année à Paris, chez Pierre Promé, *in*-12.

Voici l'argument de cette Tragédie.

» Le sujet de cette Piece est tiré du quatorzieme Livre des Métamorphoses d'Ovide. »

» Glaucus, de simple pêcheur qu'il étoit, ayant été changé en Dieu marin, devint éperduement amoureux de Scylla, fille de Phorcus; et ne pouvant toucher son cœur, il alla implorer le secours de Circé, qui prit le parti pour elle, et employa tout le pouvoir de ses charmes pour s'en faire aimer. Le dépit de n'avoir pu en venir à bout, porta si loin son ressentiment que, pour se venger, elle empoisonna une fontaine où Scylla avoit coutume de s'aller baigner. Cette malheureuse Nymphe ne s'y fut pas si-tôt plongée qu'elle vit des chiens, qui, s'attachant à son corps, l'effrayerent par leurs aboiemens; et l'horreur qu'elle eut d'elle-même dans ce déplorable état fut si forte qu'elle s'alla précipiter dans la mer, où elle fut changée en un rocher qui a conservé son nom, et contre qui les flots se

brisant imitent par le bruit qu'ils font les aboiemens des chiens qui avoient fait son supplice. Le succès en a eté grand, et il ne s'en faut pas étonner, puisqu'on n'a rien vu jusqu'ici de si beau, ni de si surprenant que les machines qui en ont fait le principal ornement.»

Le Prologue est formé par Mars, la Fortune, la Renommée, l'Amour, la Gloire, la Musique, la Comédie, les Arts, les Plaisirs et les Jeux, qui tous se réunissent pour célébrer les louanges de Louis XIV.

De Visé eut part à cette Tragédie. Il le dit ainsi lui même dans l'éloge qu'il fait de Thomas Corneille, (Mercure Galant, Janvier 1710).

» Nous avons fait ensemble la superbe Piece de Machines de *Circé*, de laquelle je n'ai fait que les divertissemens. Les Comédiens avoient traité du Théatre des Opéra du Marquis de Sourdéac, et comme tous les mouvemens des Opéra y étoient restés, je je crus qu'en se servant des premiers mouvemens qui avoient servi aux machines de ces Opéra, on pouvoit faire une Piece qui seroit récitée et non chantée, et nous cherchâmes un sujet favorable à mettre ces machines dans leur jour; de maniere que, lorsque la Piece parut, elle ne ressembloit en rien aux Opéra qui avoient été chantés sur le même Théatre. Le succès de cette Piece fut si prodigieux, qu'elle fut jouée depuis le commencement du carême jusqu'au mois de Septembre (avec quelques interruptions, et en tout quarante deux fois), et les représentations en auroient encore duré plus long-tems, si les intérêts d'un particu-

lier n'en eussent point fait retrancher les voix. (Ce fut Lully, qui, en vertu de son privilége de l'Académie Royale de Musique, empêcha les Comédiens d'avoir des chanteurs et des danseurs.) Il est à remarquer que pendant les six premieres semaines la salle de la Comédie se trouva toute remplie dès midi, et que, comme l'on n'y pouvoit trouver de place, on donnoit un demi-Louis d'or à la porte pour y avoir entrée (le Louis valoit alors treize livres), et que l'on étoit content quand pour la même somme que l'on donnoit aux premieres loges on étoit placé au troisieme rang. »

» Les dépenses que les Comédiens furent obligés de faire pour les Machines, les Décorations et les Habits de la Tragédie de *Circé* parurent si fortes, pendant qu'on préparoit la représentation de cette Piece, que d'Auviliers, Dupin et leurs femmes refuserent d'y entrer pour leurs parts, disent les freres Parfaict. Cette dispute fut poussée si avant, que ces Acteurs furent renvoyés de la troupe. Sans doute que quelqu'un se mêla de racommoder cela, car ils furent réintégrés un mois avant la représentation. Il fut fait dix-sept parts du produit, et ce qui revenoit à Thomas Corneille montoit à environ sept cents livres. Les Comédiens voulant le satisfaire, et desirant de le conserver comme un Auteur de mérite, délibérerent de lui donner soixante louis (à treize francs, qui faisoient sept cents quatre-vingt livres). »

» Les Amours de Glaucus et de Scylla, et la fin malheureuse de cette derniere, causée par la jalousie de

Circé, méritoient d'être mis sur la Scene Françoise, ajoutent les freres Parfaict. Corneille de Lisle a traité ce sujet avec art du côté de la conduite et des spectacles dont il l'a orné; mais les caracteres des personnages ne sont pas également soutenus. Glaucus perd trop de tems avec Circé, aprés avoir appris que cette Magicienne l'aime. Méliccrte présente un Acteur inutile à l'intrigue de la Piece. Scylla change trop subitement d'amour pour Glaucus. A l'égard de Circé son rôle est assez bien rendu. En général, la versification de cette Tragédie est plus coulante qué celles des précédentes Pieces de l'Auteur; mais on y trouve beaucoup de longueurs et d'inutilités. Elle est pourtant mêlée de scenes d'un ton noblement comique, qui sont légérement écrites. Au reste, cette Tragédie auroit dû être intitulée, *Glaucus et Scylla*, plutôt que *Circé*, attendu que les aventures de cette Magicienne sont presque toutes d'un genre à pouvoir être mises au Théatre. Ainsi au simple titre de *Circé* il n'est pas aisé de juger laquelle des aventures de cette fameuse enchanteresse l'Auteur a voulu traiter. Ce fut Charpentier qui fit la Musique des intermedes. »

« Le succès et la réputation de cette Piece engagerent les Comédiens à la remettre au Théatre. Dancourt se chargea d'y faire un Prologue et des Divertissemens nouveaux pour le Roi. Il y fit entrer, à peu près, les mêmes Divinités, avec des peuples des différentes contrées de la terre, et il lui dédia le tout par une longue Epître en vers. Ces changemens, dont

Giliers composa la Musique, se trouvent dans le sixieme volume des Œuvres de Dancourt. Les Décorations moins chargées que les précédentes n'en n'étoient pas d'un moindre goût, et cette remise se fit le 6 Août 1750; mais il y a apparence que la Piece ne causa pas autant de plaisir au Public qu'elle lui en avoit fait dans sa nouveauté, car elle ne fut représentée que sept fois et ne la pas été depuis. » *Ibidem.*

L'Inconnu, Comédie en cinq actes, en vers, mêlée d'ornemens de Musique, avec un Prologue, et précédée d'un Avis au Lecteur; représentée, au Théatre de la rue Mazarine, le 17 Novembre 1675, et imprimée à Paris en 1677, *in*-12.

Voici ce que dit Thomas Corneille dans son Avis au Lecteur.

» Après avoir fait paroître dans *Circé* une partie de ce que le Théatre a de plus pompeux pour la beauté des machines, j'ai cru que le public ne seroit pas fâché d'être diverti par les agrémens qu'une matiere riante est capable de recevoir. C'est ce qui m'a fait choisir le sujet de l'*Inconnu*, où vous ne trouverez point ces grandes intrigues qui ont accoutumé de faire le nom des Comédies de cette nature, parce que les ornemens qu'on m'a prêtés, demandant beaucoup de tems, n'ont pu souffrir que j'aie poussé ce sujet dans toute son étendue. Si ce retranchement d'incidens est un défaut, il est réparé par quantité de choses agréables, qui forment les divertissemens que l'*Inconnu* donne

à sa maîtresse. Je me suis servi des noms de la Comtesse, du Marquis, du Chevalier et du Vicomte, comme s'accommodant mieux à l'oreille, et étant plus de notre usage que les noms de Roman dont on se sert quelquefois pour les Princes d'invention. Vous trouverez ici le cinquieme acte plus rempli qu'il ne l'est dans la représentation, où le Marquis se contente de promettre la Comédie à la Comtesse. J'en fais un divertissement effectif qu'il lui fait donner sur le petit Théatre, sous le titre de l'*Inconnu*. Il consiste en trois scenes, fort courtes, qui regardent l'embarras de Psyché enlevée par l'Amour dans un Palais magnifique, où rien ne manque à ses plaisirs que la satisfaction de connoître l'amant qui prend soin de les lui procurer; et comme cet incident n'éloigne point l'idée des fêtes galantes du Marquis, je m'en sers pour dénouer plus agréablement l'aventure de la Comtesse. »

Le Prologue est formé par Thalie et le Génie de la France, qui annoncent le sujet de la Piece.

Un Marquis amoureux d'une jeune Comtesse veuve, ne veut point se déclarer tout-à-fait avant de savoir s'il a produit quelqu'impression sur son cœur. Il est dans un château de la Comtesse avec Olimpe, son amie, et un Chevalier qui aime Olimpe. Le Marquis donne chaque jour des fêtes charmantes à la Comtesse, sans qu'elle sache à qui elle les doit, parce qu'il ne paroît que lui rendre simplement des soins. Cependant les soupçons ne peuvent gueres tomber que sur lui et sur un Vicomte, qui est aussi chez elle, et qui s'est déclaré son

amant. Olimpe qui ne connoît pas ſes vrais ſentimens du Marquis pour la Comteſſe, voudroit ſe l'attacher, par préférence au Chevalier. Elle engage ce dernier à ſolliciter la Comteſſe en faveur de l'inconnu. Le Chevalier eſt trop l'ami du Marquis, pour vouloir ſe prêter à ce qu'il croit devoir lui ôter l'eſpérance d'être un jour à la Comteſſe; mais le Marquis l'en prie, et ſollicite auſſi lui-même la Comteſſe à ſe déclarer pour l'inconnu. Celle-ci croit découvrir par-là qu'Olimpe et le Marquis s'aiment: elle en montre de la jalouſie, et accélere ainſi le denouement, qui eſt amené par une petite Comédie particuliere des amours de Cupidon et de Pſyché, intitulée auſſi l'*Inconnu*. Les perſonnages en ſont, Cupidon, Zéphyre, Aglaure et Céphiſe, confidentes de Pſyché. Céphiſe veut abſolument ſavoir de Zéphyre le nom de l'inconnu qui aime Pſyché; mais, comme cette Pſyché n'eſt autre que la Comteſſe, l'Amour paroît et montre le portrait du Marquis. La Comteſſe touchée de ſa délicateſſe, conſent avec plaiſir à lui donner la main; le Vicomte ſe retire, et Olimpe, perdant l'eſpoir d'être au Marquis, ſe donne enfin au Chevalier.

» Le ſujet de l'*Inconnu* eſt extrêmement théatral, diſent les freres Parfaict, et Corneille de Liſle l'a traité avec beaucoup de goût. Cependant il auroit rendu cette Comédie bien plus intéreſſante ſi le Marquis étoit auſſi galant dans ſes diſcours qu'il le paroît dans ſes fêtes, et qu'il eût eu une ſcene ou deux avec la Comteſſe qui marquât ſa tendreſſe délicate. On peut auſſi

reprocher à l'Auteur le caractere du Vicomte qui est trop dans le bas-Comique. Malgré ces défauts l'*Inconnu* s'est conservé au Théatre, et toutes les fois qu'il y a reparu, le public lui a donné des applaudissemens. »

Ce fut Charpentier qui en fit la Musique. De Visé y eut aussi part. Voici comme il s'en explique dans son *Mercure Galant* de Janvier 1710.

» Corneille de Lisle avoit des raisons pour donner promptement cette Comédie au Public, de maniere que, pour avancer, je fis toute la Piece en prose: pendant que je faisois la prose du second acte, il mettoit celle du premier en vers; et, comme la prose est plus facile que les vers, j'eus le tems de faire ceux des divertissemens, et sur-tout ceux du Dialogue de l'Amour et de la Jeunesse, qui n'a pas déplu au public. »

Léris prétend que « les fêtes galantes qu'un grand Prince donnoit à une Comtesse fournirent l'idée de cette Piece à Thomas Corneille, qui les trouva si ingénieusement imaginées qu'en y mêlant une intrigue il en composa cette Comédie avec de Visé; qu'elle eut un grand nombre de représentations, dont trente trois consécutives furent au double. »

Cette Piece fut reprise en 1678, avec quelque changement qu'indique ainsi de Visé. (*Mercure Galant*, Janvier 1678).

» Cette galante Piece a des agrémens si particuliers qu'on commence à y courir en foule, comme on faisoit il y a trois ans. Le Divertissement du cinquieme acte (les amours de Cupidon et de Psyché) a été sup-

primé, et on y a substitué celui du troisieme acte du *Triomphe des Dames* (une noce de village), autre Piece du même Auteur, qui, n'ayant aucune part à ce changement, ne doit pas répondre du manque de justesse qui s'y peut trouver. »

L'année suivante on reprit encore cette Piece, en ajoutant à la noce de village au cinquieme acte, une chanson d'une Paysanne, et qui a été long-tems connue sous le nom du *Bavolet*.

Beauchamps nous apprend qu'en Septembre 1680, les troupes réunies donnerent cette Piece avec tous ses agrémens.

» Mais la plus célebre des reprises de l'*Inconnu*, observent les freres Parfaict, fut celle du 21 Août 1703, où Mademoiselle des Mares joua le rôle de la Comtesse, et Baron le fils, celui du Marquis. Dancourt y fit un nouveau Prologue, formé par Thalie, et les jeunes sujets de la troupe des Comédiens, tels que *Sallé*, *Ponteuil*, *Poisson*, Mesdemoiselles *des Mares*, *Mimi Dancourt*, &c. qui, se félicitant du succès de la reprise qu'ils venoient de donner de la *Psyché* de Moliere, P. Corneille, Quinault et Lully, voulurent reprendre l'*Inconnu* de T. Corneille et de Visé. Dancourt fit aussi quelques changemens aux Divertissemens, dont la Musique fut refaite par Giliers, qui se surpassa dans une Sarabande, au troisieme acte. Cette reprise eut seize représentations. »

« En Février 1724, on donna une représentation de l'*Inconnu* au Palais des Tuileries, avec un Ballet pour

intermede dans lequel le Roi et les jeunes Seigneurs de la Cour danserent. Cette Piece fut encore jouée à la Cour avec tous ses agrémens en 1728. » Anecdotes Dramatiques, &c.

Le triomphe des Dames, Comédie en cinq actes, en prose, ornée de Divertissemens, avec l'explication du combat à la barriere, et de toutes les devises, précédée d'un Avertissement, et représentée au Théatre de Guénégaud, le 7 Août 1676, canevas imprimé à Paris, la même année, chez Jean Ribou, *in*-4°.

Un Baron engoué des anciens usages de Chevalerie, et qui marie deux de ses nieces, veut, pour donner plus de solemnité à leurs noces, faire exécuter dans son château un combat à la barriere. C'est-là le principal sujet de cette Piece, qui, à la maniere Espagnole, est d'ailleurs remplie d'intrigues, de rivalités, de mascarades, d'enlevemens, enfin qui offre une grande pompe et une grande variété de spectacle; aussi réussit-elle beaucoup. Elle eut vingt-quatre représentations dans sa nouveauté; mais n'a pas été reprise depuis.

» Je ne doute point, dit Thomas Corneille dans son Avertissement, qu'on ne soit surpris d'abord du titre que porte cette Comédie. On n'en connoîtra la raison qu'en voyant dans le cinquieme acte ce combat à la barriere qui s'y fait à l'avantage des Dames,... Le ca-

ractere que j'ai donné au Baron d'un homme entêté des Spectacles de l'antiquité, m'a fait naître le dessein de faire voir un combat dans toutes les regles, et d'y ramasser tout ce que j'ai trouvé de galant dans plusieurs autres. Les machines en étoient toujours; c'est pour cela que j'en ai mis ici... Je sais qu'on y faisoit entrer la Musique, et je souhaiterois fort de n'avoir pas été obligé de pécher contre cette regle. Je me suis particuliérement attaché à les observer toutes, afin de pouvoir donner au Public quelque chose qu'il n'eût point encore vu, parce qu'en France on passe ordinairement par dessus les regles en faveur de la magnificence et des grandes dépenses qu'on fait pour les Spectacles.... &c. »

« Le Ballet du jeu de Piquet étoit un des intermedes de cette Comédie (au quatrieme acte). Les quatre Valets parurent d'abord, avec leurs hallebardes, pour faire faire place; ensuite les Rois arriverent successivement, donnant la main aux Dames, dont la queue étoit portée par quatre Esclaves, le premier représentoit la Paume. le second le Billard, le troisieme les Dez, et le quatrieme le Trictrac. Les Rois, les Dames et les Valets après avoir formé par leurs danses des tierces et des quatorzes, après s'être rangés, tous les rouges d'un côté et les noirs de l'autre, finirent par une contre-danse, où toutes les couleurs étoient mêlées confusément et sans suite. »

« Je crois que cette intermede n'étoit pas nouveau, et qu'il n'offroit que l'esquisse d'un grand Ballet, exécuté

cuté à la Cour de Charles VII, et sur lequel on eut l'idée du jeu de Piquet, qui ne fut imaginé que vers la fin du régne de ce Prince, » observe l'Auteur du Dictionnaire Dramatique, &c.

* Le Festin de Pierre, Comédie en cinq actes, en vers, sur la prose de Moliere, précédée d'un Avis au Lecteur, et représentée au Théatre de Guénégaud, le 12 Février 1677; imprimée à Paris en 1678, chez Thomas Guillain, *in*-12.

* Le Comte d'Essex, Tragédie en cinq actes, en vers, précédée d'un Avis au Lecteur; représentée à l'Hôtel de Bourgogne en Janvier 1678, et imprimée à Paris, la même année, *in*-12.

Psyché, Tragédie Lyrique, en cinq actes, en vers, avec un Prologue, mise en Musique par Lully, précédée d'une Épître dédicatoire adressée au Roi, au nom de l'Académie Royale de Musique, et représentée par cette Académie le 19 Avril 1678; imprimée la même année à Paris, chez René Baudry, *in*-4°.

Cet Opéra a été revendiqué par Fontenelle, qui apparemment y avoit eu quelque part, car il n'est

pas naturel de penser qu'il eût voulu, sans droit, le ravir à son oncle. Cependant on le trouve sous le nom de Thomas Corneille dans le recueil des Opéra, et l'Auteur du Dictionnaire Dramatique nous dit que « lorsque Quinault cessa de travailler pour l'Opéra, on fut obligé de chercher un Poéte qui pût fournir des paroles à Lully. La réputation de Quinault étoit si bien établie que ses plus fiers rivaux n'osoient pas entrer en lice. D'ailleurs Lully, accoutumé au lyrique incomparable de ce premier Poéte, ne pouvoit écouter sans chagrin les vers des autres. Enfin l'extrême envie de contribuer aux plaisirs du Roi, jointe aux vives instances des ennemis de Quinault, déterminerent Thomas Corneille à donner un Poéme lyrique qui fut celui de Psyché. Lully eut aussi beaucoup de peine à se résoudre à le mettre en musique ; mais devant sa fortune au Roi il n'osa pas le désobliger, et fit son possible pour en tirer parti. La Cour néanmoins ne se soucia pas d'avoir les prémices de cette Piece, que Lully fit d'abord exécuter à Paris. »

Le Prologue de cet Opéra est formé par Vénus, l'Amour, Flore, Vertumne, Palémon, des Nymphes de Flore, et un chœur de Divinités de la terre et des eaux. Il annonce le sujet de la Tragédie qui est trop connu pour que nous ne nous dispensions pas de l'expliquer ici.

Psyché eut deux reprises, la premiere le 8 Juin 1703, et la derniere le 22 du même mois 1713.

Bellérophon, Tragédie Lyrique, en cinq

actes, en vers, avec un Prologue, mise en Musique par Lully, et précédée d'un Avertissement; représentée par l'Académie Royale de Musique, le 31 Janvier 1679, et imprimée la même année à Paris, chez Christophe Ballard, *in*-4°.

Voici l'Avertissement qui fait à-peu-près connoître le sujet du Prologue et celui de la Tragédie.

» Le Roi ayant donné la paix à l'Europe, l'Académie Royale de Musique a cru devoir marquer la part qu'elle prend à la joie publique, par un Spectacle où elle pût faire entrer les témoignages de son zele pour la gloire de cet auguste Monarque. Elle s'y est crue d'autant plus obligée, que la protection qu'il donne aux beaux arts les a toujours fait jouir pendant le cours même de la guerre de l'heureuse tranquillité qui leur est si nécessaire. C'est ce qui a donné occasion à cette Tragédie en musique. »

» Le Théatre représente d'abord le Parnasse François. Apollon y vient avec les Muses célébrer le retour d'une paix si glorieuse à la France. Pan et Bacchus y arrivent en même-tems, et signalent leur joie par des danses et par des chants d'allégresse. Mais Apollon, pour mieux divertir le plus grand Prince de la Terre, imagine sur le champ un Spectacle, où lui-même avec les Muses veut représenter l'histoire de Bellérophon. Chacun sait que ce héros combattit autrefois la chimere,

monté sur le Pégase, et que ce fut d'un coup de pied de ce cheval que nâquit la fameuse Fontaine qui inspire les vers et qui a fait naître la Poésie. On ne sait pas trop bien qui étoit le pere de Bellérophon. Les uns tiennent que c'étoit Glaucus et les autres le font fils de Neptune ; et c'est sur cette diversité d'opinions qu'on a formé l'intrigue de cette Piece, et l'Oracle qui en fait le nœud. Amisodar est un personnage épisodique, fondé sur cette fable qu'il y a eu une femme nommée Chimere, qui épousa un Roi de Lycie appellé Amisodar. »

Bellérophon est à la Cour d'Iobate, Roi de Lycie ; mais il a été avant à Argos, où Stenobée, veuve du Roi Pretus, s'est vue dédaignée par lui. Elle le poursuit jusqu'en Lycie, où le Prince Amisodar devient amoureux d'elle. Pour la venger de Bellérophon il met en usage le pouvoir magique qu'il a, et produit plusieurs monstres qui désolent la Lycie, entr'autres la Chimere, qu'un Oracle annonce devoir être vaincue par Bellérophon, à qui l'on doit donner, pour récompense, la main de la Princesse Philonoé, fille d'Iobate.

« Thomas Corneille rebuté par le peu de succès de *Psyché*, dit l'Auteur du Dictionnaire Dramatique, avoit renoncé au Théatre Lyrique, pour s'attacher uniquement au Dramatique. Mais le Roi lui ayant témoigné qu'il eût souhaité qu'il travaillât pour l'Opéra, on prétendit qu'il composa cette Piece. On a dit aussi que Despréaux avoit une grande part à ce Poëme ; mais Fontenelle, dans une Lettre adressée

aux Auteurs du Journal des Savans, a assuré bien positivement qu'à l'exception du Prologue, du morceau qui ouvre le quatrieme acte et du canevas, il ne pouvoit y avoir rien de Despréaux dans *Bellérophon*, et que Thomas Corneille qui ne se soucioit pas trop de cette sorte de travail, lui avoit envoyé à lui-même le plan de cet Opéra pour l'exécuter. »

« Cet Opera fut joué quinze mois durant. M. de Seignelay, qui aimoit Quinault, ayant su que Despréaux avoit quelque part à la conduite de la Piece, voulut l'entreprendre sur un endroit où il prétendoit que la vraisemblance étoit choquée. C'étoit à un dîner chez M. de Seignelay, où se trouvoient les Ducs de Chevreuse et de Beauviliers, Racine, &c. Après avoir harcelé Despréaux par plusieurs raisons qui n'étoient pas trébuchantes, croyant l'avoir convaincu, M. de Seignelay lui dit, avec un souris dédaigneux: *Répondez, répondez à cela.* Comme Despréaux vit que la chose étoit poussée avec une hauteur qui ne convenoit pas à un Poéte de sa réputation, il eut le courage de lui dire: *Monsieur, j'ai toujours fait ma principale étude de la Poëtique; tout le monde convient même que j'en ai écrit avec assez de succès; si vous voulez que je vous réponde, il faut que vous consentiez que je vous instruise, au moins trois jours de suite.* Après cela, il lui décocha six préceptes des plus importans d'Aristote. M. de Seignelay se sentit battu. Toute la compagnie rioit dans l'ame; et Racine, en sortant, dit à Despréaux: *Le brave homme que vous êtes! Achille en personne n'auroit pas mieux combattu que vous.* » Anecdotes Dramatiques, &c.

» Tous ces faiseurs d'Opéra font le vœu de Quinault, disoit Boileau. Quinault est leur modele. C'est le plus grand parleur d'amour qu'il y ait eu ; mais il n'est point amoureux.... Je n'ai vu que dans *Bellérophon* quelques traits qui marquent un peu de passion : encore Thomas Corneille ne se soutient-il pas long-tems sur ce ton-là. Il seroit trop honteux de tourner casaque à Quinault. Tout ce qui s'est trouvé de passable dans *Bellérophon*, c'est à moi qu'on le doit. » *Ibidem*.

» Beauchamps nous apprend que cet Opéra plut tant au Roi qu'il fit faire des décorations et des Ballets nouveaux, pour qu'il fût représenté devant lui à Saint Germain, et qu'il en fît répéter, deux fois dans chaque représentation, des endroits qu'il avoit trouvé beaux. »

Bellérophon fut repris quatre fois ; le 3 Janvier 1680, le 10 Décembre 1705, le 11 Janvier 1718, et le 6 Avril 1728. Il a été parodié au Théatre Italien, par Dominique et Romagnesi, à cette derniere reprise le 7 Mai suivant, sous le titre d'*Arlequin Bellérophon*, en un acte et en Vaudevilles.

La Devineresse, Madame Jobin, ou les Faux Enchantemens, Comédie en cinq actes, en prose, précédée d'un Avis au Lecteur; représentée au Théatre de Guénégaud, le 19 Novembre 1679, et imprimée l'année suivante, à Paris, chez Claude Blageart, *in*-12.

» Il arriva en France cette année (1679), dit de Limiers, dans son Histoire du regne de Louis XIV, une

chose d'autant plus extraordinaire qu'on n'avoit jamais rien vu de semblable. Ce fut l'établissement de la *Chambre ardente*, contre les Sorciers et les Empoisonneurs : chose inouie jusqu'alors ; mais depuis l'invention diabolique de la Marquise de Brinviliers (Marie-Marguerite d'Aubrai, fille du Lieutenant-Civil de Paris, femme de N. Gobelin, Marquis de Brinviliers, Mestre de Camp du Régiment de Normandie, décapitée et brûlée par Arrêt du Parlement, en 1676, pour avoir empoisonné son pere, ses freres et sa sœur), le poison étoit devenu si commun, que les femmes s'en servoient ordinairement pour se défaire de leurs maris, les maris de leurs femmes, et les enfans pour avoir la succession de leurs peres et meres, tellement qu'on l'appelloit *la Poudre de succession*. Plusieurs personnes en furent soupçonnées ; mais rien n'éclata comme l'aventure d'une Sage-femme, nommée la Voisin, qui fut arrêtée. Outre la poudre de succession qu'elle avoit donnée à plusieurs personnes, elle étoit accusée d'avoir non seulement suffoqué, mais réduit en cendres un grand nombre d'enfans, nés hors du mariage, pour empêcher que le crime de leurs meres ne fût connu. Cette femme, voyant qu'il n'y avoit point d'espérance de sauver sa vie, accusa, pour gagner du tems, plusieurs Dames et plusieurs Seigneurs de la Cour. La Chambre ardente en ayant rendu compte au Roi ; Sa Majesté eut la bonté d'en faire avertir quelques-uns, afin qu'ils s'éloignassent, s'ils étoient coupables. La Sage-femme fut condamnée à avoir la main coupée,

après l'avoir eu percée d'un fer chaud; ce qui fut exécuté le 22 Février 1680. »

De Visé nous apprend dans son *Mercure Galant*, de Janvier 1710, que « les Comédiens l'ayant pressé avec de fortes instances de mettre au Théatre tout ce qui s'étoit passé chez la Voisin, à l'occasion du métier dont elle s'étoit mêlée, il fit un grand nombre de scenes, qui auroient pu fournir de la matiere pour trois ou quatre Pieces, mais qui ne pouvoient former un sujet, parce qu'elles étoient trop uniformes, et qu'il ne s'agissoit que de gens qui alloient demander leur bonne aventure; que toutes ces personnes se fuyant et évitant de se parler il étoit impossible d'en faire une liaison de scenes, et que la Piece eût un nœud, et qu'il donna toutes ces scenes à Corneille de Lisle qui en choisit un nombre, avec lesquelles il composa un sujet dont le nœud parut des plus agréables, et qui a été regardé comme un chef d'œuvre. Le succès de cette Piece, qui a été un des plus prodigieux du siecle, en fait foi, ajoute de Visé.

» Qu'on ne s'étonne pas si cet Auteur parle avec tant d'emphase d'un Ouvrage auquel il n'avoit cependant que la moindre part, observent les freres Parfaict. Les Comédiens lui en ont fourni l'idée, et Corneille de Lisle s'est chargé du plan, de la conduite et du dialogue. Que reste-t-il donc à de Visé? Peu de chose; mais ce peu est resté au Théatre, et c'est un honneur qu'aucune de ses Pieces n'a pu mériter. Ce Poëte, qui n'avoit que des talens médiocres, saisissoit

ordinairement un Vaudeville du tems, le présentoit sans aucun art, et n'en retiroit qu'un succès passager. La Piece dont nous parlons est encore un de ces vaudevilles; mais le fonds du suiet est propre à tous les tems, qui nous fournissent de pareils exemples. On y attaque une foiblesse qui fera toujours naître des fourbes qui s'appliqueront à en profiter. Il est nécessaire de faire connoître les impostures de ces derniers et la sottise des personnes qui s'y laissent tromper. »

Léris dit que » cette Comédie fut jouée pendant cinq mois', ce qui n'étoit pas encore arrivé à une Piece sans machines; qu'elle fut représentée quarante sept fois de suite, sans intermission d'aucune autre Piece, et que les dix-huit premieres représentations furent au double. Il ajoute que toutes les scenes développent les tours d'adresse dont les prétendues devineresses s'étoient servies depuis quelques années pour tromper et épouvanter bien des gens à Paris. »

La Pierre Philosophale, Comédie en cinq actes, en prose, mêlée de Spectacle, avec un Avis au Lecteur; représentée au Théatre de Guénégaud, le 23 Février 1681, canevas imprimé la même année à Paris, chez Claude Blageart, *in*-4°.

» Les Livres de sujet ne se font ordinairement que pour des Pieces remplies de chansons, ou d'un grand spectacle, dit Thomas Corneille, dans son avis au

Lecteur. Il y a peu de chant dans celle-ci, et quoique les ornemens en soient singuliers, les chansons et les machines demandent moins qu'on donne ce Livre au public, que la nouveauté de la matiere Il s'agit de la *Pierre Philosophale*, et de l'Histoire des Chevaliers de la *Roze-Croix*, et de ce qu'on appelle *cabale* ou *science secrette*. Je ne dis rien de la Pierre Philosophale, rien n'est si connu... Les *Roze-Croix* ont grande rélation avec ceux qui la cherchent, et avec la secte des *Cabalistes*. Il y a seulement cette différence entr'eux qu'on veut nous persuader que les *Cabalistes* et les *Roze-Croix* ont le secret d'avoir de l'or, au lieu que les *soufleurs* ne sont que des novices, et le sont souvent toute leur vie. Quoiqu'il en soit on ne doit point s'étonner de voir toutes ces choses jouées dans une même Piece, puisqu'elles ont grande affinité ensemble..... Comme il y a beaucoup de folie parmi ceux qui veulent trouver quelque vérité dans les extravagantes imaginations des Cabalistes, on a cru qu'une satyre publique étoit l'unique moyen de les faire revenir dans leur bon sens. C'est par-là qu'on corrige plus aisément les foiblesses et les vices, et c'est par-là que la Comédie devient d'une grande utilité. On pourroit dire que M. Maugis (l'un des principaux personnages de la Piece) est de facile croyance; mais le Théatre nous représente tous les jours des gens qui s'entêtent de visions avec beaucoup moins de fondement, quoiqu'il n'y en ait point de plus ridicule que celle des *Roze-Croix*. Il est certain qu'on trouve des fous qui soutiennent leur histoire.

Elle est imprimée, et M. Maugis l'ayant lue, et étant d'un caractere à donner à tout, il étoit impossible qu'il se défendît de croire ce qu'il voyoit traité sérieusement par plusieurs Auteurs. Si cette Piece finit sans que Madame Raimond (autre principal personnage) et lui soient détrompés de la Pierre Philosophale, il suffit qu'on vienne à bout de leur faire donner leurs filles à des gens qui, n'y croyant point, trouveront moyen de leur en faire connoître l'abus (au lieu de les laisser s'allier à des gens qui l'entretiendroient dans leur esprit). Ces deux mariages étant le but qu'on s'est proposé, tout est fini quand ils sont conclus. Quant aux chercheurs de trésors, qu'on tâche à désabuser par l'exemple de M. Maugis, il s'en trouve en France aussi-bien qu'ailleurs, et on a fait remuer beaucoup de terres à des gens qui se croyoient fort habiles... On a tâché de rendre toutes ces matieres plaisantes et intelligibles à ceux-mêmes qui n'en n'ont pas la moindre teinture, Il est assez difficile de les accommoder au Théatre, et de traiter d'une maniere comique ce qui paroît être sérieux. »

Les Etres cabalistiques, les prétendus habitans des quatre élémens, et qui sont désignés sous les noms d'*Ondins*, de *Gnomes*, de *Silphes*, et de *Salamandres*, des deux sexes, jouent de grands rôles dans cette Piece, qui ne réussit point du tout; car il ne se trouva presque personne à la seconde représentation, et ce fut la derniere.

Le Baron des Fondrieres, Comédie en cinq

actes, en prose; représentée au Théatre de Guénégaud, le 14 Janvier 1686; non imprimée.

Cette Piece n'eut que cette seule représentation. » M. de Tralage (disent les freres Parfaict) dans ses notes manuscrites qui sont à la Bibliotheque de Saint Victor, après avoir annoncé la chûte précipitée de la Comédie du *Baron des Fondrieres*, ajoute: *c'est la premiere Piece où l'on ait entendu des sifflets dans le Parterre. Avant ce tems on s'ennuyoit, et l'on bailloit aux Tragédies et aux Comédies des Auteurs à la glace.* »

Voilà tout ce que l'on sait du *Baron des Fondrieres*, dont on ne connoît pas même le sujet.

Médée, Tragédie Lyrique, en cinq actes, en vers, avec un Prologue, mise en Musique par Charpentier; représentée par l'Académie Royale de Musique, le 4 Décembre 1693, et imprimée la même année à Paris, chez Christophe Ballard, *in*-4°.

Le Prologue est formé par Bellonne, la Victoire, la Gloire, un Chœur d'habitans des environs de la Seine, et un Chœur de Bergers héroïques; et il est tout à la louange de Louis XIV.

Tout le monde connoît le sujet de Médée. Il ne réussit point, traité par Thomas Corneille, et sa Tragédie lyrique n'a jamais été reprise.

Bradamante, Tragédie en cinq actes, en vers,

vers, précédée d'un Avis au Lecteur; représentée au Théatre de Guénégaud, le 18 Novembre 1695, et imprimée l'année suivante à Paris, chez Michel Brunet, *in*-8°.

Le sujet de cette Tragédie est le même qne celui de la *Bradamante* de Robert Garnier, dont nous avons donné l'extrait à la fin de notre second volume d'*Essais historiques sur la Tragédie.*

« La *Bradamante* de Thomas Corneille est le dernier effort de sa Muse dramatique, disent les freres Parfaict, Muse épuisée par l'âge et les travaux : aussi tout en marque la décadence, choix du sujet, intrigue, personnages et versification. La principale action de cette Tragédie est fondée sur une générosité romanesque qui ne peut intéresser ni le cœur, ni l'esprit des gens sensés. Ce défaut dominant n'est point réparé par une fable séduisante, ni par une Poësie qui, pour ainsi dire, enleve le consentement. Ainsi on peut mettre cet Ouvrage au nombre des plus foibles de son Auteur. »

Il en convient lui-même, et il s'en excuse de cette maniere, dans son Avis au Lecteur.

« Il y a plus de qainze ans, dit-il, que cette Piece auroit paru au Théatre, si je n'eusse pas appréhendé que la réputation de l'Arioste, tout fameux qu'il est, n'eût pas été d'un assez grand poids pour autoriser l'incident sur lequel toute l'économie est fondée. Voir un amant combattre pour son rival contre sa propre maîtresse, est une chose si éloignée de nos mœurs

qu'on a demandé pourquoi Roger n'a pas combattu Léon, en lui disant qui il étoit, plutôt que d'être si religieux observateur de sa parole. Cependant il ne falloit pas traiter le sujet de Bradamante, ou il falloit le traiter dans toutes les circonstances que mon Auteur m'a fournies. C'est ce que ce sujet a d'extraordinaire qui m'a obligé à le choisir par les situations heureuses qu'il m'a fait trouver pour beaucoup de scenes. Si j'ai pu chercher à me satisfaire en composant cet Ouvrage, j'ai peut-être eu tort de l'exposer au Public, puisqu'il pouvoit n'être pas du goût de tout le monde.... Mais c'est une faute que mes amis m'ont fait faire, dans laquelle je me garderai bien de tomber à l'avenir, quelques idées favorables que me pût prêter l'Histoire. S'il est un âge qui semble permettre ces sortes d'amusemens, il en est un autre qui demande que l'on songe à la retraite. »

Plusieurs des Écrivains qui se sont occupés de l'Histoire du Théatre François, prétendent que Thomas Corneille a travaillé avec Hauteroche à la Comédie du *Deuil* et à celle de *La Dame invisible*, ou l'*Esprit folet*, avec Mont-fleury à celle du *Comédien Poëte*, et avec de Visé à celle des *Dames vengées*, ou *La Dupe de soi-même*. Comme cette opinion n'est gueres qu'une conjecture, nous ne ferons connoître ces quatre Pieces que lorsque nous nous occuperons des Auteurs auxquels elles sont le plus généralement attribuées.

ARIANE,

TRAGÉDIE

DE THOMAS CORNEILLE.

A PARIS,

Au Bureau de la Petite Bibliotheque des Théatres,
rue des Moulins, butte S. Roch, n°. 11.

M. DCC. LXXXVI.

C. H.

SUJET D'ARIANE.

THÉSÉE ayant reçu d'Ariane le fil qui le sauva du labyrinthe de Crete, l'emmena, avec sa sœur Phedre, à la Cour d'Œnarus, Roi de Naxe. Là, Thésée devoit épouser Ariane, et il n'attendoit pour célébrer cet hymen que l'arrivée de son ami Pirithoüs. Pirithoüs arrive; mais Thésée est devenu amoureux de Phedre, qui, sans égard à ce qu'elle doit à sa sœur, écoute favorablement Thésée, et se laisse emmener, à son tour, par lui. Ariane apprend cette trahison. Œnarus, qui l'aime, depuis qu'elle est à sa Cour, lui propose de l'en venger en la plaçant sur son trône. Elle refuse cette offre, et cherche à se saisir de l'épée de Pirithoüs pour se tuer; mais on s'oppose à sa fureur, et on l'engage à conserver ses jours.

JUGEMENS ET ANECDOTES

SUR

ARIANE.

« VOICI une Tragédie dont le sujet est aussi simple que celui de *Bérénice*, au jugement des freres Parfaict ; mais dont le fonds fait naître des mouvemens beaucoup plus vifs. Ariane, abandonnée par un ingrat qu'elle aime, et trahie par Phedre, sa propre sœur, présente un tableau plus sensible et plus à la portée du Public, en général, que celui de Bérénice, simplement obligée à renoncer à un amant qu'elle aime et dont elle est aimée. Le personnage d'Ariane intéresse du commencement à la fin : il est rendu avec art de la part du Poëte, et quoique sa versification ne soit pas élégante, elle est du moins pathétique. »

De Visé, en parlant d'*Ariane*, dit dans son

Mercure Galant du 5 Mars 1672. « On ne peut rien voir de plus touchant, et cette Princesse s'exprime avec des sentimens si tendres et si nouveaux que personne ne croit qu'on puisse mieux réussir en ce genre d'écrire ; et, pour tout dire enfin, les charmes de *Bajazet* n'ont pas empêché leurs admirateurs d'en trouver dans cette Piece, et d'y retourner plus d'une fois. »

Le même de Visé, dans le *Mercure Galant* de Janvier 1710, prétend que « Corneille de Lisle étoit retiré à la campagne lorsqu'il fit *Ariane*, et qu'il y employa quarante jours. » Ce qui contredit le passage de l'Éloge de Thomas Corneille par M. de Boze, et que nous avons rapporté dans la Vie de l'Auteur d'*Ariane* ; mais que l'on s'arrête à l'opinion de de Visé plutôt qu'à celle de M. de Boze, Thomas Corneille aura toujours, dans son chef-d'œuvre, fait preuve de son extrême facilité.

Mademoiselle Champmêlé établit le rôle d'Ariane dans sa nouveauté, avec tout le succès que l'on pouvoit attendre de son talent enchanteur, et il passa ensuite à Mademoiselle du Clos.

« Un jour le Parterre redemanda cette Piece, lorsque Dancourt, l'Orateur de la Troupe, s'avançoit pour en annoncer une autre. Dancourt se trouva embarrassé. Ariane étoit le triomphe de Mademoiselle du Clos : elle y excelloit ; mais malheureusement elle étoit chargée d'un certain fardeau, qu'elle n'avoit pas reçu des mains de l'hymen, et qui touchoit au terme prescrit par la nature. C'étoit cet état qu'il falloit apprendre au Parterre, sans blesser la délicatesse de l'Actrice, de laquelle l'Acteur savoit qu'il seroit entendu. Lorsque le tumulte des cris est tombé, Dancourt s'avance, se répand en excuses et en complimens, cite une maladie de Mademoiselle du Clos ; et, par un geste adroit, il désigne le siége du mal. A l'instant, Mademoiselle du Clos, qui l'observe, s'élance rapidement des coulisses, vole sur le bord du Théatre, appuie un soufflet sur la joue de l'Orateur, et, se tournant vers le Parterre, avec le même feu, elle dit : *A demain Ariane.* » *Anec. Dramatiques*, &c.

Marie-Anne de Château-Neuf, qui avoit pris le surnom de du Clos, parce qu'elle étoit petite fille d'un Acteur de ce nom, de la Troupe de

l'Hôtel de Bourgogne, naquit à Paris, et commença par chanter à l'Opéra ; mais, n'y réussissant point, elle essaya des rôles tragiques du Théatre François, et débuta, en 1695, par *Junie*, dans *Géta*. Elle doubla ensuite Mademoiselle Champmêlé dans tous ses rôles, avec succès. Elle épousa le Comédien Pierre-Jacques du Chemin ; mais elle plaida bientôt en séparation, et l'obtint. Elle est restée au Théatre jusqu'en 1736, et s'est retirée avec une pension de la Cour de mille livres, et est morte le 18 Juin 1748, âgée de soixante-dix-huit ans.

« Dans l'une de nos Provinces méridionales où Mademoiselle Clairon jouoit ce rôle, se l'étant approprié et le rendant d'une maniere si intéressante, elle reçut un éloge bien flatteur ; ce fut la sensibilité elle-même qui l'applaudit. Dans la scene cinquieme du troisieme acte, où Ariane cherche, avec sa confidente Nérine, quelle peut être sa rivale, à ce vers :

« Est-ce Mégiste, Églé qui le rend infidele ? »

L'Actrice vit un jeune homme, qui, les yeux en pleurs, se penchoit vers elle, et lui crioit,

d'une voix étouffée : *C'est Phedre, c'est Phedre.* » *Ibidem.*

Mademoiselle Saint-Val cadette remplit actuellement le rôle d'Ariane ; et l'on sait avec quelle vérité d'expression elle s'empare de l'ame des Spectateurs, dans tous les rôles de sensibilité qui lui sont confiés.

Ariane fut parodiée par un Comédien de Toulouse, nommé du Bruit de Charville. Sa Piece est intitulée, *Les deux Sœurs rivales*, Parodie critique, en un acte, en vers, de la Tragédie d'*Ariane*, avec un Divertissement, dédiée à M. de Prougen, Conseiller au Parlement de Toulouse, représentée à Toulouse en 1729, et imprimée dans la même ville et la même année, chez Pierre Robert, *in*-8°.

Il y a à nos trois grands Théatres plusieurs Pieces qui portent le titre d'*Ariane* ; mais elles présentent le principal personnage dans des situations différentes de celle qu'a choisi Thomas Corneille. Nous les ferons connoître par la suite, selon les occasions que nous en aurons.

ARIANE,

TRAGÉDIE

DE T. CORNEILLE;

Représentée en 1672.

PERSONNAGES.

ŒNARUS, Roi de Naxe.

THESÉE, Fils d'Ægée, Roi d'Athenes.

PIRITHOUS, Fils d'Ixion, Roi des Lapithes.

ARIANE, Fille de Minos, Roi de Crete.

PHEDRE, Sœur d'Ariane.

NERINE, Confidente d'Ariane.

ARCAS, Naxien, Confident d'Œnarus.

La Scene est dans l'Isle de Naxe.

ARIANE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ŒNARUS, ARCAS.

ŒNARUS.

JE le confesse, Arcas, ma foiblesse redouble,
Je ne puis voir ici Pirithoüs sans trouble.
Quelques maux où ma flamme ait dû me préparer,
C'étoit toujours beaucoup que les voir différer.
La Princesse avoit beau m'étaler sa constance,
Son hymen reculé flattoit mon espérance;
Et si Thésée avoit et son cœur et sa foi,
Contre elle, contre lui le tems étoit pour moi.
De ce foible secours Pirithoüs me prive;
Par lui de mon malheur l'instant fatal arrive.
Cet ami si long-tems de Thésée attendu,
Pour partager sa joie en ces lieux s'est rendu:
Il vient être témoin du bonheur de sa flamme;
Ainsi plus de remise, il faut m'arracher l'ame,

Et me soumettre enfin au tourment sans égal
De voir tout ce que j'aime au pouvoir d'un rival.

ARCAS.

Ariane vous charme, et sans doute elle est belle ;
Mais, Seigneur, quand l'amour vous a parlé pour elle,
Avez-vous ignoré que déja d'autres feux
La mettoient hors d'état de répondre à vos vœux?
Si-tôt que dans cette isle où les vents la pousserent,
Aux yeux de votre Cour ses beautés éclaterent,
Vous sûtes que Thésée avoit par son secours,
Du labyrinthe en Créte évité les détours,
Et que, pour reconnoître un amour si fidele,
Vainqueur du Minotaure, il fuyoit avec elle.
Quel espoir vous laissoient des nœuds si bien formés ?
Ils étoient l'un de l'autre également charmés :
Chacun d'eux l'avouoit ; et vous-même en cette isle,
Contre le fier Minos leur promettant asyle,
Vous les pressiez d'abord d'avancer l'heureux jour
Qui devoit par l'hymen couronner leur amour.

ŒNARUS.

Que n'ont-ils pu me croire ! ils m'auroient vu sans peine
Consentir à ces nœuds dont l'image me gêne !
Quoique alors Ariane eût les mêmes appas,
On résiste aisément quand on n'espere pas ;
Et du moins je n'eusse eu pour sauver ma franchise
Qu'à vaincre de mes sens la premiere surprise.
Mais si mon triste cœur à l'amour s'est rendu,
Thésée en est la cause, et lui seul m'a perdu.
Sans songer quels honneurs l'attendent dans Athenes,
Ici depuis trois mois il languit dans ses chaînes ;

Et quoique dans l'hymen il dût trouver d'appas,
Pirithoüs absent, il ne les goûtoit pas.
Pour en choisir le jour il a fallu l'attendre.
C'est beaucoup d'amitié pour un amour si tendre:
Ces délais démentoient un cœur bien enflammé;
Et qui n'auroit pas cru qu'il n'auroit point aimé?
Voilà sur quoi mon ame, à l'espoir enhardie,
S'est peut-être en secret un peu trop applaudie.
Les plus charmans objets qui brillent dans ma Cour
Sembloient chercher Thésée et briguer son amour.
Il rendoit quelques soins à Mégiste, à Cyane,
Tout cela me flattoit du côté d'Ariane;
Et j'allois quelquefois jusqu'à m'imaginer
Qu'il dédaignoit un bien qu'il n'osoit me donner.

ARCAS.

Dans l'étroite amitié qui depuis tant d'années
De deux amis si chers unit les destinées,
Il n'est pas surprenant que malgré de beaux feux
Thésée ait jusqu'ici refusé d'être heureux.
C'est de quoi mieux goûter le fruit de sa victoire
Qu'avoir Pirithoüs pour témoin de sa gloire.
Mais, Seigneur, Ariane a-t-elle en son amant
Blâmé pour un ami ce trop d'empressement?
En avez-vous trouvé plus d'accès auprès d'elle?

ŒNARUS.

C'est-là ma peine, Arcas, Ariane est fidelle;
Mes languissans regards, mes inquiets soupirs
N'ont que trop de ma flamme expliqué les desirs.
C'étoit peu, j'ai parlé; mais pour l'heureux Thésée
D'un feu si violent son ame est embrasée

Qu'elle a toujours depuis appliqué tous ses soins
A fuir l'occasion de me voir sans temoins.
Phédre, sa sœur, qui sait les peines que j'endure,
Soulage en m'écoutant ma funeste aventure;
Et comme il ne faut rien pour flatter un amant,
Je m'obstine par elle, et chéris mon tourment.

ARCAS.

Avec un tel secours vous êtes moins à plaindre;
Mais Phédre est sans amour, et d'un mérite à craindre:
Vous la voyez souvent, et j'admire, Seigneur,
Que sa beauté n'ait rien qui touche votre cœur.

ŒNARUS.

Vois par-là de l'amour le bizarre caprice.
Phédre dans sa beauté n'a rien qui m'éblouisse,
Les charmes de sa sœur sont à peine aussi doux,
Je n'ai qu'à dire un mot, pour en être l'époux;
Cependant quoiqu'aimable, et peut-être plus belle,
Je la vois, je lui parle, et ne sens rien pour elle.
Non, ce n'est ni par choix, ni par raison d'aimer
Qu'en voyant ce qui plaît on se laisse enflammer:
D'un aveugle penchant le charme imperceptible
Frappe, saisit, entraîne et rend un cœur sensible;
Et par une secrette et nécessaire loi,
On se livre à l'amour sans qu'on sache pourquoi.
Je l'éprouve au supplice où le Ciel me condamne;
Tout me parle pour Phédre et tout contre Ariane;
Et, quoique sur le choix ma raison ait de jour,
L'une a ma seule estime et l'autre mon amour.

ARCAS.

Mais d'un pareil amour n'êtes-vous pas le maître?
Qui peut tout ose tout.

ŒNARUS.

Que me fais-tu connoître?
J'ayant reçue ici j'aurois la lâcheté
De violer les droits de l'hospitalité!
Quand je m'y résoudrois, quel espoir pour ma flamme!
En la tyrannisant toucherois-je son ame?
Thésée est un Héros fameux par tant d'exploits
Qu'auprès d'elle en mérite il efface les Rois:
Son cœur est tout à lui, j'en connois la constance,
Et nous ferions en vain agir la violence.
Ainsi par mon respect, au défaut d'être aimé,
Méritons jusqu'au bout de m'en voir estimé.
Par d'illustres efforts les grands cœurs se connoissent;
Et malgré mon amour... Mais les Princes paroissent.

SCENE II.

THESÉE, PIRITHOUS, ŒNARUS, ARCAS.

ŒNARUS.

ENFIN voici ce jour si long-tems attendu,
Pirithoüs dans Naxe à Thésée est rendu;
Et quand un heureux sort permet qu'il le revoie,
Il n'est pas mal aisé de juger de sa joie:
Après un tel bonheur rien ne manque à sa foi?

PIRITHOUS.

Cette joie est encor plus sensible pour moi,
Seigneur; et plus Thésée a pendant mon absence,
D'un destin rigoureux souffert la violence,
Plus c'est pour ma tendresse un aimable transport
D'embrasser un ami dont j'ai pleuré la mort.
Qui l'eût cru, que du sort le choix illégitime,
L'ayant au Minotaure envoyé pour victime,
Il dût par un triomphe à jamais glorieux,
Affranchir son pays d'un tribut odieux?
Sur le bruit qui rendoit ces nouvelles certaines,
L'espoir de son retour m'attira dans Athenes;
Et, par un ordre exprès, ce fut là que je sus
Qu'il attendoit ici son cher Pirithoüs.
Soudain je vole à Naxe, où de sa renommée
Mon ame à le revoir est d'autant plus charmée
Que tout comblé qu'il est des faveurs d'un grand Roi,
Même zele toujours l'intéresse pour moi.

ŒNARUS.

Que Thésée est heureux! tandis qu'il peut attendre
Tous les biens que promet l'amitié la plus tendre,
Du plus parfait amour les favorables nœuds
N'ont rien qu'un bel objet n'abandonne à ses vœux!

THESÉE.

Il ne faut pas juger sur ce qu'on voit paroître,
Seigneur: on n'est heureux qu'autant qu'on le croit être.
Vous m'accablez de biens; et quand je vous dois tant,
Ne pouvant m'acquitter, je ne vis point content.

ŒNARUS.

Ce que j'ai fait pour vous vaut peu que l'on y pense;

Mais, si j'en attendois quelque reconnoissance,
Prince, me dussiez-vous et la vie et l'honneur,
Il seroit un moyen...

THESÉE.

Quel? achevez, Seigneur;
J'offre tout, et déja mon cœur cede à la joie
De penser...

ŒNARUS.

Vous voulez en vain que je le croie;
Cessez d'avoir pour moi des soins trop empressés:
Il vous en coûteroit plus que vous ne pensez.

THESÉE.

Doutez-vous de mon zele, et...

ŒNARUS

Non, je me condamne;
Aimez Pirithoüs, possédez Ariane:
Un ami si parfait... de si charmans appas...
J'en dis trop, c'est à vous à ne m'entendre pas;
Ma gloire le veut, Prince, et je vous le demande.
(*Il sort avec Arcas.*)

SCENE III.

THESÉE, PIRITHOUS.

PIRITHOUS.

JE ne sais si le Roi ne veut pas qu'on l'entende ;
Mais au nom d'Ariane un peu trop de chaleur
Me fait craindre pour vous le trouble de son cœur :
Songez-y, s'il falloit qu'épris d'amour pour elle...

THESÉE.

Sa passion est forte et ne m'est pas nouvelle :
Je la sus dès l'instant qu'il s'en laissa charmer ;
Mais ce n'est pas un mal qui me doive alarmer.

PIRITHOUS.

Il est vrai qu'Ariane auroit lieu de se plaindre,
Si chéri sans réserve, elle vous voyoit craindre.
Je viens de lui parler, et je ne vis jamais
Pour un illustre amant de plus ardens souhaits ;
C'est un amour pour vous si fort, si pur, si tendre
Que, quoi que pour vous plaire il fallût entreprendre,
Son cœur de cette gloire uniquement charmé...

THESÉE.

Hélas ! et que ne puis-je en être moins aimé !
Je ne me verrois pas dans l'état déplorable
Où me réduit sans cesse un amour qui m'accable,
Un amour qui ne montre à mes sens désolés...
Le puis-je dire ?

PIRITHOUS.

O Dieux ! est-ce vous qui parlez ?
Ariane en beauté par tout si renommée,
Aimant avec excès ne seroit point aimée ?
Vous seriez insensible à de si doux appas ?

THESÉE.

Ils ont de quoi toucher, je ne l'ignore pas.
Ma raison qui toujours s'intéresse pour elle,
Me dit qu'elle est aimable, et mes yeux qu'elle est belle :
L'amour sur leur rapport tâche de m'ébranler ;
Mais quand le cœur se tait, l'amour a beau parler.
Pour engager ce cœur ces amorces sont vaines,
S'il ne court de lui-même au devant de ses chaînes,
Et ne confond d'abord par ses doux embarras
Tous les raisonnemens d'aimer ou n'aimer pas.

PIRITHOUS.

Mais vous souvenez-vous que pour sauver Thésée,
La fidelle Ariane à tout s'est exposée ?
Par-là du labyrinthe heureusement tiré....

THESÉE.

Il est vrai, tout sans elle étoit désespéré.
Du succès attendu son adresse suivie,
Malgré le sort jaloux, m'a conservé la vie :
Je la dois à ses soins ; mais par quelle rigueur
Vouloir que je la paye aux dépens de mon cœur ?
Ce n'est pas qu'en secret l'ardeur d'un si beau zele,
Contre ma dureté n'ait combattu pour elle.
Touché de son amour, confus de son éclat,
Je me suis mille fois reproché d'être ingrat,
Mille fois j'ai rougi de ce que j'ose faire ;

Mais mon ingratitude est un mal nécessaire,
Et l'on s'efforce en vain, par d'assidus combats
A disposer d'un cœur qui ne se donne pas.

PIRITHOUS.

Votre mérite est grand et peut l'avoir charmée;
Mais quand elle vous aime, elle se croit aimée:
Ainsi vos vœux d'abord auront flatté sa foi,
Et vous aurez juré....

THESÉE.

Qui n'eût fait comme moi?
Pour me suivre Ariane abandonnoit son pere;
Je lui devois la vie: elle avoit de quoi plaire.
Mon cœur sans passion me laissoit présumer
Qu'il prendroit à mon choix l'habitude d'aimer,
Par-là, ce qu'il donnoit à la reconnoissance,
De l'amour auprès d'elle eut l'entiere apparence;
Pour payer ce qu'au sien je voyois être dû
Mille devoirs... Hélas! c'est ce qui m'a perdu.
Je les rendois d'un air à me tromper moi-même,
A croire que déja ma flamme étoit extrême,
Lorsqu'un trouble secret me fit apercevoir
Que souvent pour aimer, c'est peu que le vouloir.
Phédre à mes yeux surpris à toute heure exposée....

PIRITHOUS.

Quoi! la sœur d'Ariane a fait changer Thésée?

THESÉE.

Oui, je l'aime; et telle est cette brûlante ardeur
Qu'il n'est rien qui la puisse arracher de mon cœur.
Sa beauté, pour qui seule en secret je soupire,
M'a fait voir de l'amour jusqu'où s'étend l'Empire;

Je l'ai connu par elle, et ne m'en sens charmé
Que depuis que je l'aime et que j'en suis aimé.

PIRITHOUS.

Elle vous aime?

THESÉE.

Autant que je le puis attendre
Dans l'intérêt du sang qu'une sœur lui fait prendre.
Comme depuis long-tems l'amitié qui les joint
Forme entre elles des nœuds que l'amour ne rompt point,
Elle a quelquefois peine à contraindre son ame
De laisser sans scrupule agir toute sa flamme,
Et voudroit, pour montrer ce qu'elle sent pour moi,
Qu'Ariane eût cessé de prétendre à ma foi.
Cependant pour ôter toute la défiance
Qu'auroit donné le cours de notre intelligence,
Naxe a peu de beautés pour qui des soins rendus
Ne me semblent coûter quelques soupirs perdus;
Cyane, Æglé, Mégiste ont part à cet hommage,
Ariane le voit et n'en prend point d'ombrage,
Rien n'alarme son cœur, tant ce que je lui doi
Contre ma trahison lui répond de ma foi!

PIRITHOUS.

Des devoirs partagés ont trop d'indifférence
Pour vous faire aisément soupçonner d'inconstance;
Mais quand depuis trois mois vous m'avez attendu,
Ne vous déclarant point, qu'avez-vous prétendu?

THESÉE.

Flatter l'espoir du Roi, donner tems à sa flamme
De pouvoir, malgré lui, tyranniser son ame,

Gagner l'esprit de Phédre et me débarrasser
D'un hymen dont peut-être on m'auroit fait presser.

PIRITHOUS.

Mais me voici dans Naxe, et, quoi qu'on puisse faire,
Votre infidélité ne sauroit plus se taire.
Quel prétexte auriez-vous encore à différer?

THESÉE.

Je me suis trop contraint; il faut me déclarer.
Quoi que doive Ariane en ressentir de peine,
Il faut lui découvrir que son hymen me gêne;
Et, pour punir mon crime et se venger de moi,
La porter, s'il se peut, à faire choix du Roi.
Vous seul, car de quel front lui confesser moi-même
Qu'en moi c'est un ingrat, un parjure qu'elle aime!
Non, vous lui peindrez mieux l'embarras de mon cœur.
Parlez, mais gardez bien de lui nommer sa sœur.
Savoir qu'une rivale ait mon ame charmée,
La chercher, la trouver dans une sœur aimée,
Ce seroit un supplice, après mon changement,
A faire tout oser à son ressentiment.
Ménagez sa douleur pour la rendre plus lente,
Avouez-lui l'amour, mais cachez lui l'amante.
Sur qui que ces soupçons puissent ailleurs tomber,
Phédre à sa défiance est seule à dérober.

PIRITHOUS.

Je tairai ce qu'il faut; mais comme je condamne
Votre ingrate conduite au regard d'Ariane,
N'attendez point de moi que pour vous dégager
Je lui parle du feu qui vous porte à changer;
C'est un aveu honteux qu'un autre lui peut faire.

Cependant mon secours vous étant nécessaire,
Si sur l'hymen du Roi je puis être écouté,
J'appuirai le projet dont je vous vois flatté....
Phédre vient, je vous laisse.

(*Il sort.*)

THESÉE.

O trop charmante vue!

SCENE IV.

PHÉDRE, THESÉE.

THESÉE.

EH! bien, à quoi, Madame, êtes-vous résolue?
Je n'ai plus de prétexte à cacher mon secret.
Ne verrez-vous jamais mon amour qu'à regret?
Et quand Pirithoüs, que je feignois d'attendre,
Me contraint à l'éclat qu'il m'a fallu suspendre,
M'aimerez-vous si peu, que pour le retarder
Vous me disiez encor que c'est trop hasarder?

PHÉDRE.

Vous pouvez là dessus vous répondre vous-même,
Prince: je vous l'ai dit, il est vrai, je vous aime;
Et quand d'un cœur bien né la gloire est le secours,
L'avoir dit une fois, c'est le dire toujours.
Je n'examine point si je pouvois sans blâme
Au feu qui m'a surpris abandonner mon ame:
Peut-être à m'en défendre aurois-je trouvé jour;

Mais il entre souvent du destin dans l'amour,
Et dût-il m'en coûter un éternel martyre,
Le destin l'a voulu, c'est à moi d'y souscrire.
J'aime donc; mais malgré l'appas flatteur et doux
Des tendres sentimens qui me parlent pour vous,
Je ne puis oublier qu'Ariane exilée
S'est pour vos intérêts elle même immolée,
Qu'aucun amour jamais n'eut tant de fermeté,
Qu'ayant tout fait pour vous elle a tout mérité;
Et plus l'instant approche où cette infortunée
Après un long espoir doit être abandonnée,
Plus un secret remords trouve à me reprocher
Que je lui vole un bien qui lui coûte si cher.
Vous lui devez ce cœur dont vous m'offrez l'hommage,
Vous lui devez la foi que votre amour m'engage,
Vous lui devez ces vœux que déja tant de fois....

THESÉE.

Ah! ne me parlez plus de ce que je lui dois!
Pour elle contre vous qu'ai-je oublié de faire?
Quels efforts! j'ai tâché de l'aimer pour vous plaire.
C'est mon crime, et peut-être il m'en faudroit haïr;
Mais vous m'en donniez l'ordre, il falloit obéir.
Il falloit me la peindre aimable, jeune, belle;
Voir son pays quitté, mes jours sauvés par elle.
C'étoit de quoi sans doute assujettir mes vœux
A n'aimer qu'à lui plaire, à m'en tenir heureux;
Mais son mérite en vain sembloit fixer ma flamme,
Un tendre souvenir frappoit soudain mon ame,
Dès le moindre retour vers un charme si doux,
Je cédois au penchant qui m'entraîne vers vous,

Et sentois dissiper par cette ardeur nouvelle
Tous les projets d'amour que j'avois fait pour elle.

PHEDRE.

J'aurois de ces combats affranchi votre cœur,
Si j'eusse eu pour rivale une autre qu'une sœur;
Mais trahir l'amitié dont on la voit sans cesse...
Non, Thésée, elle m'aime avec trop de tendresse?
D'un supplice si rude il faut la garantir:
Sans doute elle en mourroit; je n'y puis consentir.
Rendez-lui votre amour, cet amour qui sans elle
Auroit peut-être dû me demeurer fidele,
Cet amour qui toujours trop propre à me charmer,
N'ose...

THESÉE.

Apprenez-moi donc à ne vous plus aimer,
A briser ces liens où mon ame asservie
A mis tout ce qui fait le bonheur de ma vie;
Ces feux dont ma raison ne sauroit triompher,
Apprenez-moi comment on peut les étouffer,
Comment on peut du cœur bannir la chere image...
Mais à quel sentiment ma passion m'engage!
Si la douceur d'aimer a pour vous quelque appas,
Me pourriez-vous apprendre à ne vous aimer pas?

PHEDRE.

Il en est un moyen que ma gloire envisage,
Il faut de votre cœur arracher cette image.
Ma vue étant pour vous un mal contagieux,
Pour dégager ce cœur, commencez par les yeux.
Fuyez de mes regards la trop flatteuse amorce;
Plus vous les souffrirez, plus ils auront de force;

Ce n'est qu'en s'éloignant qu'on pare de tels coups;
Si le triomphe est rude, il est digne de vous.
Il est beau d'étouffer ce qui peut trop nous plaire,
D'immoler à sa gloire . . .

THESÉE.

Eh ! le pourrez-vous faire?
Ces traits qu'en votre cœur mon amour a tracés,
Quand vous me verrez moins seront-ils effacés,
Oublirez-vous si-tôt cet ardent sacrifice . . .

PHEDRE.

Cruel ! pourquoi vouloir accroître mon supplice?
M'accable-t-il si peu, qu'il y faille ajouter
Les plaintes d'un amour que je n'ose écouter,
Puisque mon fier devoir le condamne à se taire,
Laissez-moi me cacher que vous m'avez su plaire:
Laissez-moi déguiser à mes chagrins jaloux
Qu'il n'est point d'heur pour moi, point de repos sans vous.
C'est trop, déjà mon cœur à ma gloire infidele,
De mes sens mutinés suit le parti rebelle;
Il se trouble, il s'emporte, et dès que je vous voi,
Ma tremblante vertu ne répond plus de moi.

THESÉE.

Ah ! puisqu'en ma faveur l'amour fait ce miracle,
Oubliez qu'une sœur y voudra mettre obstacle !
Pourquoi, pour l'épargner trahir un si beau feu?

PHEDRE.

Mais sur quoi vous flatter d'obtenir son aveu?
Sachant que vous m'aimez . . . .

THESÉE.

C'est ce qu'il lui faut taire.
Sa fuite de Mines allume la colere :
Pour se mettre à couvert elle a besoin d'appui ;
Le Roi l'aime, faisons qu'elle s'attache à lui,
Et qu'acceptant sa main, au défaut de la mienne,
Elle souffre en ces lieux qu'un trône la soutienne.
Quand un nouvel amour par l'hymen établi
M'aura par l'habitude attiré son oubli,
Qu'elle verra pour moi son mépris nécessaire,
Nous pourrons de nos feux découvrir le mystere.
Mais prêt à la porter à ce grand changement,
J'ai besoin de vous voir enhardir un amant,
De voir que dans vos yeux, quand ce projet me flatte,
En faveur de l'amour un peu de joie éciate :
Que contre vos frayeurs rassurant votre esprit,
Elle efface....

PHEDRE.

Allez, Prince, on vous aime; il suffit.
Peut-être que sur moi la crainte a trop d'empire,
Suivez ce qu'en secret votre cœur vous inspire ;
Et de quoi que le mien puisse encor s'alarmer,
N'écoutez que l'amour si vous savez aimer.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ARIANE, NERINE.

NERINE.

LE Roi de ce refus eût eu lieu de se plaindre,
Madame; vous devez un moment vous contraindre,
Et quoiqu'en l'écoutant vous ne puissiez douter
Que c'est son amour seul qu'il vous faut écouter,
Votre hymen, dont enfin l'heureux moment s'avance,
Semble vous obliger à cette complaisance.
Il vous perd, et la plainte a de quoi soulager.

ARIANE.

Je sais qu'avec le Roi j'ai tout à ménager,
J'aurois tort de l'aigrir. L'asyle qu'il nous prête
Contre la violence assure ma retraite.
D'ailleurs tant de respect accompagne ses vœux
Que souvent j'ai regret qu'il ne puisse être heureux.
Mais quand d'un premier feu l'ame toute occupée
Ne trouve de douceur qu'aux traits qui l'ont frappée,
C'est un sujet d'ennui qui ne peut s'exprimer
Qu'un amant qu'on néglige et qui parle d'aimer.
Pour m'en rendre la peine à souffrir plus aisée,

Tandis que le Roi vient, parle-moi de Thésée;
Peins-moi bien quel honneur je reçois de sa foi,
Peins-moi bien tout l'amour dont il brûle pour moi,
Offres-en à mes yeux la plus sensible image.

NERINE.

Je crois que de son cœur vous avez tout l'hommage;
Mais au point que de lui je vois vos sens charmés,
C'est beaucoup s'il vous aime autant que vous l'aimez.

ARIANE.

Eh! puis-je trop l'aimer, quand tout brillant de gloire,
Mille fameux exploits l'offrent à ma mémoire?
De cent monstres par lui l'univers dégagé
Se voit d'un mauvais sang heureusement purgé.
Combien ainsi qu'Hercule a-t-il pris de victimes?
Combien vengé de morts? combien puni de crimes?
Procuste et Cercyon, la terreur des humains,
N'ont-ils pas succombé sous ses vaillantes mains?
Ce n'est point le vanter que ce qu'on m'entend dire;
Tout le monde le sait, tout le monde l'admire;
Mais c'est peu, je voudrois que tout ce que je voi
S'en entretînt sans cesse, en parlât comme moi.
J'aime Phédre: tu sais combien elle m'est chere;
Si quelque chose en elle a de quoi me déplaire,
C'est de voir son esprit de froideur combattu,
Négliger entre nous de louer sa vertu.
Quand je dis qu'il s'acquiert une gloire immortelle,
Elle applaudit, m'approuve, et qui feroit moins qu'elle?
Mais enfin d'elle-même on ne l'entend jamais
De ce charmant Héros élever les hauts faits;
Il faut en leur faveur expliquer son silence.

NERINE.

Je ne m'étonne point de cette indifférence ;
N'ayant jamais aimé, son cœur ne conçoit pas....

ARIANE.

Elle évite peut-être un cruel embarras !
L'amour n'a bien souvent qu'une douceur trompeuse ;
Mais vivre indifférente, est-ce une vie heureuse ?

NERINE.

Apprenez-le du Roi, qui de vous trop charmé,
Ne souffriroit pas tant, s'il n'avoit point aimé.

SCENE II.

ŒNARUS, ARIANE, NERINE.

ŒNARUS.

NE vous offensez point, Princesse incomparable,
Si, prêt à succomber au malheur qui m'accable,
Pour la derniere fois j'ai tâché d'obtenir
La triste liberté de vous entretenir....
Je la demande entiere ; et quoi que puisse dire
Ce feu qui malgré vous prend sur moi trop d'empire,
Vous pouvez sans scrupule en voir mon cœur atteint,
Quand pour prix de mes maux je ne veux qu'être plaint.

ARIANE.

Je connois tout l'amour dont votre ame est éprise.
Son excès m'a souvent causé de la surprise,

Et vous ne direz rien que mon cœur interdit
Pour vous-même avant vous ne se soit déjà dit.
Tant d'ardeur méritoit que ce cœur plus sensible
A l'offre de vos vœux ne fût pas inflexible,
Que d'un si noble hommage il se trouvât charmé;
Mais quand je vous ai vu, Thésée étoit aimé.
Vous savez son mérite, et le prix qu'il me coûte;
Après cela, Seigneur, parlez, je vous écoute.

ŒNARUS.

Thésée a du mérite, et, je l'ai dit cent fois,
Votre amour eût eu peine à faire un plus beau choix.
Par-tout sa gloire éclate, on l'estime, on l'honore;
Il vous aime, ou plutôt, Madame, il vous adore:
Vous le dire à toute heure est son soin le plus doux;
Et qui pourroit moins faire étant aimé de vous?
Après cette justice à sa flamme rendue,
La mienne par pitié sera-t-elle entendue?
Je ne vous redis point que tous mes sens ravis
Céderent à l'amour si-tôt que je vous vis.
Vous l'avez déjà su par l'aveu téméraire
Que de ma passion j'osai d'abord vous faire.
Il fallut, pour cesser de vous être suspect,
Ne vous en parler plus; je l'ai fait, par respect.
Pour ne vous aigrir pas, d'un rigoureux silence
Je me suis imposé la dure violence;
Et s'il m'est échappé d'en soupirer tout bas,
C'étoit bien m'en punir que ne m'écouter pas.
Tant de rigueur n'a pu diminuer ma flamme;
Pour vous voir sans pitié je n'ai point changé d'ame;
J'ai souffert, j'ai langui d'amour tout consumé,

Madame ; et tout cela sans espoir d'être aimé.
Par vos seuls intérêts vous m'avez été chere,
J'ai regardé l'amour sans chercher le salaire ;
Et même en ce funeste et dernier entretien,
Prêt peut-être à mourir, je ne demande rien.
Rendez Thésée heureux, vous l'aimez, il vous aime ;
Mais songez, en plaignant mon infortune extrême,
Que vos bienfaits n'ont point sollicité ma foi,
Que vous n'avez rien fait, rien hasardé pour moi,
Et que lorsque mon cœur dispose de ma vie,
C'est sans vous la devoir qu'il vous la sacrifie.
Pour prix du pur amour qui me fait soupirer,
S'il étoit quelque grace où je pusse aspirer,
Je vous demanderois, pour flatter mon martyre,
Qu'au moins quand je vous perds vous daignassiez me dire
Que sans ce premier feu, pour vous si plein d'appas,
J'aurois pu par mes soins ne vous déplaire pas.
Pour adoucir les maux où votre hymen m'expose,
Ce que j'ose exiger sans doute est peu de chose ;
Mais un mot favorable, un sincere soupir
Est tout pour qui ne veut que l'entendre et mourir.

ARIANE.

Seigneur, tant de vertu dans votre amour éclate
Qu'il faut vous l'avouer, je ne suis pas ingrate.
Mon cœur se sent touché de ce que je vous doi,
Et voudroit être à vous, s'il pouvoit être à moi ;
Mais il perdroit le prix dont vous le croyez être,
Si l'infidélité vous en rendoit le maître.
Thésée y regne seul et s'y trouve adoré.

Dès la premiere fois je vous l'ai déclaré,
Dès la premiere fois...

ŒNARUS.

C'en est assez, Madame,
Thésée a mérité que vous payiez sa flamme.
Pour lui Pirithoüs arrivé dans ma Cour
Va presser votre hymen; choisissez-en le jour.
S'il faut que je donne ordre à l'aprêt nécessaire,
Parlez: il me suffit que ce sera vous plaire;
J'exécuterai tout. Peut-être il seroit mieux
De vouloir épargner ce supplice à mes yeux.
Que doit faire le coup, si l'image me tue?
Mais je me priverois par-là de votre vue;
C'est ce qui peut sur-tout aigrir mon désespoir,
Et j'aime mieux mourir que cesser de vous voir.

SCENE III.

THESÉE, ŒNARUS, ARIANE, NERINE.

ŒNARUS.

PRINCE, mon trouble parle; et quand je voudroit taire
Le supplice où m'expose un destin tout contraire,
De mes yeux interdits la confuse langueur
Trahiroit malgré moi le secret de mon cœur.
J'aime, et de cet amour dont j'adore les charmes,
La Princesse est l'objet: n'en prenez point d'alarmes.

Au point de votre hymen vous en faire l'aveu,
C'est vous montrer assez ce qu'est un si beau feu.
De tous ses mouvemens ma raison me rend maître :
L'effort est grand, sans doute ; on en souffre, et peut-être
Un rival tel que moi, par sa vertu trahi,
Mérite d'être plaint, et non d'être haï.
C'est tout ce qu'il prétend pour prix de sa victoire.
Ce malheureux rival qui s'immole à sa gloire.
Vos soupçons auroient pu faire outrage à ma foi,
S'ils s'étoient avec vous expliqués avant moi ;
C'est en les prévenant que je me justifie.
Ne considérez point le malheur de ma vie.
L'hymen depuis long-tems attire tous vos vœux :
J'y consens ; dès demain vous pouvez être heureux.
Pirithoüs présent n'y laisse plus d'obstacle ;
Ma Cour qui vous honore attend ce grand spectacle :
Ordonnez-en la pompe, et dans un sort si doux
Quoi que j'aie à souffrir, ne regardez que vous....
(*A Ariane.*)
Adieu, Madame.

(*Il sort.*)

SCENE IV.

THESÉE, ARIANE, NERINE.

THESÉE.

Il faut l'avouer à sa gloire,
Sa vertu va plus loin que je n'aurois pu croire.
Au bonheur d'un rival lui-même consentir !

ARIANE.

L'honneur à cet effort a dû l'assujetir.
Q'eût-il fait ? il sait trop que mon amour extrême,
En s'attachant à vous, n'a cherché que vous-même,
Et qu'ayant tout quitté pour vous prouver ma foi,
Mille trônes offerts ne pourroient rien sur moi.

THESÉE.

Tant d'amour me confond ; et plus je vois, Madame,
Que je dois....

ARIANE.

Apprenez un projet de ma flamme.
Pour m'attacher à vous par de plus fermes nœuds,
J'ai dans Pirithoüs trouvé ce que je veux.
Vous l'aimez cherement : il faut que l'hyménée
De ma sœur avec lui joigne la destinée,
Et que nous partagions ce que pour les grands cœurs
L'amour et l'amitié font naître de douceurs.
Ma sœur a du mérite, elle est aimable et belle,
Suit mes conseils en tout et je vous réponds d'elle.

Voyez Pirithoüs, et tâchez d'obtenir
Que par elle avec nous il consente à s'unir.

THESÉE.

L'offre de cet hymen rendra sa joie extrême....
Mais, Madame, le Roi.... Vous savez qu'il vous aime;
S'il faut...

ARIANE.

Je vous entends : le Roi trop combattu
Peut laisser à l'amour séduire sa vertu ?
Cet inquiet souci ne sauroit me déplaire,
Et pour le dissiper je sais ce qu'il faut faire.

THESÉE.

C'en est trop ; mon cœur... Dieux !

ARIANE.

Que ce trouble m'est doux !
Ce qu'il vous fair sentir, je me le dis pour vous ;
Je me dis....

THESÉE.

Plût aux Dieux ! vous sauriez la contrainte...

ARIANE.

Encore un coup, perdez cette jalouse crainte ;
J'en connois le remede, et si l'on m'ose aimer,
Vous n'aurez pas long-tems à vous en alarmer.

THESÉE.

Minos peut vous poursuivre, et si de sa vengeance...

ARIANE.

Et n'ai-je pas en vous une sûre défense ?

THESÉE.

Elle est sûre, il est vrai ; mais...

ARIANE.

Achevez.

THESÉE.

J'attends...

ARIANE.

Ce désordre me gêne et dure trop long-tems ;
Expliquez-vous enfin.

THESÉE.

Je le veux et ne l'ose ;
A mes propres souhaits moi-même je m'oppose :
Je poursuis un aveu que je crains d'obtenir !
Il faut parler pourtant ; c'est trop me retenir.
Vous m'aimez, et peut-être une plus digne flamme
N'a jamais eu de quoi toucher une grande ame.
Tout mon sang auroit peine à m'acquitter vers vous ;
Et cependant le sort de ma gloire jaloux,
Par une tyrannie à vos desirs funeste...
Adieu ; Pirithoüs vous peut dire le reste !
Sans l'amour qui du Roi vous soumet les Etats,
Je vous conseillerois de ne l'apprendre pas.

(*Il sort.*)

SCENE V.

PIRITHOUS, ARIANE, NERINE.

ARIANE.

Quel est ce grand secret, Prince; & par quel mystere
Vouloir me l'expliquer et tout-à-coup se taire?

PIRITHOUS.

Ne me demandez rien : il sort tout interdit,
Madame; et par son trouble il vous en a trop dit.

ARIANE.

Je vous comprends tous deux : vous arrivez d'Athenes;
Du sang dont je suis née on n'y veut point de Reines,
Et le peuple indigné refuse à ce héros
D'admettre dans son lit la fille de Minos?
Qu'après la mort d'Ægée il soit toujours le même,
Qu'il m'ôte, s'il se peut, l'honneur du rang suprême,
Trône, Sceptre, grandeur sont des biens superflus;
Thésée étant à moi, je ne veux rien de plus:
Son amour paye assez ce que le mien me coûte;
Le reste est peu de chose.

PIRITHOUS.

Il vous aime, sans doute;
Eh! comment pourroit-il avoir le cœur si bas
Que tenir tout de vous et ne vous aimer pas?
Mais, Madame, ce n'est que des ames communes
Que l'amour s'autorise à régler les fortunes.
Qu'Athenes se déclare ou pour ou contre vous,

Vous avez de Minos à craindre le courroux ;
Et l'hymen seul du Roi peut sans incertitude
Vous ôter là-dessus tout lieu d'inquiétude.
Il vous aime, et de vous Naxe prenant la loi
Calmera...

ARIANE.

Vous voulez que j'épouse le Roi ?
Certes l'avis est rare ! Et si j'ose vous croire,
Un noble changement me va combler de gloire.
Me connoissez-vous bien ?

PIRITHOUS.

Les moindres lâchetés
Sont pour votre grand cœur des crimes détestés :
Vous avez pour la gloire une ardeur sans pareille ;
Mais, Madame, je sais ce que je vous conseille,
Et si vous me croyez, quels que soient mes avis,
Vous vous trouverez bien de les avoir suivis.

ARIANE.

Qui, moi ! les suivre ? moi qui voudrois pour Thésée
A cent et cent périls voir ma vie exposée !
Dieux ! quel étonnement seroit au sien égal,
S'il savoit qu'un ami parlât pour son rival ?
S'il savoit qu'il voulût lui ravir ce qu'il aime !

PIRITHOUS.

Vous le consulterez ; n'en croyez que lui-même.

ARIANE.

Quoi ! si l'offre d'un trône avoit pu m'éblouir,
Je lui demanderois si je dois le trahir,
Si je dois l'exposer au plus cruel martyre
Qu'un amant...

PIRITHOUS.

Je n'ai dit que ce que j'ai dû dire.
Vous y penserez mieux ; et peut-être qu'un jour
Vous prendrez un peu moins le parti de l'amour.
Adieu, Madame. (*Il veut sortir.*)

ARIANE, *à part.*

Il dit ce qu'il faut qu'il me dise?..

(*A Pirithoüs, le retenant.*)

Demeurez avec moi. C'est en vain qu'on déguise!
Vous en avez trop dit pour ne me pas tirer
D'un doute dont mon cœur commence à soupirer;
J'en tremble, et c'est pour moi la plus sensible atteinte!
Eclaircissez ce doute et dissipez ma crainte;
Autrement je croirai qu'une nouvelle ardeur
Rend Thésée infidele et me vole son cœur.
Que pour un autre objet, sans souci de sa gloire...

PIRITHOUS.

Je me tais; c'est à vous à voir ce qu'il faut croire.

ARIANE.

Ce qu'il faut croire! Ah! Dieux! vous me désesperez!
Je verrois à mes vœux d'autres vœux préférés;
Thésée à me quitter.... Mais quel soupçon j'écoute!
Non, non, Pirithoüs, on vous trompe, sans doute:
Il m'aime; et s'il m'en faut séparer quelque jour,
Je pleurerai sa mort, et non pas son amour.

PIRITHOUS.

Souvent ce qui nous plaît, par une erreur fatale...

ARIANE.

Parlez plus clairement; ai-je quelque rivale?
Thésée a-t-il changé? viole-t-il sa foi?

PIRITHOUS.

Mon silence déja s'est expliqué pour moi ;
Par-là je vous dis tout. Vos ennuis me font peine ;
Mais quand leur seul remede est de vous faire Reine,
N'oubliez point qu'à Naxe on veut vous couronner :
C'est le meilleur conseil qu'on puisse vous donner.
Ma présence commence à vous être importune,
Je me retire.

(*Il sort.*)

SCENE VI.

ARIANE, NÉRINE.

ARIANE.

As-tu conçu mon infortune ?
Il n'en faut point douter, je suis trahie. Hélas !
Nérine !

NÉRINE.

Je vous plains.

ARIANE.

Qui ne me plaindroit pas !
Tu le sais, tu l'as vu ; j'ai tout fait pour Thésée :
Seule à son mauvais sort je me suis opposée ;
Et quand je me dois tout promettre de sa foi,
Thésée a de l'amour pour une autre que moi !
Une autre passion dans son cœur a pu naître !
J'ai mal ouï, Nérine, et cela ne peut être ;
Ce seroit trahir tout, raison, gloire, équité à

Thésée a trop de cœur pour tant de lâcheté,
Pour croire qu'à ma mort son injustice aspire.

NÉRINE.

Pirithoüs ne dit que ce qu'il lui fait dire;
Et quand il a voulu l'attendre si long-tems,
Ce n'étoit qu'un prétexte à ses feux inconstans;
Il nourrissoit dès-lors l'ardeur qui le domine.

ARIANE.

Ah! que me fais-tu voir, trop cruelle Nérine!
Sur le gouffre des maux qui me vont abîmer,
Pourquoi m'ouvrir les yeux, quand je les veux fermer?
Hélas! il est donc vrai que mon ame abusée
N'adoroit qu'un ingrat en adorant Thésée?
Dieux! contre un tel ennui soutenez ma raison,
Elle cede à l'horreur de cette trahison;
Je la sens qui déja.... Mais quand elle s'égare
Pourquoi la regretter, cette raison barbare,
Qui ne peut plus servir qu'à me faire mieux voir
Le sujet de ma rage et de mon désespoir?
Quoi! Nérine, pour prix de l'amour le plus tendre....

SCENE VII.

PHEDRE, ARIANE, NÉRINE.

ARIANE.

AH! ma sœur! savez-vous ce qu'on vient de m'apprendre?
Vous avez cru Thésée un Héros tout parfait?
Vous l'estimiez, sans doute, et qui ne l'eût pas fait?
N'attendez plus de foi, plus d'honneur; tout chancele,
Tout doit être suspect, Thésée est infidele.

PHEDRE.

Quoi! Thésée....

ARIANE.

Oui, ma sœur, après ce qu'il me doit,
Me quitter est le prix que ma flamme en reçoit:
Il me trahit au point que sa foi violée
Doit avoir irrité mon ame désolée.
J'ai honte, en vous contant l'excès de mes malheurs,
Que mon ressentiment s'exhale par mes pleurs.
Son sang devroit payer la douleur qui me presse.
C'est-là, ma sœur, c'est-là, sans pitié, sans tendresse,
Comme après un forfait si noir, si peu commun,
On traite les ingrats, et Thésée en est un.
Mais quoi qu'à ma vengeance un fier dépit suggere,
Mon amour est encor plus fort que ma colere,
Ma main tremble, et malgré son parjure odieux,
Je vois toujours en lui ce que j'aime le mieux.

PHEDRE.

Un revers si cruel vous rend sans doute à plaindre ;
Et vous voyant souffrir ce qu'on n'a pas dû craindre,
On conçoit aisément jusqu'où le désespoir....

ARIANE.

Ah ! qu'on est éloigné de le bien concevoir !
Pour pénétrer l'horreur du tourment de mon ame,
Il faudroit qu'on sentît même ardeur, même flamme,
Qu'avec même tendresse on eût donné sa foi ;
Et personne jamais n'a tant aimé que moi.
Se peut-il qu'un Héros d'une vertu sublime
Souille ainsi.... Quelquefois le remords suit le crime ;
Si le sien lui faisoit sentir ces durs combats....
Ma sœur, au nom des Dieux, ne m'abandonnez pas !
Je sais que vous m'aimez, et vous le devez faire,
Vous m'avez dès l'enfance été toujours si chere !
Que cette inébranlable et fidelle amitié
Mérite bien de vous au moins quelque pitié !
Allez trouver.... hélas ! dirai-je mon parjure ?
Peignez-lui bien l'excès du tourment que j'endure,
Prenez pour l'arracher à ce nouveau penchant,
Ce que les plus grands maux offrent de plus touchant ;
Dites-lui qu'à son feu j'immolerois ma vie,
S'il pouvoit vivre heureux après m'avoir trahie ;
D'un juste et long remords avancez-lui les coups :
Enfin, ma sœur, enfin, je n'espere qu'en vous.
Le Ciel m'inspira bien, quand par l'amour séduite,
Je vous fis malgré vous accompagner ma fuite.
Il semble que dès-lors il me faisoit prévoir

Le

Le funeste besoin que j'en devois avoir.
Sans vous, à mes malheurs où chercher du remede ?

PHEDRE.

Je vais mander Thésée ; et si son cœur ne cede,
Madame, en lui parlant vous devez présumer....

ARIANE.

Hélas ! et plût au Ciel que vous sussiez aimer,
Que vous pussiez savoir par votre expérience
Jusqu'où d'un fort amour s'étend la violence !
Pour émouvoir l'ingrat, pour fléchir sa rigueur
Vous trouveriez bien mieux le chemin de son cœur ;
Vous auriez plus d'adresse à lui faire l'image
De mes confus transports de douleur et de rage ;
Tous les traits en seroient plus vivement tracés.
N'importe, essayez tout, parlez, priez, pressez :
Au défaut de l'amour, puisqu'il n'a pu vous plaire,
Votre amitié pour moi fera ce qu'il faut faire.
Allez, ma sœur, courez empêcher mon trépas....
(*A Nérine.*)
Toi, viens, suis-moi, Nérine, et ne me quitte pas.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

PIRITHOUS, PHEDRE.

PIRITHOUS.

CE seroit perdre tems, il ne faut plus prétendre
Que rien touche Thésée & le force à se rendre.
J'admire encor, Madame, avec quelle vertu
Vous avez de nouveau si long-tems combattu.
Par son manque de foi, contre vous-même armée,
Vous avez fait paroître une sœur opprimée,
Vous avez essayé par un tendre retour
De ramener son cœur vers son premier amour,
Et priere, et menace, et fierté de courage,
Tout vient pour le fléchir d'être mis en usage;
Mais sur ce changement qui semble vous gêner,
L'ingratitude en vain vous le fait condamner,
Vos yeux rendent pour lui ce crime nécessaire;
Et s'il cede aux remords quelquefois pour vous plaire,
Quoi que vous ait promis ce repentir confus,
Si-tôt qu'il vous regarde, il ne s'en souvient plus.

PHÉDRE.

Les Dieux me sont témoins que de son injustice

Je souffre malgré moi qu'il me rende complice.
Ce qu'il doit à ma sœur méritoit que sa foi
Se fît de l'aimer seule une sévere loi ;
Et quand des longs ennuis où ce refus l'expose,
Par ma facilité je me trouve la cause,
Il n'est peine, supplice où pour l'en garantir
La pitié de ses maux ne me fît consentir.
L'amour que j'ai pour lui me noircit peu vers elle ;
Je l'ai pris sans songer à le rendre infidele ;
Ou plutôt j'ai senti tout mon cœur s'enflammer
Avant que de savoir si je voulois aimer.
Mais si ce feu trop prompt n'eut rien de volontaire,
Il dépendoit de moi de parler ou me taire :
J'ai parlé ; c'est mon crime, et Thésée applaudi
A l'infidélité par-là s'est enhardi.
Ah ! qu'on se défend mal auprès de ce qu'on aime !
Ses regards m'expliquoient sa passion extrême,
Les miens à la flatter s'échappoient malgré moi ;
N'étoit-ce pas assez pour corrompre sa foi ?
J'eus beau vouloir régler son ame trop charmée,
Il fallut voir sa flamme et souffrir d'être aimée :
J'en craignis le péril ; il me sut éblouir...
Que de foiblesse !... Il faut l'empêcher d'en jouir,
Combattre incessamment son infidelle audace....
Allez, Pirithoüs ; revoyez-le, de grace !
De peur qu'en mon amour il prenne trop d'appui,
Otez-lui tout espoir que je puisse être à lui ;
J'ai déja beaucoup dit, dites-lui plus encore.

PIRITHOUS.

Nous avancerions peu, Madame, il vous adore ;

PHÉDRE.

Je ne sais, pour mon cœur il n'est rien de plus doux;
Mais, vous le remarquez, ce cœur tremble, soupire,
Et perdant une sœur, si j'ose encor le dire,
Vous la laissez dans Naxe en proie à ses douleurs,
Votre légéreté me peut laisser ailleurs.
Qui voudra plaindre alors les ennuis de ma vie,
Sur l'exemple éclatant d'Ariane trahie?
Je l'aurai bien voulu.... Mais, c'en est fait, partons.

THÉSÉE.

En vain....

PHÈDRE.

Le tems se perd quand nous en consultons.
Si vous blâmez la crainte où ce soupçon me livre,
J'en répare l'outrage en m'offrant à vous suivre.
Puisqu'à ce grand effort ma flamme se résout,
Donnez l'ordre qu'il faut, je serai prête à tout.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ARIANE, NÉRINE.

NÉRINE.

UN peu plus de pouvoir, Madame, sur vous-même!
A quoi sert ce transport, ce désespoir extrême?
Vous avez, dans un trouble à nul autre pareil,
Prévenu ce matin le lever du soleil.
Dans le Palais errante, interdite, abattue,
Vous avez laissé voir la douleur qui vous tue.
Ce ne sont que soupirs, que larmes, que sanglots....

ARIANE.

On me trahit, Nérine, où trouver du repos?
Quoi! ce parfait amour dont mon ame ravie
Ne croyoit voir la fin qu'en celle de ma vie,
Ces feux, ces tendres feux pour moi trop allumés,
Dans le cœur d'un ingrat sont déja consumés?
Thésée avec plaisir a pu les voir éteindre?
Ma mort n'est qu'un malheur qui ne vaut pas le craindre?
Et ce parjure amant, qui se rit de ma foi,

Quoiqu'il vive toujours, ne vivra plus pour moi ?...
Que fait Pirithoüs ? viendra-t-il ?

NÉRINE.

Oui, Madame;
Je l'ai fait avertir.

ARIANE.

Quels combats dans mon ame !

NÉRINE.

Pirithoüs viendra ; mais ce transport jaloux
Qu'attend-il de sa vue, et que lui direz-vous ?

ARIANE.

Dans l'excès étonnant de mon cruel martyre,
Hélas ! demandes-tu ce que je pourrai dire !
Dût ma douleur sans cesse avoir le même cours,
Se plaint-on trop souvent de ce qu'on sent toujours ?....
Tu dis donc qu'hier au soir chacun avec murmure
Parloit diversement de ma triste aventure ?
Que la jeune Cyane est celle que l'on croit
Que Thésée....

NÉRINE.

On la nomme à cause qu'il la voit ;
Mais qu'en pouvoir juger ? Il voit Phedre de même,
Et cependant, Madame, est-ce Phedre qu'il aime ?

ARIANE.

Que n'a-t-il pu l'aimer ! Phedre l'auroit connu,
Et par-là mon malheur eût été prévenu !
De sa flamme par elle aussi-tôt avertie,
Dans sa premiere ardeur je l'aurois amortie.
Par où vaincre d'ailleurs les rebuts de ma sœur ?

NÉRINE

NÉRINE.

En vain il auroit cru pouvoir toucher son cœur,
Je le sais; mais enfin quand un amant sait plaire,
Qui consent à l'ouïr, peut aimer et se taire.

ARIANE.

Je soupçonnerois Phédre! elle de qui les pleurs
Sembloient en s'embarquant présager nos malheurs?
Avant que la résoudre à seconder ma fuite,
A quoi pour la gagner ne fus-je pas réduite?
Combien de résistance et d'obstinés refus?....

NÉRINE.

Vous n'avez rien, Madame, à craindre là-dessus:
Je connois sa tendresse; elle est pour vous si forte
Qu'elle mourroit plutôt....

ARIANE.

Je veux la voir, n'importe;
Va, fais-lui promptement savoir que je l'attends;
Dis-lui que le sommeil l'arrête trop long-tems,
Que je sens ma douleur croître par son absence....
Qu'elle est heureuse, hélas! dans son indifférence!
Son repos n'est troublé d'aucun mortel souci....
Pirithoüs paroît, fais-la venir ici.

(*Nérine sort.*)

SCENE II.

PIRITHOUS, ARIANE.

ARIANE.

EH! bien, puis-je accepter la main qui m'est offerte?
Le Roi s'empresse-t-il à réparer ma perte ?
Et, pour me laisser libre à payer son amour,
De l'hymen de Thésée a-t-on choisi le jour ?

PIRITHOUS.

Le Roi sur ce projet entretint hier Thésée ;
Mais il trouva son ame encor mal disposée.
Il est pour les ingrats de rigoureux instans !
Thésée en fit l'épreuve, et demanda du tems.

ARIANE.

Différer d'être heureux après son inconstance,
C'est montrer en aimant bien peu d'impatience,
Et ce nouvel objet dont son cœur est épris,
Y doit pour son amour croire trop de mépris !
Pour moi, je l'avoûrai, sa trahison me fâche,
Mais puisqu'en me quittant il lui plaît d'être lâche,
Si je dois être au Roi, je voudrois que sa main
Eût pu déja fixer mon destin incertain:
L'irrésolution m'embarrasse et me gêne.

PIRITHOUS.

Si l'on m'avoit dit vrai, vous seriez hors de peine;
Mais, Madame, je puis être mal averti.

ARIANE.

Et de quoi, Prince !

PIRITHOUS.

On dit que Thésée est parti.
Par-là vous seriez libre.

ARIANE.

Ah ! que viens je d'entendre ?
Il est parti, dit-on ?

PIRITHOUS.

Ce bruit doit vous surprendre.

ARIANE.

Il est parti ! Le Ciel me trahiroit toujours !
Mais non, que deviendroient ses nouvelles amours ?
Feroit-il cet outrage à l'objet qui l'enflamme ?
L'abandonneroit-il ?

PIRITHOUS.

Je ne sais ; mais, Madame,
Un vaisseau cette nuit s'est échappé du Port.

ARIANE.

Ce n'est pas lui, sans doute : on le soupçonne à tort.
Peut-il être parti sans que le Roi le sache ?
Sans que Pirithoüs, à qui rien ne se cache....
Sans qu'enfin.... Mais de quoi me voudrois-je étonner ?
Que ne peut-il pas faire ? il m'ose abandonner !
Oublier un amour qui toujours trop fidele
M'oblige encor pour lui !...

SCENE III.

NÉRINE, ARIANE, PIRITHOUS.

ARIANE, *à Nérine.*

Que fait ma sœur? vient-elle?
Avec quelle surprise elle va recevoir
La nouvelle d'un coup qui confond mon espoir!
D'un coup par qui ma haine à languir est forcée!

NÉRINE.

Madame, j'ai long-tems ....

ARIANE.

Où l'as-tu donc laissée?
Parle.

NÉRINE.

De tous côtés j'ai couru vainement.
On ne la trouve point dans son appartement.

ARIANE.

On ne la trouve point! Quoi! si matin! .... Je tremble.
Tant de maux à mes yeux viennent s'offrir ensemble
Que stupide, égarée, en ce trouble importun
De crainte d'en trop voir, je n'en regarde aucun.
N'as-tu rien ouï-dire?

NÉRINE.

On parle de Thésée,
On veut que cette nuit, voyant la fuite aisée....

ARIANE.

O nuit! ô trahison dont la double noirceur
Passe tout.... Mais pourquoi m'alarmer de ma sœur?
Sa tendresse pour moi, l'intérêt de sa gloire,
Sa vertu, tout enfin me défend de rien croire....
Cependant, contre moi quand tout prend son parti,
Elle ne paroît point, et Thésée est parti....
Qu'on la cherche; c'est trop languir dans ce supplice:
Je m'en sens accablée; il est tems qu'il finisse.
Quoique mon cœur rejette un doute injurieux,
Il a besoin ce cœur du secours de mes yeux:
La moindre inquiétude est trop tard appaisée.

SCENE IV.

ARCAS, ARIANE, PIRITHOUS, NÉRINE.

ARCAS, *à Pirithoüs.*

SEIGNEUR, je vous apporte un billet de Thésée.

ARIANE, *à Arcas.*

Donnez, je le verrai.... Par qui l'a-t-on reçu?
D'où l'a-t-on envoyé? qu'a-t-on fait? qu'a-t-on su?...
(*A Nérine.*)
Il est parti, Nérine.... Ah! trop funeste marque!

ARCAS.

On vient de voir au port arriver une barque;
C'est de-là qu'est venu le billet que voici.

ARIANE.

Lisons.... Mon amour tremble à se voir éclairci:
(*Elle lit.*)

THÉSÉE, *à Pirithoüs.*

» Pardonnez une fuite où l'amour me condamne:
» Je pars, sans vous en avertir.
» Phédre du même amour n'a pu se garantir;
» Elle fuit avec moi. Prenez soin d'Ariane. »
Prenez soin d'Ariane!.... Il viole sa foi,
Me désespere, et veut qu'on prenne soin de moi!

PIRITHOUS.

Madame, en vos malheurs qui font peine à comprendre...

ARIANE.

Laissez-moi; je ne veux vous voir, ni vous entendre.
C'est vous Pirithoüs dont le funeste abord,
Toujours fatal pour moi précipite ma mort.

PIRITHOUS.

J'ignore....

ARIANE.

Allez au Roi porter cette nouvelle:
Nérine me demeure; il me suffira d'elle.

PIRITHOUS.

D'un départ si secret le Roi sera surpris.

ARIANE.

Sans son ordre Thésée eût-il rien entrepris?
Son aveu l'autorise, et de ses injustices
Le Roi, vous et les Dieux, vous êtes tous complices!
(*Pirithoüs et Arcas sortent.*)

SCENE V.

ARIANE, NÉRINE.

ARIANE.

AH ! Nérine !

NÉRINE.

Madame, après ce que je voi,
Je l'avoue, il n'est plus ni d'honneur, ni de foi;
Sur les plus saints devoirs l'injustice l'emporte.
Que de chagrins !

ARIANE.

Tu vois, ma douleur est si forte
Que, succombant aux maux qu'on me fait découvrir,
Je demeure insensible, à force de souffrir....
Enfin d'un fol espoir je suis désabusée !
Pour moi, pour mon amour il n'est plus de Thésée :
Le tems au repentir auroit pu le forcer;
Mais c'en est fait, Nérine, il n'y faut plus penser.
Hélas ! qui l'auroit cru, quand son injuste flamme,
Par l'ennui de le perdre accabloit tant mon ame,
Qu'en ce terrible excès de peine et de douleurs
Je ne connusse encor que mes moindres malheurs ?
Une rivale au moins, pour soulager ma peine,
M'offroit en la perdant de quoi plaire à ma haine :
Je promettois son sang à mes bouillans transports;
Mais je trouve à briser les liens les plus forts,
Et quand dans une sœur, après ce noir outrage,

Je découvre en tremblant la cause de ma rage,
Ma rivale et mon traître, aidés de mon erreur,
Triomphent par leur fuite et bravent ma fureur.
Nérine, entres-tu bien, lorsque le Ciel m'accable,
Dans tout ce qu'a mon sort d'affreux, d'épouvantable?
La rivale sur qui tombe cette fureur,
C'est Phédre! cette Phédre, à qui j'ouvrois mon cœur!
Quand je lui faisois voir ma peine sans égale,
Que j'en marquois l'horreur, c'étoit à ma rivale!
La perfide, abusant de ma tendre amitié,
Montroit de ma disgrace une fausse pitié,
Et jouissant des maux que j'aimois à lui peindre,
Elle en étoit la cause et feignoit de me plaindre!
C'est-là mon désespoir.... pour avoir trop parlé,
Je perds ce que déja je tenois immolé!
Je l'ai portée à fuir, et, par mon imprudence,
Moi-même je me suis dérobé ma vengeance!....
Dérobé ma vengeance! A quoi pensai-je?.... Ah! Dieux!
L'ingrate! on la verroit triompher à mes yeux!
C'est trop de patience en de si rudes peines....
Allons, partons, Nérine, et volons vers Athenes....
Mettons un prompt obstacle à ce qu'on lui promet:
Elle n'est pas encore où son espoir la met!
Sa mort, sa seule mort! mais une mort cruelle....

NÉRINE.

Calmez cette douleur! où vous emporte-t-elle?
Madame, songez-vous que tous ces vains projets,
Par l'éclat de vos cris s'entendent au Palais?

ARIANE.

Qu'importe que par-tout mes plaintes soient ouies à

On connoît, on a vu des amantes trahies:
A d'autres quelquefois on a manqué de foi;
Mais, Nérine, jamais il n'en fut comme moi.
Par cette tendre ardeur dont j'ai chéri Thésée,
Avois-je mérité de m'en voir méprisée?
De tout ce que j'ai fait considere le fruit.
Quand je fuis pour lui seul, c'est moi seule qu'il fuit;
Pour lui seul je dédaigne une Couronne offerte:
En séduisant ma sœur, il conspire ma perte.
De ma foi chaque jour ce sont gages nouveaux;
Je le comble de biens: il m'accable de maux;
Et par une rigueur jusqu'au bout poursuivie,
Quand j'empêche sa mort, il m'arrache la vie.
Après l'indigne éclat d'un procédé si noir,
Je ne m'étonne plus qu'il craigne de me voir.
La honte qu'il en a lui fait fuir ma rencontre;
Mais enfin à mes yeux il faudra qu'il se montre.
Nous verrons s'il tiendra contre ce qu'il me doit!
Mes larmes parleront: c'en est fait, s'il les voit!
Ne les contraignons plus, et, par cette foiblesse,
De son cœur étonné surprenons la tendresse.
Ayant à mon amour immolé ma raison,
La peur d'en faire trop seroit hors de saison.
Plus d'égard à ma gloire: approuvée ou blâmée,
J'aurai tout fait pour moi, si je demeure aimée....
Mais à quel lâche espoir mon trouble me reduit!
Si j'aime encor Thésée, oubliai-je qu'il fuit!
Peut-être, en ce moment, aux pieds de ma rivale,
Il rit des vains projets où mon cœur se ravale.
Tous deux, peut-être.... Ah! Ciel! Nérine, empêche-moi

D'ouïr ce que j'entends, de voir ce que je voi!
Leur triomphe me tue, et toute possédée
De cette assassinante et trop funeste idée,
Quelques bras que contre eux ma haine puisse unir,
Je souffre plus encor qu'elle ne peut punir!

SCENE VI et derniere.

ŒNARUS, ARIANE, PIRITHOUS, NÉRINE, ARCAS.

ŒNARUS.

JE ne viens point, Madame, opposer à vos plaintes
De faux raisonnemens ou d'injustes contraintes,
Je viens vous protester que tout ce qu'en ma Cour....

ARIANE.

Je sais ce que je dois, Seigneur, à votre amour.
Je connois même à quoi ma parole m'engage;
Mais....

ŒNARUS.

A vos déplaisirs épargnons cette image.
Vous répondriez mal d'un cœur...

ARIANE.

Comment, hélas!
Répondrois-je de moi? je ne me connois pas!

ŒNARUS.

Si du secours du tems ma foi favorisée,
Peut mériter qu'un jour vous oubliez Thésée...

ARIANE.

Si j'oublîrai Thésée ? Ah ! Dieux ! mon lâche cœur
Nourriroit pour Thésée une honteuse ardeur !
Thésée encor sur moi garderoit quelque empire !
Je dois haïr Thésée, et voudrois m'en dédire !
Oui, Thésée à jamais sentira mon courroux ;
Et, si c'est pour vos vœux quelque chose de doux,
Je jure par les Dieux, par ces Dieux, qui peut-être
S'uniront avec moi pour me venger d'un traître,
Que j'oublîrai Thésée, et que pour m'émouvoir,
Remords, larmes, soupirs manqueront de pouvoir.

PIRITHOUS.

Madame, si j'osois...

ARIANE, *sans écouter Pirithoüs.*

Non, parjure Thésée !
Ne crois pas que jamais je puisse être apaisée !
Ton amour y feroit des efforts superflus.
Le plus grand de mes maux est de ne t'aimer plus ;
Mais, après ton forfait, ta noire perfidie,
Pourvu qu'à te gêner le remords s'étudie,
Qu'il te livre sans cesse à de secrets bourreaux,
C'est peu pour m'étonner que le plus grand des maux.
J'ai trop gémi, j'ai trop pleuré tes injustices :
Tu m'as bravée ? il faut qu'à ton tour tu gémisses....
Mais quelle est mon erreur ? Dieux ! je menace en l'air !
L'ingrat se donne ailleurs, quand je crois lui parler :
Il goûte la douceur de ses nouvelles chaînes !....
(*A Œnarus.*)
Si vous m'aimez, Seigneur, suivons-le dans Athenes ;
Avant que ma rivale y puisse triompher,
Partons ; portons-y plus que la flamme et le fer.

Que par vous la perfide entre mes mains livrée !
Puisse voir ma fureur de son sang enivrée !
Par ce terrible éclat signalez ce grand jour,
Et méritez ma main en vengeant mon amour !

ŒNARUS.

Consultons-en le tems, Madame ; et s'il faut faire...

ARIANE.

Le tems ! mon désespoir souffre-t-il qu'on differe ?
Puisque tout m'abandonne, il est pour mon secours
Une plus sûre voie et des moyens plus courts....
(*Elle veut se jeter sur l'épée de Pirithoüs qui l'en empêche.*)
Tu m'arrêtes, cruel !....

NERINE.

Que faites-vous, Madame ?

ARIANE, *à Nérine.*

Soutiens-moi, je succombe aux transports de mon ame....
Si dans mes déplaisirs tu veux me secourir,
Ajoute à ma foiblesse, et me laisse mourir.

ŒNARUS.

Elle semble pâmer ! Qu'on la secoure vîte.
Sa douleur est un mal qu'un prompt remede irrite ;
Et c'en seroit sans doute accroître les efforts
Qu'opposer quelque obstacle à ses premiers transports.

FIN.

LE COMTE D'ESSEX,

TRAGÉDIE

DE THOMAS CORNEILLE.

A PARIS,

Au Bureau de la Petite Bibliotheque des Théatres,
rue des Moulins, butte S. Roch, n°. 11.

M. DCC. LXXXVI.

AVIS AU LECTEUR.

IL y a trente ou quarante ans que feu M. de la Calprénede traita le sujet du *Comte d'Essex*, et le traita avec beaucoup de succès. Ce que je me suis hasardé à faire après lui semble n'avoir point déplu, et la matiere est si heureuse, par la pitié qui en est inséparable, qu'elle n'a pas laissé examiner mes fautes avec toute la sévérité que j'avois à craindre. Il est certain que le Comte d'Essex eut grande part aux bonnes graces d'Élisabeth. Il étoit naturellement ambitieux. Les services qu'il avoit rendus à l'Angleterre lui enflerent le courage. Ses ennemis l'accuserent d'intelligence avec le Comte de Tyron, que les rébelles d'Irlande avoient pris pour chef. Les soupçons qu'on en eut lui firent ôter le commandement de l'armée. Ce changement le piqua. Il vint à Londres, révolta le peuple, fut pris, condamné, et, ayant toujours refusé de demander grace, il eut la tête coupée le 25 Fé-

vrier 1601. Voilà ce que l'Histoire m'a fourni. J'ai été surpris qu'on m'ait imputé de l'avoir falsifiée, parce que je ne me suis point servi de l'incident d'une bague qu'on prétend que la Reine avoit donnée au Comte d'Essex pour gage d'un pardon certain, quelque crime qu'il pût jamais commettre contre l'Etat ; mais je suis persuadé que cette bague est de l'invention de M. de la Calprénede ; du moins je n'en ai rien lu dans aucun Historien. Camdenus, qui a fait un gros volume de la seule vie d'Élisabeth, n'en parle point, et c'est une particularité que je me serois cru en pouvoir de supprimer, quand même je l'aurois trouvée dans son Histoire.

SUJET
DU COMTE D'ESSEX.

ÉLISABETH, Reine d'Angleterre, aime le Comte d'Essex, qu'elle a fait monter au plus haut degré d'élévation ; mais il préfere à Elisabeth, Henriette, l'une de ses femmes. Pour éviter de faire tomber les soupçons de jalousie de la Reine sur Henriette, le Comte a feint de rendre des devoirs à la sœur de Suffolc, Seigneur de la Cour. La Reine, trompée par cette fausse intrigue, a exilé Suffolc et sa sœur. Alors Henriette a craint que la passion du Comte pour elle n'éclatât enfin ; et, quoiqu'elle la partage bien sincérement, voulant lui ôter toute espérance ; elle s'est déterminée à s'unir au Duc d'Irton, qui l'a demandée en mariage à la Reine. Le Comte étoit absent pendant que ce mariage se préparoit ; mais aussi-tôt il en est instruit, il revient à Londres, et, furieux, il court assiéger

le Palais d'Élisabeth, pour en arracher Henriette des mains du Duc son rival. Il n'étoit plus tems; l'hymen étoit célébré. Il ne reste au malheureux Comte que la douleur d'avoir perdu pour toujours ce qu'il aime, sans pouvoir oser s'en plaindre, et, à cause de ce silence forcé, de passer pour avoir voulu attenter à la puissance, et peut-être à la liberté ou aux jours de la Reine. Les courtisans, jaloux de la faveur du Comte, ne manquent pas à accréditer cette accusation. Il est arrêté, ne veut point se justifier, les Grands du Royaume le condamnent; et quelqu'espoir que la Reine lui fasse donner d'obtenir son pardon, s'il veut le demander, il persiste fierement à le dédaigner, et il est exécuté. La Reine découvre tout. Elle apprend que ses ordres ont été surpris, et que leur effet a été accéléré par les ennemis du Comte. Elle est inconsolable de n'avoir pu se faire aimer de lui, et d'avoir causé sa mort, et elle souhaite vivement de pouvoir l'expier bientôt par la sienne.

JUGEMENS ET ANECDOTES

SUR

LE COMTE D'ESSEX.

« Cette Tragédie est du nombre de celles qui soutiennent et qui font honneur à la scene Françoise, et elle mérite d'y tenir sa place, disent les freres Parfaict. Le sujet en est grand, l'intrigue est bien conduite et très-simple; les personnages bien peints et bien soutenus. Il n'y a pas un rôle foible. »

« Je ne m'étois pas trompé en disant qu'il n'y avoit rien de plus touchant que cette Piece. (De Visé, *Mercure Galant*, Décembre 1677, et Janvier 1678.) Elle a déja coûté bien des larmes à de beaux yeux, et c'est une forte marque de son succès. Ce n'est pas qu'elle n'ait eu la destinée de tous les Ouvrages qui ont le mieux réussi. On les critique d'abord, et ceux qui

mettent le bel esprit à n'approuver jamais rien, ou qui veulent que tout ce que leurs amis n'ont pas fait soit à rejeter, ne manquent pas de passer arrêt de condamnation le premier jour. On a usé de la même sorte à l'égard du *Comte d'Essex*. Une douzaine de vers, qu'on a prétendu négligés, a fait dire aux uns et aux autres qu'il seroit encore plus promptement condamné en France qu'il ne l'avoit été autrefois en Angleterre. On l'a publié, on l'a écrit en Province. Cependant les grandes assemblées y continuent, et il n'y a pas d'apparence qu'on les voie si-tôt cesser. Leurs Altesses Royales MONSIEUR et MADAME ont honoré la représentation de cette Piece de leur présence ; et après les louanges publiques qu'ils lui ont données, on peut dire qu'elle n'a pas besoin d'aucun éloge. La gloire en est d'autant plus grande pour l'Auteur, que ne prévenant jamais les suffrages, ni par des lectures, ni par des brigues, il peut s'assurer que ce qui réussit de lui mérite toujours de réussir. Il est vrai que cet Ouvrage est admirablement soutenu dans la Troupe qui le représente. On sait que Mademoiselle Champmêlé n'a jamais de rôle touchant

qu'elle n'y charme, et celui d'Élisabeth est joué par elle d'une maniere qui lui gagne tous les Auditeurs. »

« Cette Tragédie se soutient encore de nos jours avec le plus grand éclat. Le style en est plus naturel que sublime, et cependant toujours noble, toujours propre au sujet. Le rôle du Comte nous attache ; celui de la Reine nous intéresse. L'Auteur a su parfaitement saisir et conserver le caractere de l'un et de l'autre. » *Dictionnaire Dramatique*, &c.

L'Abbé de la Porte raconte, dans ses *Anecdotes Dramatiques*, « qu'un homme d'esprit venant de voir jouer le rôle d'Élisabeth à Mademoiselle le Couvreur étoit si frappé de la noblesse de son jeu qu'il disoit : *J'ai vu une Reine parmi des Comédiens.* »

Adrienne le Couvreur étoit fille d'un Chapelier de Fismes, en Champagne, et naquit en 1690. Elle vint à Paris de bonne-heure, et, se destinant au Théatre, elle prit des leçons du Comédien Baron, qui lui fit jouer, sur des Théatres de Société, plusieurs rôles tragiques et comiques. Elle s'engagea ensuite dans la Troupe

de Strasbourg, où elle resta quelques années. Là ses talens se développerent et firent de tels progrès qu'elle fut bientôt vivement desirée à Paris. Elle y revint en 1717, et y débuta par le rôle d'*Electre*, dans la Tragédie de ce nom, et par celui de *Monime*, dans *Mithridate*. Son succès fut si brillant, qu'on la reçut tout de suite pour les premiers rôles tragiques et comiques. C'est sur-tout dans le tragique qu'elle s'est fait une réputation distinguée. Elle contribua beaucoup à la perfection de la déclamation théatrale, ou plutôt elle fut l'un des premiers sujets du Théatre assez intelligens pour sentir que la déclamation doit en être bannie. Elle récitoit comme l'on parle; et quand elle étoit en scene avec le célebre Baron, ils n'employoient l'un et l'autre que le ton familier de la conversation, sans jamais l'élever trop, et ils avoient tout le naturel qu'il est possible de conserver, en gardant toujours toute la noblesse et la dignité convenables à leurs rôles.

Elle fut liée jusqu'à sa mort avec le Comte de Saxe, pour lequel, dans une circonstance où il étoit gêné, elle vendit ses bijoux et sa vaisselle,

et dont elle eut quarante mille livres qu'elle lui envoya. Ses graces, son esprit et ses talens ont été célébrés par nos plus grands Poëtes. Elle mourut le 20 Mars 1730, âgée de quarante ans, et regrettée de tous ceux qui l'avoient connue au Théatre et dans le monde, où elle étoit répandue chez les personnes du plus haut rang.

La Calprénede avoit traité le sujet du *Comte d'Essex*, et sa Tragédie fut jouée en 1638. Il la dédia à la Princesse de Guémenée, et elle fut imprimée, avec un Avis au Lecteur, à Paris, l'année suivante, chez Antoine de Sommaville, *in*-4°.

Les freres Parfaict prétendent que le *Comte d'Essex* est « le meilleur Ouvrage dramatique de la Calprénede. Le plan est heureux et bien conduit, disent-ils. Les caracteres sont soutenus, et la versification assez coulante. » Voici, à peu-près, l'extrait que les freres Parfaict donnent de cette Piece.

« Le Comte d'Essex, quoiqu'aimé de la Reine Élisabeth, est amant de la femme de Cécile, le plus ardent de ses ennemis. Le Comte est possesseur de la moitié d'une bague que la

Reine lui a donnée, comme un gage certain du pardon absolu qu'elle lui accordera, en le lui remettant, en cas de disgrace. Le Comte est accusé de conspiration par plusieurs Courtisans. Cédant aux prieres de ses amis, il charge Madame Cécile de porter la moitié de la bague à la Reine. Madame Cécile, par un motif de jalousie, suspend sa commission, et les ennemis du Comte pressent si fort sa condamnation qu'il perd la vie sur un échafaud. Madame Cécile apprenant ce malheur, court enfin chez la Reine, et lui avoue son amour et sa jalousie. La Reine la plaint et déplore la perte du Comte. »

« Ce dénouement, ajoutent les freres Parfaict, n'a pas été inutile à Thomas Corneille. On peut dire même que sa *Duchesse d'Irton* est imaginée d'apres Madame Cecile. »

Tandis que Thomas Corneille composoit son *Comte d'Essex*, l'Abbé Boyer s'occupoit à faire revivre celui de la Calprénede ; car on ne peut gueres regarder celui de l'Abbé Boyer, ainsi qu'il le dit lui-même, dans sa Préface, que comme une imitation du premier, avec quelques corrections dans le plan. Il fut représenté, au

Théatre

Théatre de Guénégaud, le 25 Février 1678, et imprimé à Paris, la même année, chez Charles Osmon, *in*-12.

Voici ce qu'en dit l'Auteur du Dictionnaire Dramatique.

« Si l'on veut prendre la peine de conférer la Tragédie de la Calprénede avec celle de l'Abbé Boyer, on reconnoîtra aisément la supériorité de la derniere. La premiere a l'avantage de l'invention ; l'autre n'en a pas moins par l'art avec lequel elle est conduite. On y trouve des défauts essentiels ; mais moindres que dans la premiere, qui, outre cela, est, suivant le goût du tems, pleines de longues et ennuyeuses tirades. La comparaison des personnages est encore favorable à l'Abbé Boyer. Élisabeth et le Comte agissent chez lui avec plus de dignité, et sont plus intéressans que dans la Calprénede. Coban qui tient la place de Cécile, le surpasse en esprit et en adresse, et la Duchesse de Clarence l'emporte fort sur Madame Cécile, par sa véritable tendresse et la générosité de ses sentimens. En général, la Tragédie de Boyer est passable ; et si elle n'a pas eu de réussite, il ne

faut s'en prendre qu'au malheur qui accompagnoit ordinairement les Ouvrages de ce Poëte, » « dont le *Comte d'Essex* étoit le chef-d'œuvre, observent les freres Parfaict. »

LE COMTE D'ESSEX,

TRAGÉDIE DE T. CORNEILLE,

Représentée en 1678.

PERSONNAGES.

ÉLISABETH, Reine d'Angleterre.

LA DUCHESSE D'IRTON, aimée du Comte d'Essex.

LE COMTE D'ESSEX.

CÉCILE, ennemi du Comte d'Essex.

LE COMTÉ DE SALSBURY, ami du Comte d'Essex.

CROMMER, Capitaine des Gardes de la Reine.

TILNEY, Confidente d'Élisabeth.

GARDES.

La Scene est à Londres.

LE COMTE D'ESSEX; TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LE COMTE D'ESSEX, LE COMTE DE SALSBURY.

LE COMTE.

NON, mon cher Salsbury, vous n'avez rien à craindre:
Quelque soit son courroux l'amour saura l'éteindre;
Et dans l'état funeste où m'a plongé le sort,
Je suis trop malheureux pour obtenir la mort.
Non qu'il ne me soit dur qu'on permette à l'envie
D'attaquer lâchement la gloire de ma vie.
Un homme tel que moi, sur l'appui de son nom,
Devroit comme du crime être exempt du soupçon;
Mais enfin cent exploits et sur mer et sur terre
M'ont fait connoître assez à toute l'Angleterre,
Et j'ai trop bien servi, pour pouvoir redouter

Ce que mes ennemis ont osé m'imputer.
Ainsi quand l'imposture auroit surpris la Reine,
L'intérêt de l'Etat rend ma grace certaine;
Et l'on ne sait que trop par ce qu'a fait mon bras,
Que qui perd mes pareils ne les recouvre pas.

SALSBURY.

Je sais ce que de vous, par plus d'une victoire,
L'Angleterre a reçu de surcroît à sa gloire:
Vos services sont grands, et jamais Potentat
N'a sur un bras plus ferme appuyé son Etat;
Mais, malgré vos exploits, malgré votre vaillance,
Ne vous aveuglez point sur trop de confiance.
Plus la Reine au mérite égalant ses bienfaits,
Vous a mis en état de ne tomber jamais,
Plus vous devez trembler que trop d'orgueil n'éteigne
Un amour qu'avec honte elle voit qu'on dédaigne.
Pour voir votre faveur tout-à-coup expirer,
La main qui vous soutient n'a qu'à se retirer.
Et quelle sûreté le plus rare service
Donne t il à qui marche au bord du précipice?
Un faux pas y fait choir. Mille fameux revers
D'exemples étonnans ont rempli l'univers.
Souffrez à l'amitié qui nous unit ensemble....

LE COMTE.

Tout a tremblé sous moi, vous voulez que je tremble?
L'imposture m'attaque, il est vrai; mais ce bras
Rend l'Angleterre à craindre aux plus puissans Etats.
Il a tout fait pour elle, et j'ai sujet de croire
Que la longue faveur où m'a mis tant de gloire

De mes vils ennemis viendra peut-être à bout :
Elle me coûte assez pour en attendre tout.

SALSBURY.

L'Etat fleurit par vous, par vous on le redoute ;
Mais enfin quelque sang que sa gloire vous coûte,
Comme un sujet doit tout, s'il s'oublie une fois,
On regarde son crime, et non pas ses exploits.
On veut que vos amis par de sourdes intrigues
Se soient mêlés pour vous de cabales, de ligues
Qu'au Comte de Tyron ayant souvent écrit,
Vous aviez ménagé ce dangereux esprit,
Et qu'avec l'Irlandois appuyant sa querelle,
Vous preniez le parti de ce peuple rebelle.
On produit des témoins, et l'indice est puissant.

LE COMTE.

Et que peut leur rapport si je suis innocent ?
Le Comte de Tyron, que la Reine appréhende,
Voudroit rentrer en grace, y remettre l'Irlande,
Et je croirois servir l'Etat plus que jamais,
Si mon avis suivi pouvoit faire sa paix.
Comme il hait les méchans, il me seroit utile
A chasser un Coban, un Raleg, un Cécile,
Un tas d'hommes sans nom, qui, lâchement flatteurs,
Des désordres publics font gloire d'être auteurs.
Par eux tout périra. La Reine qu'ils séduisent
Ne veut pas que contre eux les gens de bien l'instruisent :
Maître de son esprit, ils lui font approuver
Tout ce qui peut servir à les mieux élever.
Leur grandeur se formant par la chûte des autres,

SALSBURY.

Ils ont leurs intérêts, ne parlons que des vôtres.
Depuis quatre ou cinq jours sur quels justes projets
Avez-vous de la Reine assiégé le Palais,
Lorsque le Duc d'Irton épousant Henriette....

LE COMTE.

Ah! faute irréparable, et que trop tard j'ai faite!
Au lieu d'un peuple lâche et prompt à s'étonner,
Que n'ai-je eu pour secours une armée à mener!
Par le fer, par le feu, par tout ce qui peut être,
J'aurois de ce Palais voulu me rendre maître.
C'en est fait, biens, trésors, rangs, dignités, emploi,
Ce dessein m'a manqué, tout est perdu pour moi.

SALSBURY.

Que m'apprend ce transport?

LE COMTE.

Qu'une flamme secrette
Unissoit mon destin à celui d'Henriette,
Et que de mon amour son jeune cœur charmé
Ne me déguisoit pas que j'en étois aimé.

SALSBURY.

Le Duc d'Irton l'épouse; elle vous abandonne,
Et vous pouvez penser....

LE COMTE.

Son hymen vous étonne;
Mais enfin apprenez par quels motifs secrets
Elle s'est immolée à mes seuls intérêts.
Confidente à la fois, et fille de la Reine,
Elle avoit su vers moi le penchant qui l'entraîne:
Pour elle chaque jour réduite à me parler,

Elle a voulu me vaincre, et n'a pu m'ébranler;
Et voyant son amour, où j'étois trop sensible,
Me donner pour la Reine un dédain invincible,
Pour m'en ôter la cause, en m'ôtant tout espoir,
Elle s'est mariée.... Eh! qui l'eût pu prévoir?
Sans cesse, en condamnant mes froideurs pour la Reine,
Elle me préparoit à cette affreuse peine;
Mais, après la menace, un tendre et prompt retour
Me mettoit en repos sur la foi de l'amour.
Enfin par mon absence à me perdre enhardie,
Elle a contre elle-même usé de perfidie:
Elle m'aimoit sans doute, et n'a donné sa foi
Qu'en m'arrachant son cœur qui devoit être à moi.
A ce funeste avis quelles rudes alarmes!
Pour rompre son hymen j'ai fait prendre les armes,
En tumulte au Palais je suis vîte accouru,
Dans toute sa fureur mon transport a paru:
J'allois sauver un bien qu'on m'ôtoit par surprise;
Mais, averti trop tard, j'ai manqué l'entreprise.
Le Duc, unique objet de ce transport jaloux,
De l'aimable Henriette étoit déja l'époux.
Si j'ai trop éclaté, si l'on m'en fait un crime,
Je mourrai de l'amour innocente victime,
Malheureux de savoir qu'après ce vain effort,
Le Duc toujours heureux jouira de ma mort.

SALSBURY.

Cette jeune Duchesse a mérité sans doute
Les cruels déplaisirs que sa perte vous coûte;
Mais dans l'heureux succès que vos soins avoient eu,
Aimé d'elle en secret, pourquoi vous être tu?

La Reine dont pour vous la tendresse infinie
Prévient jusqu'aux souhaits....

LE COMTE.

C'est là sa tyrannie.
Et que me sert, hélas ! cet excès de faveur
Qui ne me laisse pas disposer de mon cœur ?
Toujours trop aimé d'elle il m'a fallu contraindre
Cet amour qu'Henriette eut beau vouloir éteindre.
Pour ne hasarder pas un objet si charmant,
De la sœur de Suffolc je feignis d'être amant ;
Soudain son implacable et jalouse colere
Eloigna de mes yeux et la sœur et le frere.
Tous deux, quoique sans crime, exilés de la Cour,
M'apprirent encor mieux à cacher mon amour.
Vous en voyez la suite et mon malheur extrême !
Quel supplice ! un rival possede ce que j'aime !
L'ingrate au Duc d'Irton a pu se marier !
Ah ! Ciel !

SALSBURY.

Elle est coupable ; il la faut oublier.

LE COMTE.

L'oublier ! et ce cœur en deviendroit capable ?
Ah ! non, non, voyons-la cette belle coupable ;
Je l'attends en ce lieu. Depuis le triste jour
Que son funeste hymen a trahi mon amour,
N'ayant pu lui parler, je viens enfin lui dire....

SALSBÚRY.

La voici qui paroît. Adieu ; je me retire.
Quoi que vous attendiez d'un si cher entretien,
Songez qu'on veut vous perdre, et ne négligez rien.
(*Il sort.*)

SCENE II.

LA DUCHESSE, LE COMTE.

LA DUCHESSE.

J'AI causé vos malheurs, et le trouble où vous êtes
M'apprend de mon hymen les plaintes que vous faites ?
Je me les fais pour vous ; vous m'aimiez, et jamais
Un si beau feu n'eut droit de remplir mes souhaits.
Tout ce que peut l'amour avoir de fort, de tendre,
Je l'ai vu dans les soins qu'il vous a fait me rendre :
Votre cœur tout à moi méritoit que le mien
Du plaisir d'être à vous fît son unique bien.
C'est à quoi son penchant l'auroit porté sans peine ;
Mais vous vous êtes fait trop aimer de la Reine.
Tant de biens répandus sur vous jusqu'à ce jour,
Payant ce qu'on vous doit, déclarent son amour.
Cet amour est jaloux, qui le blesse est coupable ;
C'est un crime qui rend sa perte inévitable :
La vôtre auroit suivi. Trop aveugle pour moi,
Du précipice ouvert vous n'aviez point d'effroi.
Il a fallu prêter un aide à la foiblesse

Qui de vos sens charmés se rendoit la maîtresse ;
Tant que vous m'eussiez vue en pouvoir d'être à vous,
Vous auriez dédaigné ce qu'eût pu son courroux.
Mille ennemis secrets qui cherchent à vous nuire,
Attaquant votre gloire, auroient pu vous détruire,
Et d'un crime d'amour leur indigne attentat
Vous eût dans son esprit fait un crime d'Etat.
Pour ôter contre vous tout prétexte à l'envie,
J'ai dû vous immoler le repos de ma vie.
A votre sûreté mon hymen importoit :
Il falloit vous trahir, mon cœur y résistoit.
J'ai déchiré ce cœur, afin de l'y contraindre :
Plaignez-vous là-dessus, si vous osez vous plaindre.

LE COMTE.

Oui, je me plains, Madame, et vous croyez en vain
Pouvoir justifier ce barbare dessein.
Si vous m'aviez aimé, vous auriez par vous-même
Connu que l'on perd tout, quand on perd ce qu'on aime,
Et que l'affreux supplice où vous me condamniez,
Surpassoit tous les maux dont vous vous étonniez.
Votre dure pitié, par le coup qui m'accable,
Pour craindre un faux malheur, m'en fait un véritable.
Et que peut me servir le destin le plus doux ?
Avois-je à souhaiter un autre bien que vous ?
Je méritois peut-être, en dépit de la Reine,
Qu'à me le conserver vous prissiez quelque peine :
Une autre eût refusé d'immoler un amant ;
Vous avez cru devoir en agir autrement.
Mon cœur veut révérer la main qui le déchire ;

Mais, encore une fois, j'oserai vous le dire:
Pour moi contre ce cœur votre bras s'est armé;
Vous ne l'auriez pas fait, si vous m'aviez aimé.

LA DUCHESSE.

Ah! Comte, plût au Ciel, pour finir mon supplice,
Qu'un semblable reproche eût un peu de justice!
Je ne sentirois pas avec tant de rigueur
Tout mon repos céder aux troubles de mon cœur.
Pour vous au plus haut point ma flamme étoit montée,
Je ne dois point rougir, vous l'aviez méritée;
Et le Comte d'Essex, si grand, si renommé,
M'aimant avec excès pouvoit bien être aimé.
C'est dire peu, j'ai beau n'être plus à moi-même,
Avec la même ardeur je sens que je vous aime,
Et que le changement où m'engage un époux,
Malgré ce que je dois, ne peut rien contre vous.
Jugez combien mon sort est plus dur que le vôtre,
Vous n'êtes point forcé de brûler pour une autre!
Et quand vous me perdez, si c'est perdre un grand bien,
Du moins en m'oubliant vous pouvez n'aimer rien.
Mais c'est peu que mon cœur, dans ma disgrace extrême,
Pour suivre son devoir, s'arrache à ce qu'il aime;
Il faut, par un effort pire que le trépas,
Qu'il tâche à se donner à ce qu'il n'aime pas.
Si la nécessité de vaincre pour ma gloire
Vous fait voir quels combats doit coûter la victoire,
Si vous en concevez la fatale rigueur,
Ne m'ôtez pas le fruit des peines de mon cœur.
C'est pour vous conserver les bontés de la Reine

Que j'ai voulu me rendre à moi-même inhumaine:
De son amour pour vous elle m'a fait témoin;
Ménagez-en l'appui, vous en avez besoin.
Pour noircir, abaisser vos plus rares services,
Aux traits de l'imposture on joint mille artifices;
Et l'honneur vous engage à ne rien oublier
Pour repousser l'outrage, et vous justifier.

LE COMTE.

Et me justifier? moi! ma seule innocence
Contre mes envieux doit prendre ma défense?
D'elle-même on verra l'imposture avorter;
Et je me ferois tort, si j'en pouvois douter.

LA DUCHESSE.

Vous êtes grand, fameux, et jamais la victoire
N'a d'un sujet illustre assuré mieux la gloire;
Mais plus dans un haut rang la faveur vous a mis,
Plus la crainte de choir vous doit rendre soumis.
Outre qu'avec l'Irlande on vous croit des pratiques,
Vous êtes accusé de révoltes publiques.
Avoir à main armée investi le Palais....

LE COMTE.

O malheur pour l'amour à n'oublier jamais!
Vous épousez le Duc, je l'apprends, et ma flamme
Ne peut vous empêcher de devenir sa femme.
Que ne sus-je plus tôt que vous m'alliez trahir!
En vain on vous auroit ordonné d'obéir!
J'aurois.... Mais c'en est fait. Quoi que la Reine pense,
Je tairai les raisons de cette violence.
De mon amour pour vous le mystere éclairci,
Pour combler mes malheurs vous banniroit d'ici.

LA DUCHESSE.

Mais vous ne songez pas que la Reine soupçonne
Qu'un complot si hardi regardoit sa Couronne.
Des témoins contre vous, en secret écoutés,
Font pour vrais attentats passer des faussetés;
Raleg prend leur rapport, et le lâche Cécile....

LE COMTE.

L'un et l'autre eut toujours l'ame basse et servile;
Mais leur malice en vain conspire mon trépas,
La Reine me connoît, et ne les croira pas.

LA DUCHESSE.

Ne vous y fiez point; de vos froideurs pour elle
Le chagrin lui tient lieu d'une injure mortelle.
C'est par son ordre exprès qu'on s'informe, s'instruit....

LE COMTE.

L'orage, quel qu'il soit, ne fera que du bruit;
La menace en est vaine, et trouble peu mon ame.

LA DUCHESSE.

Et si l'on vous arrête?

LE COMTE.

On n'oseroit, Madame.
Si l'on avoit tenté ce dangereux éclat,
Le coup qui le peut suivre entraîneroit l'Etat.

LA DUCHESSE.

Quoique votre personne à la Reine soit chere,
Gardez en la bravant d'augmenter sa colere.
Elle veut vous parler; et, si vous l'irritez,
Je ne vous réponds pas de toutes ses bontés.
C'est pour vous avertir de ce qu'il vous faut craindre
Qu'à ce triste entretien j'ai voulu me contraindre.

Du trouble de mes sens mon devoir alarmé
Me défend de revoir ce que j'ai trop aimé ;
Mais m'étant fait déja l'effort le plus funeste,
Pour conserver vos jours je dois faire le reste,
Et ne permettre pas....

LE COMTE.

Ah ! pour les conserver
Il étoit un moyen plus facile à trouver.
C'étoit en m'épargnant l'effroyable supplice
Où vous prévoyiez.... Ciel ! quelle est votre injustice !
Vous redoutez ma perte, et ne la craigniez pas
Quand vous avez signé l'arrêt de mon trépas.
Cet amour où mon cœur tout entier s'abandonne....

LA DUCHESSE.

Comte, n'y pensez plus, ma gloire vous l'ordonne,
Le refus d'un hymen par la Reine arrêté,
Eût de notre secret trahi la sûreté.
L'orage est violent : pour calmer sa furie
Contraignez ce grand cœur ; c'est moi qui vous en prie ;
Et quand le mien pour vous soupire encor tout bas,
Souvenez-vous de moi, mais ne me voyez pas.
Un penchant si flatteur.... Adieu, je m'embarrasse,
Et Cécile qui vient me fait quitter la place.

(*Elle sort.*)

SCENE III.

CÉCILE, LE COMTE D'ESSEX.

CÉCILE.

LA Reine m'a chargé de vous faire savoir
Que vous vous teniez prêt dans une heure à la voir.
Comme votre conduite a pu lui faire naître
Quelques légers soupçons que vous devez connoître,
C'est à vous de penser aux moyens d'obtenir
Que son cœur alarmé consente à les bannir ;
Et je ne doute pas qu'il ne vous soit facile
De rendre à son esprit une assiete tranquille.
Sur quelque impression qu'il ait pu s'émouvoir,
L'innocence auprès d'elle eut toujours tout pouvoir.
Je n'ai pu refuser cet avis à l'estime
Que j'ai pour un Héros qui doit haïr le crime,
Et me tiendrois heureux que sa sincérité
Contre vos ennemis fît votre sûreté.

LE COMTE.

Ce zele me surprend : il est et noble et rare ;
Et comme à m'accabler peut-être on se prépare,
Je vois qu'en mon malheur il doit m'être bien doux
De pouvoir espérer un juge tel que vous.
J'en connois la vertu. Mais achevez, de grace,
Vous devez être instruit de tout ce qui se passe.
Ma haine à vos amis étant à redouter,
Quels crimes pour me perdre osent-ils inventer ?

Et près d'être accusé, sur quelles impostures
Ai-je pour y répondre à prendre des mesures?
Rien ne vous est caché; parlez : je suis discret...
Et j'ai quelque intérêt à garder le secret.

CÉCILE.

C'est reconnoître mal le zele qui m'engage
A vous donner avis de prévenir l'orage.
Si l'orgueil qui vous porte à des projets trop hauts
Fait parmi vos vertus connoître des défauts,
Ceux qui pour l'Angleterre en redoutent la suite,
Ont droit de condamner votre aveugle conduite;
Quoique leur sentiment soit différent du mien,
Ce sont gens sans reproche et qui ne craignent rien.

LE COMTE.

Ces zélés pour l'Etat ont mérité, sans doute,
Que sans mal juger d'eux la Reine les écoute:
J'y crois de la justice, et qu'enfin il en est
Qui parlant contre moi parlent sans intérêt.
Mais Raleg, mais Coban, mais vous-même, peut-être,
Vous en avez beaucoup à me déclarer traître.
Tant qu'on me laissera dans le poste où je suis,
Vos avares desseins seront toujours détruits.
Je vous empêcherai d'augmenter vos fortunes
Par le redoublement des miseres communes;
Et le peuple réduit à gémir, endurer,
Trouvera malgré vous peut-être à respirer.

CÉCILE.

Ce que ces derniers jours nous vous avons vu faire
Montre assez qu'en effet vous êtes populaire;

Mais dans quelque haut rang que vous soyiez placé,
Souvent le plus heureux s'y trouve renversé.
Ce poste a ses périls.

LE COMTE.

Je l'avoûrai sans feindre,
Comme il est élevé tout m'y paroît à craindre ;
Mais, quoique dangereux pour qui fait un faux pas,
Peut-être encor si-tôt je ne tomberai pas,
Et j'aurai tout loisir, après de longs outrages,
D'apprendre qui je suis à des flatteurs à gages,
Qui me voyant du crime ennemi trop constant,
Ne peuvent s'élever qu'en me précipitant.

CÉCILE.

Sur un avis donné. . . .

LE COMTE.

L'avis m'est favorable ;
Mais comme l'amitié vous rend si charitable,
Depuis quand, et sur quoi vous croyez-vous permis
De penser que le tems ait pu nous rendre amis ?
Est-ce que l'on m'a vu, par d'indignes foiblesses,
Aimer les lâchetés, appuyer des bassesses,
Et prendre le parti de ces hommes sans foi,
Qui de l'art de trahir font leur unique emploi ?

CECILE.

Je souffre par raison un discours qui m'outrage ;
Mais, réduit à céder, au moins j'ai l'avantage
Que la Reine, craignant les plus grands attentats,
Vous traite de coupable, et ne m'accuse pas.

LE COMTE.

Je sais que contre moi vous animez la Reine.
Peut-être à la séduire aurez-vous quelque peine;
Et quand j'aurai parlé, tel qui noircit ma foi,
Pour obtenir sa grace aura besoin de moi.

(*Il sort.*)

SCENE IV.

CÉCILE, *seul.*

AGISSONS, il est tems; c'est trop faire l'esclave:
Perdons un orgueilleux dont le mépris nous brave,
Et ne balançons plus, puisqu'il faut éclater,
A prévenir le coup qu'il cherche à nous porter.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ELISABETH, TILNEY.

ELISABETH.

En vain tu crois tromper la douleur qui m'accable ;
C'est parce qu'il me hait qu'il s'est rendu coupable ;
Et la belle Suffolc, refusée à ses vœux,
Lui fait joindre le crime au mépris de mes feux.
Pour le justifier, ne dis point qu'il ignore
Jusqu'où va le poison dont l'ardeur me dévore :
Il a trop de ma bouche, il a trop de mes yeux
Appris qu'il est, l'ingrat ! ce que j'aime le mieux.
Quand j'ai blâmé son choix, n'étoit-ce pas lui dire
Que je veux que son cœur pour moi seule soupire ?
Et mes confus regards n'ont-ils pas expliqué
Ce que par mes refus j'avois déja marqué ?
Oui, de ma passion il sait la violence ;
Mais l'exil de Suffolc l'arme pour sa vengeance :
Au crime pour lui plaire il s'ose abandonner,
Et n'en veut à mes jours que pour la couronner.

TILNEY.

Quelques justes soupçons que vous en puissiez prendre,

J'ai peine contre vous à ne le pas défendre.
L'Etat qu'il a sauvé, sa vertu, son grand cœur,
Sa gloire, ses exploits, tout parle en sa faveur.
Il est vrai qu'à vos yeux Suffolc cause sa peine;
Mais, Madame, un sujet doit-il aimer sa Reine?
Et quand l'amour naîtroit, a-t-il à triompher
Où le respect plus fort combat pour l'étouffer?

ELISABETH.

Ah! contre la surprise où nous jettent ses charmes,
La Majesté du rang n'a que de foibles armes.
L'amour, par le respect dans un cœur enchaîné,
Devient plus violent, plus il se voit gêné.
Mais le Comte en m'aimant n'auroit eu rien à craindre,
Je lui donnois sujet de ne se point contraindre;
Et c'est de quoi rougir qu'après tant de bonté
Ses froideurs soient le prix que j'en ai mérité.

TILNEY.

Mais je veux qu'à vous seule, il cherche enfin à plaire;
De cette passion que faut-il qu'il espere?

ELISABETH.

Ce qu'il faut qu'il espere? Et qu'en puis-je espérer
Que la douceur de voir, d'aimer, de soupirer?...
Triste et bizarre orgueil qui m'ôte à ce que j'aime!
Mon bonheur, mon repos, s'immole au rang suprême;
Et je mourrois cent fois plutôt que faire un Roi,
Qui dans le trône assis fut au-dessous de moi.
Je sais que c'est beaucoup de vouloir que son ame
Brûle à jamais pour moi d'une inutile flamme,
Qu'aimer sans espérance est un cruel ennui;
Mais la part que j'y prends doit l'adoucir pour lui,

Et lorsque par mon rang je suis tyrannisée,
Qu'il le sait, qu'il le voit, la souffrance est aisée.
Qu'il me plaigne, et se plaigne, et content de m'aimer...
Mais que dis-je ? D'une autre il s'est laissé charmer ;
Et tant d'aveuglement suit l'ardeur qui l'entraîne
Que pour la satisfaire il veut perdre sa Reine.
Qu'il craigne cependant de me trop irriter :
Je contrains ma colere à ne pas éclater ;
Mais quelquefois l'amour qu'un long mépris outrage,
Las enfin de souffrir, se convertit en rage,
Et je ne réponds pas...

SCENE II.

LA DUCHESSE, ELISABETH, TILNEY.

ELISABETH.

EH ! bien, Duchesse, à quoi
Ont pu servir les soins que vous prenez pour moi ?
Avez-vous vu le Comte, et se rend-il traitable ?

LA DUCHESSE.

Il fait voir un respect pour vous inviolable,
Et si vos intérêts ont besoin de son bras,
Commandez, le péril ne l'étonnera pas ;
Mais il ne peut souffrir, sans quelque impatience,
Qu'on ose auprès de vous noircir son innocence :
Le crime, l'attentat sont des noms pleins d'horreur
Qui mettent dans son ame une noble fureur.

Il se plaint qu'on l'accuse, et que sa Reine écoute
Ce que des imposteurs. . .

ELISABETH.

Je lui fais tort, sans doute!
Quand jusqu'en mon Palais il ose m'assiéger,
Sa révolte n'est rien, je la dois négliger;
Et ce qu'avec l'Irlande il a d'intelligence
Marque dans ses projets la plus haute innocence!
Ciel! faut-il que ce cœur qui se sent déchirer,
Contre un sujet ingrat tremble à se déclarer?
Que ma mort qu'il résout me demandant la sienne,
Une indigne pitié, m'étonne, me retienne,
Et que toujours trop foible, après sa lâcheté,
Je n'ose mettre enfin ma gloire en sûreté?
Si l'amour une fois laisse place à la haine,
Il verra ce que c'est que d'outrager sa Reine;
Il verra ce que c'est que de s'être caché
Cet amour où pour lui mon cœur s'est relâché.
J'ai souffert jusqu'ici: malgré ses injustices,
J'ai toujours contre moi fait parler ses services;
Mais puisque son orgueil va jusqu'aux attentats,
Il faut en l'abaissant étonner les ingrats:
Il faut à l'univers, qui me voit, me contemple,
D'une juste rigueur donner un grand exemple.
Il cherche à m'y contraindre: il le veut; c'est assez.

LA DUCHESSE.

Quoi! pour ses ennemis vous vous intéressez,
Madame? ignorez-vous que l'éclat de sa vie
Contre le rang qu'il tient arme en secret l'envie?
Coupable en apparence. . .

ELISABETH.

Ah! dites en effet.
Les témoins sont ouis, son procès est tout fait;
Et si je veux enfin cesser de le défendre,
L'arrêt ne dépend plus que de le faire entendre.
Qu'il y songe, autrement...

LA DUCHESSE.

Eh! quoi, ne peut-on pas
L'avoir rendu suspect sur de faux attentats?

ELISABETH.

Ah! plût au Ciel!... Mais non, les preuves sont trop fortes!
N'a-t-il pas du Palais voulu forcer les portes?
Si le peuple qu'en foule il avoit attiré,
Eût appuyé sa rage, il s'en fût emparé.
Plus de trône pour moi, l'ingrat s'en rendoit maître!

LA DUCHESSE.

On n'est pas criminel toujours pour le paroître.
Mais je veux qu'il le soit; ce cœur de lui charmé
Résoudra-t-il sa mort? Vous l'avez tant aimé!

ELISABETH.

Ah! cachez-moi l'amour qu'alluma trop d'estime;
M'en faire souvenir, c'est redoubler son crime.
A ma honte, il est vrai, je le dois confesser,
Je sentis, j'eus pour lui... Mais que sert d'y penser?
Suffolc me l'a ravi; Suffolc, qu'il me préfere,
Lui demande mon sang: le lâche veut lui plaire!
Ah! pourquoi dans les maux où l'amour m'exposoit
N'ai-je fait que bannir celle qui les causoit?
Il falloit, il falloit à plus de violence

Contre cette rivale enhardir ma vengeance.
Ma douceur a nourri son criminel espoir.

LA DUCHESSE.

Mais cet amour sur elle eut-il quelque pouvoir?
Vous a-t-elle trahie, et d'une ame infidelle
Excité contre vous....

ELISABETH.

Je souffre tout par elle;
Elle s'est fait aimer, elle m'a fait haïr,
Et c'est avoir plus fait cent fois que me trahïr.

LA DUCHESSE.

Je n'ose m'opposer.... Mais Cécile s'avance.

SCENE III.

CECILE, ELISABETH, LA DUCHESSE, TILNEY.

CÉCILE.

ON ne pouvoit user de plus de diligence,
Madame; on a du Comte examiné le seing:
Les écrits sont de lui, nous connoissons sa main.
Sur un secours offert toute l'Irlande est prête
A faire au premier ordre éclater la tempête;
Et vous verrez dans peu renverser tout l'Etat,
Si vous ne prévenez cet horrible attentat.

ELISABETH, *à la Duchesse.*

Garderez-vous encor le zele qui l'excuse?
Vous le voyez.

LA DUCHESSE.

LA DUCHESSE.

Je vois que Cécile l'accuse :
Dans un projet coupable il le fait affermi ;
Mais j'en connois la cause, il est son ennemi.

CÉCILE.

Moi, son ennemi ?

LA DUCHESSE.

Vous.

CÉCILE.

Oui, je le suis des traîtres
Dont l'orgueil téméraire attente sur leurs maîtres ;
Et tant qu'entre mes mains leur salut sera mis,
Je ferai vanité de n'avoir point d'amis.

LA DUCHESSE.

Le Comte cependant n'a pas si peu de gloire
Que vous dussiez si-tôt en perdre la mémoire ;
L'État, pour qui cent fois on vit armer son bras,
Lui doit peut-être assez pour ne l'oublier pas.

CÉCILE.

S'il s'est voulu d'abord montrer sujet fidele,
La Reine a bien payé ce qu'il a fait pour elle ;
Et plus elle estima ses rares qualités,
Plus elle doit punir qui trahit ses bontés.

LA DUCHESSE.

Si le Comte périt, quoi que l'envie en pense,
Le coup qui le perdra punira l'innocence.
Jamais du moindre crime....

ELISABETH.

Eh ! bien, on le verra.

(*A Cécile.*)

Assemblez le conseil, il en décidera.
Vous attendrez mon ordre.

(*Cécile et Tilney sortent.*)

SCENE IV.

ELISABETH, LA DUCHESSE.

LA DUCHESSE.

AH ! que voulez-vous faire,
Madame ? En croyez-vous toute votre colere ?
Le Comte...

ELISABETH.

Pour ses jours n'ayez aucun souci.
Voici l'heure donnée, il va se rendre ici.
L'amour que j'eus pour lui, le fait son premier juge:
Il peut y rencontrer un assuré réfuge ;
Mais si dans son orgueil il ose persister,
S'il brave cet amour, il doit tout redouter.
Je suis lasse de voir....

SCENE V.

TILNEY, ELISABETH, LA DUCHESSE.

TILNEY.

LE Comte est-là, Madame.

ELISABETH.

Qu'il entre.... Quels combats troublent déja mon ame!
C'est lui de mes bontés qui doit chercher l'appui,
Le péril le regarde, et je crains plus que lui.

SCENE VI.

LE COMTE D'ESSEX, ELISABETH, LA DUCHESSE, TILNEY.

ELISABETH.

COMTE, j'ai tout appris, et je vous parle instruite
De l'abîme où vous jette une aveugle conduite;
J'en sais l'égarement, et par quels intérêts
Vous avez jusqu'au trône élevé vos projets.
Vous voyez qu'en faveur de ma premiere estime,
Nommant égarement le plus énorme crime,
Il ne tiendra qu'à vous que de vos attentats
Votre Reine aujourd'hui ne se souvienne pas.
Pour un si grand effort qu'elle offre de se faire,

Tout ce qu'elle demande est un aveu sincere.
S'il fait peine à l'orgueil qui vous fit trop oser,
Songez qu'on risque tout à me le refuser,
Que quand trop de bonté fait agir ma clémence,
Qui l'ose dédaigner doit craindre ma vengeance,
Que j'ai la foudre en main pour qui monte trop haut,
Et qu'un mot prononcé vous met sur l'échafaud.

LE COMTE.

Madame, vous pouvez résoudre de ma peine.
Je connois ce que doit un sujet à sa Reine,
Et sais trop que le trône où le Ciel vous fait seoir
Vous donne sur ma vie un absolu pouvoir.
Quoique d'elle par vous la calomnie ordonne,
Elle m'est odieuse, et je vous l'abandonne.
Dans l'état déplorable où sont reduits mes jours,
Ce sera m'obliger que d'en rompre le cours;
Mais ma gloire qu'attaque une lâche imposture,
Sans indignation n'en peut souffrir l'injure.
Elle est assez à moi pour me laisser en droit
De voir avec douleur l'affront qu'elle reçoit.
Si de quelque attentat vous avez à vous plaindre,
Si pour l'Etat tremblant la suite en est à craindre,
C'est à voir des flatteurs s'efforcer aujourd'hui,
En me rendant suspect, d'en abattre l'appui.

ELISABETH.

La fierté qui vous fait étaler vos services
Donne de la vertu d'assez foibles indices;
Et si vous m'en croyez, vous chercherez en moi
Un moyen plus certain. . . .

LE COMTE.

Madame, je le voi,
Des traîtres, des méchans, accoutumés au crime,
M'ont par leurs faussetés arraché votre estime;
Et toute ma vertu contre leur lâcheté
S'offre en vain pour garant de ma fidélité.
Si de la démentir j'avois été capable,
Sans rien craindre de vous, vous m'auriez vu coupable.
C'est au trône, où peut-être on m'eût laissé monter,
Que je me fusse mis en pouvoir d'éclater.
J'aurois, en m'élevant à ce dégré sublime,
Justifié ma faute en commettant le crime;
Et la ligue qui cherche à me perdre innocent
N'eût vu mes attentats qu'en les applaudissant.

ELISABETH.

Et n'as-tu pas, perfide! armant la populace,
Essayé, mais en vain, de te mettre en ma place?
Mon Palais investi ne te convainc-t-il pas
Du plus grand, du plus noir de tous les attentats?
Mais dis-moi, car enfin le courroux qui m'anime
Ne peut faire céder ma tendresse à ton crime,
Et si par sa noirceur je tâche à t'étonner,
Je ne te la fais voir que pour te pardonner:
Pourquoi vouloir ma perte, et qu'avoit fait ta Reine,
Qui dût à sa ruine intéresser ta haine?
Peut-être ai-je pour toi montré quelque rigueur,
Lorsque j'ai mis obstacle au penchant de ton cœur.
Suffolc t'avoit charmé; mais si tu peux te plaindre
Qu'apprenant cet amour j'ai tâché de l'éteindre,
Songe à quel prix, ingrat! et par combien d'honneurs

Mon estime a sur toi répandu mes faveurs.
C'est peu dire qu'estime, et tu l'as pu connoître,
Un sentiment plus fort de mon cœur fut le maître.
Tant de Princes, de Rois, de Héros méprisés,
Pour qui, cruel! pour qui les ai-je refusés?
Leur hymen eût sans doute acquis à mon Empire
Ce comble de puissance où l'on sait que j'aspire;
Mais, quoiqu'il m'assurât, ce qui m'ôtoit à toi
Ne pouvoit rien avoir de sensible pour moi.
Ton cœur dont je tenois la conquête si chere,
Etoit l'unique bien capable de me plaire;
Et si l'orgueil du trône eût pu me le soufftir,
Je t'eusse offert ma main afin de l'acquérir.
Espere, et tâche à vaincre un scrupule de gloire
Qui, combattant mes vœux, s'oppose à ta victoire.
Mérite par tes soins que mon cœur adouci
Consente à n'en plus croire un importun souci;
Fais qu'à ma passion je m'abandonne entiere,
Que cette Elisabeth si hautaine, si fiere,
Elle à qui l'univers ne sauroit reprocher
Qu'on ait vu son orgueil jamais se relâcher,
Cesse enfin, pour te mettre où son amour t'appelle,
De croire qu'un sujet ne soit pas digne d'elle.
Quelquefois à céder ma fierté se resout;
Que sais-tu si le tems n'en viendra pas à bout?
Que sais-tu....

LE COMTE.

Non, Madame, et je puis vous le dire,
L'estime de ma Reine, à mes vœux doit suffire.

Si l'amour la portoit à des projets trop bas,
Je trahirois sa gloire à ne l'empêcher pas.

ELISABETH.

Ah! je vois trop jusqu'où la tienne se ravale :
Le trône te plairoit, mais avec ma rivale.
Quelque appât qu'ait pour toi l'ardeur qui te séduit,
Prends-y garde, ta mort en peut être le fruit.

LE COMTE.

En perdant votre appui, je me vois sans défense ;
Mais la mort n'a jamais étonné l'innocence,
Et si pour contenter quelque ennemi secret,
Vous souhaitez mon sang, je l'offre sans regret.

ELISABETH.

Va, c'en est fait, il faut contenter ton envie ;
A ton lâche destin j'abandonne ta vie,
Et consens, puisqu'en vain je tâche à te sauver,
Que sans voir.... Tremble, ingrat! que je n'ose achever!
Ma bonté qui toujours s'obstine à te défendre,
Pour la derniere fois cherche à se faire entendre :
Tandis qu'encor pour toi je veux bien l'écouter,
Le pardon t'est offert, tu le peux accepter ;
Mais si....

LE COMTE.

J'accepterois un pardon, moi, Madame?

ELISABETH.

Il blesse, je le vois, la fierté de ton ame ;
Mais, s'il te fait souffrir, il falloit prendre soin
D'empêcher que jamais tu n'en eusses besoin :
Il falloit, ne suivant que de justes maximes,
Rejetter....

LE COMTE.

Il est vrai, j'ai commis de grands crimes,
Et ce que sur les mers mon bras a fait pour vous
Me rend digne en effet de tout votre courroux.
Vous le savez, Madame, et l'Espagne confuse
Justifie un vainqueur que l'Angleterre accuse.
Ce n'est pas pour vanter mes trop heureux exploits
Qu'à l'éclat qu'ils ont fait j'ose joindre ma voix.
Tout autre, pour sa Reine employant son courage,
En même occasion eût eu même avantage :
Mon bonheur a tout fait, je le crois; mais enfin
Ce bonheur eût ailleurs assuré mon destin :
Ailleurs si l'imposture eut conspiré ma honte,
On n'auroit pas souffert qu'on osât....

ELISABETH.

Eh! bien, Comte,
Il faut faire juger dans la rigueur des loix
La récompense due à ces rares exploits.
Si j'ai mal reconnu vos importans services,
Vos juges n'auront pas les mêmes injustices,
Et vous recevrez d'eux ce qu'auront mérité
Tant de preuves de zele et de fidélité.

(*Elle sort avec Tilney.*)

SCENE VII.

LA DUCHESSE, LE COMTE.

LA DUCHESSE.

AH! Comte, voulez-vous, en dépit de la Reine,
De vos accusateurs servir l'injuste haine,
Et ne voyez-vous pas que vous êtes perdu,
Si vous souffrez l'arrêt qui peut être rendu?
Quels juges avez-vous pour y trouver asyle?
Ce sont vos ennemis, c'est Raleg, c'est Cécile,
Et pouvez-vous penser qu'en ce péril pressant
Qui cherche votre mort vous déclare innocent?

LE COMTE.

Quoi! sans m'intéresser pour ma gloire flétrie,
Je me verrai traiter de traître à ma patrie?
S'il est dans ma conduite une ombre d'attentat,
Votre hymen fit mon crime, il touche peu l'Etat.
Vous savez là-dessus quelle est mon innocence,
Et ma gloire avec vous étant en assurance,
Ce que mes ennemis en voudront présumer,
Quoi qu'ose leur fureur, ne sauroit m'alarmer.
Leur imposture enfin se verra découverte;
Et tous méchans qu'ils sont, s'ils résolvent ma perte,
Assemblés pour l'arrêt qui doit me condamner,
Ils trembleront peut-être avant que le donner.

LA DUCHESSE.

Si l'éclat qu'au Palais mon hymen vous fit faire

Me faisoit craindre seul un arrêt trop sévere,
Je pourrois de ce crime affranchir votre foi,
En déclarant l'amour que vous eûtes pour moi;
Mais des témoins ouis sur ce qu'avec l'Irlande
On veut que vous ayiez....

LE COMTE.

La faute n'est pas grande;
Et pourvu que nos feux à la Reine cachés
Laissent à mes jours seuls mes malheurs attachés....

LA DUCHESSE.

Quoi! vous craignez l'éclat de nos flammes secretes?
Ce péril vous étonne, et c'est vous qui le faites?
La Reine, qui se rend sans rien examiner,
Si vous y consentez, vous veut tout pardonner;
C'est vous qui réfusant....

LE COMTE.

N'en parlons plus, Madame:
Qui reçoit un pardon, souffre un soupçon infâme;
Et j'ai le cœur trop haut pour pouvoir m'abaisser
A l'indigne priere où l'on me veut forcer.

LA DUCHESSE.

Ah! si de quelque espoir je puis flatter ma peine,
Je vois bien qu'il le faut mettre tout en la Reine.
Par de nouveaux efforts je veux encor pour vous
Tâcher, malgré vous-même, à vaincre son courroux.
Mais si je n'obtiens rien, songez que votre vie,
Depuis long-tems en butte aux fureurs de l'envie,
Me coûte assez déja pour ne mériter pas
Que cherchant à mourir vous causiez mon trépas....
C'est vous en dire trop. Adieu, Comte.

LE COMTE.

Ah! Madame,
Après que vous avez désespéré ma flamme,
Par quels soins de mes jours.... Quoi! me quitter ainsi?
(*La Duchesse sort.*)

SCENE VIII.

CROMMER, LE COMTE, GARDES.

CROMMER.

C'est avec déplaisir que je parois ici;
Mais un ordre cruel dont tout mon cœur soupire....

LE COMTE.

Quelque fâcheux qu'il soit, vous pouvez me le dire.

CROMMER.

J'ai charge....

LE COMTE.

Eh! bien, de quoi? parlez sans hésiter.

CROMMER.

De prendre votre épée, et de vous arrêter.

LE COMTE.

Mon épée!

CROMMER.

A cet ordre il faut que j'obéisse.

LE COMTE.

Mon épée! Et l'outrage est joint à l'injustice?

CROMMER.

Ce n'est pas sans raison que vous vous étonnez.
J'obéis à regret ; mais je le dois.

LE COMTE, *lui donnant son épée.*

Prenez.
Vous avez dans vos mains ce que toute la terre
A vu plus d'une fois utile à l'Angleterre.
Marchons ; quelque douleur que j'en puisse sentir,
La Reine veut se perdre, il faut y consentir.

Fin du second Acte.

ACTE III.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ÉLISABETH, CÉCILE, TILNEY.

ÉLISABETH.

LE Comte est condamné?

CÉCILE.

C'est à regret, Madame,
Qu'on voit son nom terni par un arrêt infâme.
Ses juges l'en ont plaint; mais tous l'ont, à la fois,
Connu si criminel qu'ils n'ont eu qu'une voix.
Comme pour affoiblir toutes nos procédures,
Ses reproches d'abord m'ont accablé d'injures.
Ravi, s'il se pouvoit, de le favoriser,
J'ai de son jugement voulu me récuser.
La Loi le défendoit, et c'est malgré moi-même
Que j'ai dit mon avis dans le Conseil suprême,
Qui, confus des noirceurs de son lâche attentat,
A cru devoir sa tête au repos de l'Etat.

ÉLISABETH.

Ainsi sa perfidie a paru manifeste?

CÉCILE.

Le coup pour vous, Madame, alloit être funeste.

Du Comte de Tyron, de l'Irlandois suivi,
Il en vouloit au trône, et vous l'auroit ravi.

ÉLISABETH.

Ah ! je l'ai trop connu, lorsque la populace
Seconda contre moi son insolente audace!
A m'ôter la couronne il croyoit l'engager !
Quelle excuse à ce crime, et par où s'en purger ?
Qu'a-t-il répondu ?

CÉCILE.

Lui ? qu'il n'avoit rien à dire,
Que pour toute défense il nous devoit suffire
De voir ses grands exploits pour lui s'intéresser,
Et que sur ces témoins on pouvoit prononcer.

ÉLISABETH.

Quel orgueil ! Quoi ! tout prêt à voir lancer la foudre,
Au moindre repentir il ne peut se résoudre ?
Soumis à ma vengeance il brave mon pouvoir ?
Il ose....

CECILE.

Sa fierté ne se peut concevoir.
On eût dit, à le voir plein de sa propre estime,
Que ses juges étoient coupables de son crime,
Et qu'ils craignoient de lui, dans ce pas hasardeux,
Ce qu'il avoit l'orgueil de ne pas craindre d'eux.

ÉLISABETH.

Cependant il faudra que cet orgueil s'abaisse.
Il voit, il voit l'état où son crime le laisse :
Le plus ferme s'ébranle après l'arrêt donné.

CÉCILE.

Un coup si rigoureux ne l'a point étonné.

Comme alors on conserve une inutile audace,
J'ai voulu le réduire à vous demander grace.
Que ne m'a-t-il point dit ? J'en rougis, et me tais.

ÉLISABETH.

Ah ! quoiqu'il la demande, il ne l'aura jamais.
De moi tantôt, sans peine, il l'auroit obtenue ;
J'étois encor pour lui de bonté prévenue,
Je voyois à regret qu'il voulût me forcer
A souhaiter l'arrêt qu'on vient de prononcer.
Mon bras, lent à punir, suspendoit la tempête :
Il me pousse à l'éclat ; il paîra de sa tête.
Donnez bien ordre à tout. Pour empêcher sa mort,
Le peuple qui la craint peut faire quelque effort :
Il s'en est fait aimer ; prévenez ces alarmes.
Dans les lieux les moins sûrs faites prendre les armes.
N'oubliez rien ; allez.

CÉCILE.

Vous connoissez ma foi ?
Je réponds des mutins ; reposez-vous sur moi.

(*Il sort.*)

SCENE II.

ÉLISABETH, TILNEY.

ÉLISABETH, *à part.*

ENFIN, perfide! enfin ta perte est résolue!
C'en est fait, malgré moi, toi-même l'as conclue.
De ma lâche pitié tu craignois les effets;
Plus de grace, tes vœux vont être satisfaits.
Ma tendresse emportoit une indigne victoire;
Je l'étouffe. Il est tems d'avoir soin de ma gloire,
Il est tems que mon cœur justement irrité,
Instruise l'univers de toute ma fierté.
Quoi! de ce cœur séduit appuyant l'injustice,
De tes noirs attentats tu l'auras fait complice,
J'en saurai le coup prêt d'éclater, le verrai,
Tu m'auras dédaignée, et je le souffrirai?
Non : puisqu'en moi toujours l'amante te fit peine,
Tu le veux, pour te plaire, il faut paroître Reine,
Et reprendre l'orgueil que j'osois oublier,
Pour permettre à l'amour de te justifier.

TILNEY.

A croire cet orgueil peut-être un peu trop prompte,
Vous avez consenti qu'on ait jugé le Comte.
On vient de prononcer l'arrêt de son trépas :
Chacun tremble pour lui ; mais il ne mourra pas.

ÉLISABETH.

Il ne mourra pas! lui? Non, crois-moi, tu t'abuses!
Tu sais son attentat; est-ce que tu l'excuses,
Et que de son arrêt blâmant l'indignité,
Tu crois qu'il soit injuste, ou trop précipité?
Penses-tu, quand l'ingrat contre moi se déclare,
Qu'il n'ait pas mérité la mort qu'on lui prépare,
Et que je venge trop, en le laissant périr,
Ce que par ses dédains l'amour m'a fait souffrir?

TILNEY.

Que cet arrêt soit juste ou donné par l'envie,
Vous l'aimez; cet amour lui sauvera la vie.
Il tient vos jours aux siens si fortement unis
Que par le même coup on les verroit finis.
Votre aveugle colere envain vous le déguise,
Vous pleureriez la mort que vous auriez permise;
Et le sanglant éclat qui suivroit ce courroux
Vengeroit vos malheurs moins sur lui que sur vous.

ÉLISABETH.

Ah! cruelle! pourquoi fais-tu trembler ma haine?
Est-ce une passion indigne d'une Reine?
Et l'amour, qui me veut empêcher de régner,
Ne se lasse-t-il point de se voir dédaigner?
Que me sert qu'au-dehors redoutable ennemie,
Je rende par la paix ma puissance affermie,
Si mon cœur au-dedans, tristement déchiré,
Ne peut jouir du calme où j'ai tant aspiré?
Mon bonheur semble avoir enchaîné la victoire,
J'ai triomphé par-tout, tout parle de ma gloire;
Et d'un sujet ingrat ma pressante bonté

Ne peut, même en priant, réduire la fierté....
(*A part.*)
Par son fatal arrêt plus que lui condamnée,
A quoi te résous-tu, Princesse infortunée?
Laisseras-tu périr sans pitié, sans secours,
Le soutien de ta gloire et l'appui de tes jours?

TILNEY.

Ne pouvez-vous pas tout?.... Vous pleurez!

ÉLISABETH.

Oui, je pleure,
Et sens bien que s'il meurt, il faudra que je meure!....
(*A part.*)
O vous, Rois, que pour lui ma flamme a négligés,
Jettez les yeux sur moi, vous êtes bien vengés!
Une Reine intrépide au milieu des alarmes,
Tremblante pour l'amour, ose verser des larmes!
Encor s'il étoit sûr que ses pleurs répandus,
En me faisant rougir, ne fussent pas perdus,
Que le lâche, pressé du vif remords que donne....
(*A Tilney.*)
Qu'en penses-tu? dis-moi? Le plus hardi s'étonne:
L'image de la mort dont l'appareil est prêt,
Fait croire tout permis pour en changer l'arrêt.
Réduit à voir sa tête expier son offense,
Doutes-tu qu'il ne veuille implorer ma clémence?
Que sûr que mes bontés passent ses attentats....

TILNEY.

Il doit y recourir; mais s'il ne le fait pas?
Le Comte est fier, Madame.

ÉLISABETH.

Ah ! tu me désesperes !
Quoi qu'osent contre moi ses projets téméraires,
Dût l'Etat par ma chûte en être renversé,
Qu'il fléchisse, il suffit, j'oublîrai le passé.
Mais quand, toute attachée à retenir la foudre,
Je frémis de le perdre, et tremble à m'y résoudre,
Si, me bravant toujours, il ose m'y forcer,
Moi, Reine, lui, sujet, puis-je m'en dispenser ?
Sauvons-le, malgré lui. Parle, et fais qu'il te croie.
Vois-le ; mais cache-lui que c'est moi qui t'envoie ;
Et, ménageant ma gloire en t'expliquant pour moi,
Peins-lui mon cœur sensible à ce que je lui doi :
Fais-lui voir qu'à regret j'abandonne sa tête,
Qu'au plus foible remords sa grace est toute prête ;
Et si pour l'ébranler il faut aller plus loin,
Du soin de mon amour fais ton unique soin.
Laisse, laisse ma gloire, et dis-lui que je l'aime,
Tout coupable qu'il est, cent fois plus que moi-même,
Qu'il n'a, s'il veut finir mes déplorables jours,
Qu'à souffrir que des siens on arrête le cours.
Presse, prie, offre tout pour fléchir son courage ;
Enfin, si pour ta Reine un vrai zele t'engage,
Par crainte, par amour, par pitié de mon sort,
Obtiens qu'il se pardonne et s'arrache à la mort :
L'empêchant de périr tu m'auras bien servie.
Je ne te dis plus rien ; il y va de ma vie :
Ne perds point de tems, cours, et me laisse écouter
Ce que pour sa défense un ami vient tenter.

(*Tilney sort.*)

SCENE III.

ÉLISABETH, LE COMTE DE SALSBURY.

SALSBURY.

MADAME, pardonnez à ma douleur extrême,
Si, paroissant ici pour un autre moi-même,
Tremblant, saisi d'effroi, pour vous, pour vos Etats,
J'ose vous conjurer de ne vous perdre pas.
Je n'examine point quel peut être le crime ;
Mais si l'arrêt donné vous semble légitime,
Vous le paroîtra-t-il, quand vous daignerez voir
Par un funeste coup quelle tête il fait choir ?
C'est ce fameux Héros dont cent fois la victoire
Par les plus grands exploits a consacré la gloire,
Dont par-tout le destin fut si noble et si beau,
Qu'on livre entre les mains d'un infâme bourreau.
Après qu'à sa valeur, que chacun idolatre,
L'univers avec pompe a servi de théatre,
Pourrez-vous consentir qu'un échafaud dressé
Montre à tous de quel prix il est récompensé ?
Quand je viens vous marquer son mérite et sa peine,
Ce n'est point seulement l'amitié qui m'amene,
C'est l'Etat désolé, c'est votre Cour en pleurs,
Qui perdant son appui tremble de ses malheurs.
Je sais qu'en sa conduite il eut quelque imprudence ;
Mais le crime toujours ne suit pas l'apparence,

Et dans le rang illustre où ses vertus l'ont mis,
Estimé de sa Reine, il a des ennemis
Pour lui, pour vous, pour nous, craignez les artifices
De ceux qui de sa mort se rendent les complices.
Songez que la clémence a toujours eu ses droits,
Et qu'elle est la vertu la plus digne des Rois.

ÉLISABETH.

Comte de Salsbury, j'estime votre zele,
J'aime à vous voir ami généreux et fidele,
Et loue en vous l'ardeur que ce noble intérêt
Vous donne à murmurer d'un équitable arrêt.
J'en sens ainsi que vous une douleur extrême;
Mais je dois à l'Etat encor plus qu'à moi-même.
Si j'ai laissé du Comte éclaircir le forfait,
C'est lui qui m'a forcée à tout ce que j'ai fait.
Prête à tout oublier, s'il avouoit son crime,
On le sait, j'ai voulu lui rendre mon estime;
Ma bonté n'a servi qu'à redoubler l'orgueil
Qui des ambitieux est l'ordinaire écueil.
Des soins qu'il m'a vu prendre à détourner l'orage,
Quoique sûr d'y périr, il s'est fait un outrage.
Si sa tête me fait raison de sa fierté,
C'est sa faute, il aura ce qu'il a mérité.

SALSBURY.

Il mérite sans doute une honteuse peine,
Quand sa fierté combat les bontés de sa Reine.
Si quelque chose en lui vous peut, vous doit blesser,
C'est l'orgueil de ce cœur qu'il ne peut abaisser,
Cet orgueil qu'il veut croire au péril de sa vie;
Mais pour être trop fier, vous a-t-il moins servie?

Vous a-t-il moins montré, dans cent et cent combats,
Que pour vous il n'est rien d'impossible à son bras?
Par son sang prodigué, par l'éclat de sa gloire,
Daignez, s'il vous en reste encor quelque mémoire,
Accorder au malheur qui l'accable aujourd'hui,
Le pardon qu'à genoux je demande pour lui.
Songez que si jamais il vous fut nécessaire,
Ce qu'il a déja fait, il peut encor le faire,
Et que nos ennemis, tremblans, désespérés,
N'ont jamais mieux vaincu que quand vous le perdrez.

ÉLISABETH.

Je le perds à regret; mais enfin je suis Reine:
Il est sujet, coupable et digne de sa peine.
L'arrêt est prononcé, Comte, et tout l'univers
Va sur lui, va sur moi tenir les yeux ouverts.
Quand sa seule fierté, dont vous blâmez l'audace,
M'auroit fait souhaiter qu'il m'eût demandé grace,
Si par-là de la mort il a pu s'affranchir,
Dédaignant de le faire, est-ce à moi de fléchir?
Est-ce à moi d'endurer qu'un sujet téméraire,
A d'impuissans éclats réduise ma colere,
Et qu'il puisse, à ma honte, apprendre à l'avenir
Que j'ai connu son crime, et n'osai le punir?

SALSBURY.

On parle de révolte et de ligues secrettes;
Mais, Madame, on se sert de lettres contrefaites.
Les témoins par Cécile ouis, examinés,
Sont témoins que peut-être on aura subornés.
Le Comte les récuse; et quand je les soupçonne....

ÉLISABETH.

Le Comte est condamné ; si son arrêt l'étonne,
S'il a pour l'affoiblir quelque chose à tenter,
Qu'il rentre en son devoir, on pourra l'écouter.
Allez ; mon juste orgueil, que son audace irrite,
Peut faire grace encor : faites qu'il la mérite.

(*Le Comte de Salsbury sort.*)

SCENE IV.

LA DUCHESSE, ÉLISABETH.

ÉLISABETH.

VENEZ, venez, Duchesse, et plaignez mes ennuis.
Je cherche à pardonner, je le veux, je le puis ;
Et je tremble toujours qu'un obstiné coupable
Lui même contre moi ne soit inexorable....
(*A part.*)
Ciel ! qui me fis un cœur et si noble et si grand,
Ne le devois-tu pas former indifférent ?
Falloit-il qu'un ingrat, aussi fier que sa Reine,
Me donnant tant d'amour, fût digne de ma haine ?
Ou si tu résolvois de m'en laisser trahir,
Pourquoi ne m'as-tu pas permis de le haïr ?....
Si ce funeste arrêt n'ébranle point le Comte,
Je ne puis éviter ou ma perte, ou ma honte.
Je péris par sa mort ; et le voulant sauver,
Le lâche impunément aura su me braver.
Que je suis malheureuse !

LA DUCHESSE.

On est sans doute à plaindre,
Quand on hait la rigueur et qu'on s'y voit contraindre;
Mais si le Comte osoit, tout condamné qu'il est,
Plutôt que son pardon accepter son arrêt,
Au moins de ses desseins, sans le dernier supplice,
La prison vous pourroit....

ÉLISABETH.

Non, je veux qu'il fléchisse:
Il y va de ma gloire, il faut qu'il cede.

LA DUCHESSE.

Hélas!
Je crains qu'à vos bontés il ne se rende pas,
Que, voulant abaisser ce courage invincible,
Vos efforts....

ÉLISABETH.

Ah! j'en sais un moyen infaillible.
Rien n'égale en horreur ce que j'en souffrirai!
C'est le plus grand des maux! peut-être j'en mourrai;
Mais si toujours d'orgueil son audace est suivie,
Il faudra le sauver aux dépens de ma vie:
(*A part.*)
M'y voilà résolue.... O vœux mal exaucés!
O mon cœur, est-ce ainsi que vous me trahissez?

LA DUCHESSE.

Votre pouvoir est grand; mais je connois le Comte,
Il voudra....

ÉLISABETH.

Je ne puis le vaincre qu'à ma honte,
Je le sais; mais enfin je vaincrai sans effort,
Et vous allez vous-même en demeurer d'accord.

Il

Il adore Suffolc ; c'est elle qui l'engage
A lui faire raison d'un exil qui l'outrage.
Quoi que coûte à mon cœur ce funeste dessein,
Je veux, je souffrirai qu'il lui donne la main ;
Et l'ingrat qui m oppose une fierté rebelle,
Sûr enfin d'être heureux, voudra vivre pour elle.

LA DUCHESSE.

Si par-là seulement vous croyez le toucher,
Apprenez un secret qu'il ne faut plus cacher.
De l'amour de Suffolc vainement alarmée,
Vous la punîtes trop, il ne l'a point aimée ;
C'est moi seule, ce sont mes criminels appas
Qui surprirent son cœur, que je n'attaquois pas.
Par devoir, par respect, j'eus beau vouloir éteindre
Un feu dont vous deviez avoir tant à vous plaindre :
Confuse de ses vœux, j'eus beau lui résister,
Comme l'amour se flatte, il voulut se flatter.
Il crut que la pitié pourroit tout sur votre ame,
Que le tems vous rendroit favorable à sa flamme ;
Et quoiqu'enfin pour lui Suffolc fût sans appas,
Il feignit de l'aimer, pour ne m'exposer pas.
Son exil étonna son amour téméraire ;
Mais si mon intérêt le força de se taire,
Son cœur, dont la contrainte irritoit les desirs,
Ne m'en donna pas moins ses plus ardens soupirs.
Par moi qui l'usurpai vous en fûtes bannie,
Je vous nuisis, Madame, et je m'en suis punie.
Pour vous rendre les vœux que j'osois détourner,
On demanda ma main ; je la voulus donner.
Eloigné de la Cour, il sut cette nouvelle :

Il revient furieux, rend le peuple rebelle,
S'en fait suivre au Palais dans le moment fatal
Que l'hymen me livroit au pouvoir d'un rival.
Il venoit l'empêcher, et c'est ce qu'il vous cache.
Voilà par où le crime à sa gloire s'attache;
On traite de révolte un fier emportement,
Pardonnable, peut-être, aux ennuis d'un amant.
S'il semble un attentat, s'il en a l'apparence,
L'aveu que je vous fais prouve son innocence.
Enfin, Madame, enfin, par tout ce qui jamais
Put surprendre, toucher, enflammer vos souhaits,
Par les plus tendres vœux dont vous fûtes capable,
Par lui-même, pour vous l'objet le plus aimable,
Sur des témoins suspects, qui n'ont pu l'étonner,
Ses juges à la mort l'ont osé condamner.
Accordez-moi ses jours pour prix du sacrifice
Qui m'arrachant à lui vous a rendu justice.
Mon cœur en souffre assez pour mériter de vous,
Contre un si cher coupable un peu moins de courroux.

ÉLISABETH.

Ai-je bien entendu? Le perfide vous aime,
Me dédaigne, me brave, et, contraire à moi-même,
Je vous assurerois, en l'osant secourir,
La douceur d'être aimée, et de me voir souffrir?
Non, il faut qu'il périsse, et que je sois vengée.
Je dois ce coup funeste à ma flamme outragée.
Il a trop mérité l'arrêt qui le punit:
Innocent ou coupable, il vous aime; il suffit.
S'il n'a point de vrai crime, ainsi qu'on le veut croire,
Sur le crime apparent je sauverai ma gloire;

Et la raison d'Etat en le privant du jour
Servira de prétexte à la raison d'amour.

LA DUCHESSE.

Juste ciel ! vous pourriez vous immoler sa vie !
Je ne me repens point de vous avoir servie ;
Mais, hélas ! qu'ai-je pu faire plus contre moi
Pour le rendre à sa Reine et rejetter sa foi ?
Tout parloit, m'assuroit de son amour extrême ;
Pour mieux me l'arracher qu'auriez-vous fait vous-même ?

ÉLISABETH.

Moins que vous. Pour lui seul, quoi qu'il fût arrivé,
Toujours tout mon amour se seroit conservé.
En vain de moi tout autre eût eu l'ame charmée,
Point d'hymen. Mais enfin je ne suis point aimée,
Mon cœur de ses dédains ne peut venir à bout,
Et, dans ce désespoir, qui peut tout ose tout.

LA DUCHESSE.

Ah ! faites-lui paroître un cœur plus magnanime ;
Ma sévere vertu lui doit-elle être un crime ?
Et l'aide qu'à vos feux j'ai cru devoir offrir,
Vous le fait-elle voir plus digne de périr ?

ÉLISABETH.

J'ai tort, je le confesse ; et, quoique je m'emporte,
Je sens que ma tendresse est toujours la plus forte.
(*A part.*)
Ciel, qui me réservez à des malheurs sans fin,
Il ne manquoit donc plus à mon cruel destin
Que de ne souffrir pas dans cette ardeur fatale
Que je fusse en pouvoir de haïr ma rivale !

Ah ! que de la vertu les charmes sont puissans !....
(*A la Duchesse.*)
Duchesse, c'en est fait, qu'il vive, j'y consens.
Par un même intérêt vous craignez et je tremble :
Pour lui, contre lui-même, unissons-nous ensemble ;
Tirons-le du péril qui ne peut l'alarmer,
Toutes deux pour le voir, toutes deux pour l'aimer.
Un prix bien inégal nous en paîra la peine :
Vous aurez tout son cœur, je n'aurai que sa haine ;
Mais n'importe, il vivra.... Son crime est pardonné :
Je m'oppose à sa mort.... Mais l'arrêt est donné ;
L'Angleterre le sait, la terre toute entiere
D'une juste surprise en fera la matiere.
Ma gloire, dont toujours il s'est rendu l'appui,
Veut qu'il demande grace ; obtenez-le de lui.
Vous avez sur son cœur une entiere puissance,
Allez ; pour le soumettre, usez de violence :
Sauvez-le, sauvez-moi.... Dans le trouble où je suis.
M'en reposer sur vous est tout ce que je puis.

Fin du troisieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

LE COMTE D'ESSEX, TILNEY.

LE COMTE.

JE dois beaucoup, sans doute, au souci qui t'amene;
Mais enfin tu pouvois t'épargner cette peine.
Si l'arrêt qui me perd te semble à redouter,
J'aime mieux le souffrir que de le mériter.

TILNEY.

De cette fermeté souffrez que je vous blâme.
Quoique la mort jamais n'ébranle une grande ame,
Quand il nous la faut voir, par des arrêts sanglans,
Dans son triste appareil approcher à pas lents. . . .

LE COMTE.

Je ne le cele point, je croyois que la Reine
A me sacrifier dût avoir quelque peine.
Entrant dans le Palais, sans peur d'être arrêté,
J'en faisois pour ma vie un lieu de sûreté.
Non qu'enfin si mon sang a tant de quoi lui plaire,
Je voie avec regret qu'on l'ose satisfaire;
Mais pour verser ce sang tant de fois répandu,
Peut-être un échaffaud ne m'étoit-il pas dû.

Pour elle il fut le prix de plus d'une victoire :
Elle veut l'oublier ; j'ai regret à sa gloire.
J'ai regret qu'aveuglée elle attire sur soi
La honte qu'elle croit faire tomber sur moi.
Le Ciel m'en est témoin, jamais sujet fidele
N'eût pour sa Souveraine un cœur si plein de zele.
Je l'ai fait éclater en cent et cent combats :
On aura beau le taire, ils ne le tairont pas.
Si j'ai fait mon devoir quand je l'ai bien servie,
Du moins je méritois qu'elle eût soin de ma vie.
Pour la voir contre moi si fiérement s'armer,
Le crime n'est pas grand de n'avoir pu l'aimer.
Le penchant fut toujours un mal inévitable,
S'il entraîne le cœur, le sort en est coupable,
Et toute autre, oubliant un si léger chagrin,
Ne m'auroit pas puni des fautes du destin.

TILNEY.

Vos froideurs, je l'avoue, ont irrité la Reine ;
Mais daignez l'adoucir, et sa colere est vaine.
Pour trop croire un orgueil dont l'éclat lui déplaît,
C'est vous-même, c'est vous qui donnez votre arrêt.
Par vous, dit-on, l'Irlande à l'attentat s'anime :
Que le crime soit faux, il est connu pour crime ;
Et quand pour vous sauver elle vous tend les bras,
Sa gloire veut au moins que vous fassiez un pas,
Que vous.....

LE COMTE.

Ah ! s'il est vrai qu'elle songe à sa gloire,
Pour garantir son nom d'une tache trop noire,
Il est d'autres moyens, où l'équité consent,

Que de se relâcher à perdre un innocent.
On ose m'accuser : que sa colere accable
Des témoins subornés, qui me rendent coupable;
Cécile les entend et les a suscités,
Raleg leur a fourni toutes leurs faussetés.
Que Raleg, que Cécile, et ceux qui leur ressemblent,
Ces infâmes sous qui tous les gens de bien tremblent,
Par la main d'un bourreau, comme ils l'ont mérité,
Lavent dans leur vil sang leur infidélité.
Alors, en répandant ce sang vraiment coupable,
La Reine aura fait rendre un arrêt équitable;
Alors de sa rigueur le foudroyant éclat,
Affermissant sa gloire, aura sauvé l'Etat.
Mais sur moi, qui maintiens la grandeur souveraine,
Du crime des méchans faire tomber la peine,
Souffrir que contre mor des écrits contrefaits....
Non, la postérité ne le croira jamais;
jamais on ne pourra se mettre en la pensée
Que de ce qu'on me doit la mémoire effacée
Ait laissé l'imposture en pouvoir d'accabler....
Mais la Reine le voit, et le voit sans trembler;
Le péril de l'Etat n'a rien qui l'inquiéte :
Je dois être content, puisqu'elle est satisfaite,
Et ne point m'ébranler d'un indigne trépas
Qui lui coûte sa gloire, et ne l'étonne pas.

TILNEY.

Et ne l'étonne pas! elle s'en désespere,
Blâme votre rigueur, condamne sa colere;
Pour rendre à son esprit le calme qu'elle attend,
Un mot à prononcer vous coûteroit-il tant?

LE COMTE.

Je crois que de ma mort le coup lui sera rude,
Qu'elle s'accusera d'un peu d'ingratitude.
Je n'ai pas, on le sait, mérité mes malheurs;
Mais le tems adoucit les plus vives douleurs.
De ses tristes remords, si ma perte est suivie,
Elle souffriroit plus à me laisser la vie.
Foible à vaincre ce cœur qui lui devient suspect,
Je ne pourrois pour elle avoir que du respect;
Tout rempli de l'objet qui s'en est rendu maître,
Si je suis criminel, je voudrois toujours l'être;
Et sans doute il est mieux qu'en me privant du jour,
Sa haine quoiqu'injuste éteigne son amour.

TILNEY.

Quoi! je n'obtiendrai rien?

LE COMTE.

Tu redoubles ma peine;
C'est assez.

TILNEY.

Mais enfin que dirai-je à la Reine?

LE COMTE.

Qu'on vient de m'avertir que l'échafaud est prêt,
Qu'on doit dans un moment exécuter l'arrêt,
Et qu'innocent d'ailleurs, je tiens cette mort chere
Qui me fera bientôt cesser de lui déplaire.

TILNEY.

Je vais la retrouver; mais, encore une fois,
Par ce que vous devez....

LE COMTE.

Je sais ce que je dois.

Adieu. Puisque ma gloire à ton zele s'oppose,
De mes derniers momens souffre que je dispose :
Il m'en reste assez peu pour me laisser au moins
La triste liberté d'en jouir sans témoins.

(*Tilney sort.*)

SCENE II.

LE COMTE, *seul.*

O fortune, ô grandeur, dont l'amorce flatteuse
Surprend, touche, éblouit une ame ambitieuse,
De tant d'honneurs reçus c'est donc-là tout le fruit ?
Un long-tems les amasse, un moment les détruit ?
Tout ce que le destin le plus digne d'envie
Peut attacher de gloire à la plus belle vie,
J'ai pu me le promettre, et, pour le mériter,
Il n'est projet si haut qu'on ne m'ait vu tenter ;
Cependant aujourd'hui, se peut-il qu'on le croie,
C'est sur un échaffaud que la Reine m'envoie :
C'est-là qu'aux yeux de tous m'imputant des forfaits...

SCENE III.

SALSBURY, LE COMTE.

LE COMTE.

EH ! bien, de ma faveur vous voyez les effets !
Ce fier Comte d'Essex dont la haute fortune
Attiroit de flatteurs une foule importune,
Qui vit de son bonheur tout l'univers jaloux,
Abattu, condamné, le reconnoissez-vous !
Des lâches, des méchans, victime infortunée,
J'ai bien en un moment changé de destinée !
Tout passe ; et qui m'eût dit, après ce qu'on m'a vu ;
Que je l'eusse éprouvé, je ne l'aurois pas cru.

SALSBURY.

Quoique vous éprouviez que tout change, tout passe,
Rien ne change pour vous, si vous vous faites grace.
Je viens de voir la Reine, et ce qu'elle m'a dit
Montre assez que pour vous l'amour toujours agit ;
Votre seule fierté, qu'elle voudroit abattre
S'oppose à ses bontés, s'obstine à les combattre.
Contraignez-vous ; un mot qui marque un cœur soumis
Vous va mettre au-dessus de tous vos ennemis.

LE COMTE.

Quoi ! quand leur imposture indignement m'accable,
Pour les justifier je me rendrai coupable,
Et par mon lâche aveu, l'univers étonné
Apprendra qu'ils m'auront justement condamné ?

SALSBURY.

En lui parlant pour vous, j'ai peint votre innocence;
Mais enfin elle cherche une aide à sa clémence.
C'est votre Reine, et quand pour fléchir son courroux
Elle ne veut qu'un mot, le refuserez-vous.

LE COMTE.

Oui, puisqu'enfin ce mot rendroit ma honte extrême.
J'ai vécu glorieux, et je mourrai de même,
Toujours inébranlable, et dédaignant toujours
De mériter l'arrêt qui va finir mes jours.

SALSBURY.

Vous mourrez glorieux! ah Ciel! pouvez-vous croire
Que sur un échaffaud vous sauviez votre gloire?
Qu'il ne soit pas honteux à qui s'est vu si haut?

LE COMTE.

Le crime fait la honte, et non pas l'échaffaud;
Ou si dans mon arrêt quelque infamie éclate,
Elle est, lorsque je meurs, pour une Reine ingrate,
Qui, voulant oublier cent preuves de ma foi,
Ne mérita jamais un sujet tel que moi.
Mais la mort m'étant plus à souhaiter qu'à craindre,
Sa rigueur me fait grace, et j'ai tort de m'en plaindre.
Après avoir perdu ce que j'aimois le mieux,
Confus, désespéré, le jour m'est odieux.
A quoi me serviroit cette vie importune
Qu'à m'en faire toujours mieux sentir l'infortune?
Pour la seule Duchesse il m'auroit été doux
De passer.... Mais hélas! un autre est son époux,
Un autre dont l'amour moins tendre, moins fidele....
Mais elle doit savoir mon malheur, qu'en dit-elle?

Me flattai-je en croyant qu'un reste d'amitié
Lui fera de mon sort prendre quelque pitié ?
Privé de son amour, pour moi si plein de charmes,
Je voudrois bien du moins avoir part à ses larmes.
Cette austere vertu qui soutient son devoir,
Semble à mes tristes vœux en défendre l'espoir :
Cependant contre moi quoi qu'elle ose entreprendre,
Je le paye assez cher pour y pouvoir prétendre ;
Et l'on peut, sans se faire un trop honteux effort,
Pleurer un malheureux dont on cause la mort !

SALSBURY.

Quoi ! ce parfait amour, cette pure tendresse
Qui vous fit si long-tems vivre pour la Duchesse,
Quand vous pouvez prévoir ce qu'elle en doit souffrir,
Ne vous arrache point ce dessein de mourir ?
Pour vous avoir aimé, voyez ce que lui coûte
Le cruel sacrifice....

LE COMTE.

Elle m'aima, sans doute ;
Et sans la Reine, hélas ! j'ai lieu de présumer
Qu'elle eût fait à jamais son bonheur de m'aimer.
Tout ce qu'un bel objet d'un cœur vraiment fidele
Peut attendre d'amour, je le sentis pour elle ;
Et peut-être mes soins, ma constance, ma foi
Méritoient les soupirs qu'elle a perdus pour moi.
Nulle félicité n'eût égalé la nôtre !
Le Ciel y met obstacle, elle vit pour un autre ;
Un autre a tout le bien que je crus acquérir,
L'hymen le rend heureux ; c'est à moi de mourir.

SALSBURY.

SALSBURY.

Ah ! si, pour satisfaire à cette injuste envie,
Il vous doit être doux d'abandonner la vie,
Perdez-la ; mais au moins que ce soit en Héros !
Allez de votre sang faire rougir les flots,
Allez dans les combats où l'honneur vous appelle ;
Cherchez, suivez la gloire, et périssez pour elle.
C'est-là qu'à vos pareils il est beau d'affronter
Ce qu'ailleurs le plus ferme a lieu de redouter.

LE COMTE.

Quand contre un monde entier armé pour ma défaite
J'irois seul défier la mort que je souhaite,
Vers elle j'aurois beau m'avancer sans effroi,
Je suis si malheureux qu'elle fuiroit de moi.
Puisqu'ici sûrement elle m'offre son aide,
Pourquoi de mes malheurs différer le remede ?
Pourquoi, lâche et timide, arrêtant le courroux....

SCENE IV.

LA DUCHESSE, Suite de la Duchesse, LE COMTE, SALSBURY.

SALSBURY.

Venez, venez, Madame, on a besoin de vous.
Le Comte veut périr, raison, justice, gloire,
Amitié, rien ne peut l'obliger à me croire.
Contre son désespoir si vous vous déclarez,

Il cédera sans doute et vous triompherez :
Désarmez sa fierté, la victoire est facile.
Accablé d'un arrêt qu'il peut rendre inutile,
Je vous laisse avec lui prendre soin de ses jours,
Et cours voir s'il n'est point ailleurs d'autres secours.

(*Il sort.*)

SCENE V.

LE COMTE, LA DUCHESSE, Suite de la Duchesse.

LE COMTE.

QUELLE gloire, Madame, et combien doit l'envie
Se plaindre du bonheur des restes de ma vie,
Puisqu'avant que je meure on me souffre en ce lieu
La douceur de vous voir et de vous dire adieu!
Le destin qui m'abat n'eût osé me poursuivre,
Si le Ciel m'eût pour vous rendu digne de vivre.
Ce malheur me fait seul mériter le trépas :
Il en donne l'arrêt; je n'en murmure pas.
Je cours l'exécuter, quelque dur qu'il puisse être,
Trop content si ma mort vous fait assez connoître
Que jusques à ce jour jamais cœur enflammé
N'avoit, en se donnant, si fortement aimé.

LA DUCHESSE.

Si cet amour fut tel que je l'ai voulu croire,
Je le connoîtrai mieux, quand, tout à votre gloire,
Dérobant votre tête à vos persécuteurs,

Vous vivrez redoutable à d'infâmes flatteurs.
C'est par le souvenir d'une ardeur si parfaite,
Que tremblant des périls où mon malheur vous jette,
J'ose vous demander, dans un si juste effroi,
Que vous sauviez des jours que j'ai comptés à moi....
Douceur trop peu goûtée, et pour jamais finie !
J'en faisois vanité, le Ciel m'en a punie.
Sa rigueur s'étudie assez à m'accabler,
Sans que la vôtre encor cherche à la redoubler.

LE COMTE.

De mes jours, il est vrai, l'excès de ma tendresse,
En vous les consacrant, vous rendit la maîtresse ;
Je vous donnai sur eux un pouvoir absolu,
Et vous l'auriez encor si vous l'aviez voulu.
Mais, dans une disgrace, en mille maux fertile,
Qu'ai-je affaire d'un bien qui vous est inutile?
Qu'ai-je affaire d'un bien que le choix d'un époux
Ne vous laissera plus regarder comme à vous ?
Je l'aimois pour vous seule, et votre hymen funeste,
Pour prolonger ma vie, en a détruit le reste.
Ah ! Madame, quel coup ! Si je ne puis souffrir,
L'injurieux pardon qu'on s'obstine à m'offrir,
Ne dites point, hélas ! que j'ai l'ame trop fiere :
Vous m'avez à la mort condamné la premiere,
Et refusant ma grace, amant infortuné,
J'exécute l'arrêt que vous avez donné.

LA DUCHESSE.

Cruel ! est-ce donc peu qu'à moi-même arrachée,
A vos seuls intérêts je me sois attachée,
Pour voir jusqu'où sur moi s'étend votre pouvoir,

Voulez-vous triompher encor de mon devoir ;
Il chancele, et je sens qu'en ses rudes alarmes,
Il ne peut mettre obstacle à de honteuses larmes,
Qui de mes tristes yeux s'apprêtant à couler
Auront pour vous fléchir plus de force à parler.
Quoiqu'elles soient l'effet d'un sentiment trop tendre,
Si vous en profitez, je veux bien les répandre.
Par ces pleurs que peut-être en ce funeste jour,
Je donne à la pitié beaucoup moins qu'à l'amour,
Par ce cœur pénétré de tout ce que la crainte
Pour l'objet le plus cher y peut porter d'atteinte,
Enfin par ces sermens tant de fois répétés,
De suivre aveuglément toutes mes volontés,
Sauvez-vous, sauvez-moi du coup qui me menace.
Si vous êtes soumis, la Reine vous fait grace ;
Sa bonté, qu'elle est prête à vous faire éprouver,
Ne veut....

LE COMTE.

Ah ! qui vous perd n'a rien à conserver.
Si vous aviez flatté l'espoir qui m'abandonne,
Si n'étant point à moi, vous n'éticz à personne,
Et qu'au moins votre amour, moins cruel à mes feux,
M'eût épargné l'horreur de voir un autre heureux,
Pour vous garder ce cœur où vous seule avez place,
Cent fois, quoiqu'innocent, j'aurois demandé grace ;
Mais vivre, et voir sans cesse un rival odieux....
Ah ! Madame, à ce nom je deviens furieux ;
De quelque emportement si ma rage est suivie,
Il peut être permis à qui sort de la vie.

LA DUCHESSE.

Vous sortez de la vie? Ah! si ce n'est pour vous,
Vivez pour vos amis, pour la Reine, pour tous;
Vivez pour m'affranchir d'un péril qui m'étonne:
Si c'est peu de prier, je le veux, je l'ordonne.

LE COMTE.

Cessez en l'ordonnant, cessez de vous trahir:
Vous m'estimeriez moins, si j'osois obéir.
Je n'ai pas mérité le revers qui m'accable;
Mais je meurs innocent, et je vivrois coupable.
Toujours plein d'un amour dont sans cesse en tous lieux
Le triste accablement paroîtroit à vos yeux,
Je tâcherois d'ôter votre cœur, vos tendresses
A l'heureux.... Mais pourquoi ces indignes foiblesses?
Voyons, voyons, Madame, accomplir sans effroi
Les ordres que le Ciel a donnés contre moi.
S'il souffre qu'on m'immole aux fureurs de l'envie,
Du moins il ne peut voir des taches dans ma vie.
Tout le tems qu'à mes jours il avoit destiné,
C'est vous et mon pays à qui je l'ai donné.
Votre hymen, des malheurs pour moi le plus insigne,
M'a fait voir que de vous je n'ai pas été digne,
Que j'eus tort quand j'osai prétendre à votre foi;
Et mon ingrat pays est indigne de moi.
J'ai prodigué pour lui cette vie; il me l'ôte:
Un jour peut-être, un jour il connoîtra sa faute;
Il verra par les maux qu'on lui fera souffrir....

SCENE VI.

CROMMER, GARDES, LE COMTE, LA DUCHESSE, Suite de la Duchesse.

LE COMTE.

MAIS, Madame, il est tems que je songe à mourir :
On s'avance, et je vois sur ces tristes visages
De ce qu'on veut de moi de pressans témoignages.
Partons, me voilà prêt.... Adieu, Madame ; il faut
Pour contenter la Reine aller sur l'échafaud.

LA DUCHESSE.

Sur l'échafaud ? Ah ! Ciel ! quoi ! pour toucher votre ame,
(*A une de ses femmes.*)
La pitié.... Soutiens-moi....

LE COMTE.

Vous me plaignez, Madame,
Veuille le juste Ciel, pour prix de vos bontés,
Vous combler et de gloire et de prospérités,
Et répandre sur vous tout l'éclat qu'à ma vie
Par un arrêt honteux ôte aujourd'hui l'envie.
(*Aux Gardes.*) (*A la suite de la Duchesse.*)
Avancez, je vous suis.... Prenez soin de ses jours,
L'état où je la laisse a besoin de secours.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ÉLISABETH, TILNEY.

ÉLISABETH.

L'approche de la mort n'a rien qui l'intimide ?
Prêt à sentir le coup, il demeure intrépide ?
Et l'ingrat, dédaignant mes bontés pour appui,
Peut ne s'étonner pas, quand je tremble pour lui !
Ciel ! ... Mais en lui parlant, as-tu bien su lui peindre
Et tout ce que je puis et tout ce qu'il doit craindre ?
Sait-il quels durs ennuis mon triste cœur ressent ?
Que dit-il ?

TILNEY.

Que toujours il vécut innocent,
Et que si l'imposture a pu se faire croire,
Il aime mieux périr que de trahir sa gloire.

ÉLISABETH.

Aux dépens de la mienne il veut, le lâche ! il veut
Montrer que sur sa Reine il connoît ce qu'il peut.
De cent crimes nouveaux fût sa fierté suivie,
Il sait que mon amour prendra soin de sa vie.
Pour vaincre son orgueil, prompte à tout employer,

Jusques sur l'échafaud je voulois l'envoyer,
Pour derniere espérance essayer le remede;
Mais la honte est trop forte, il vaut mieux que je cede,
Que sur moi, sur ma gloire un changement si prompt
D'un arrêt mal donné fasse tomber l'affront.
Cependant quand pour lui j'agis contre moi-même,
Pour qui le conserver? pour la Duchesse? il l'aime!

TILNEY.

La Duchesse?

ÉLISABETH.

Oui, Suffolc fut un nom emprunté,
Pour cacher un amour qui n'a point éclaté.
La Duchesse l'aima, mais sans m'être infidelle;
Son hymen l'a fait voir, je ne me plains point d'elle.
Ce fut pour l'empêcher que, courant au Palais,
Jusques à la révolte il poussa ses projets.
Quoique l'emportement ne fût pas légitime,
L'ardeur de s'élever n'eut point de part au crime;
Et l'Irlandois par lui, dit-on, favorisé,
L'a pu rendre suspect d'un accord supposé.
Il a des ennemis, l'imposture a ses ruses,
(*A part.*)
Et quelquefois l'envie.... Ah! foible, tu l'excuses?
Quand aucun attentat n'auroit noirci sa foi,
Qu'il seroit innocent, peut-il l'être pour toi?
N'est-il pas, n'est-il pas ce sujet téméraire
Qui, faisant son malheur d'avoir trop su te plaire,
S'obstine à préférer une honteuse fin
Aux honneurs dont ta flamme eût comblé son destin?
C'en est trop, puisqu'il aime à périr, qu'il périsse.

SCENE II.

LA DUCHESSE, ÉLISABETH, TILNEY.

LA DUCHESSE.

AH ! grace pour le Comte, on le mene au supplice.

ELISABETH.

Au supplice ?

LA DUCHESSE.

Oui, Madame, et je crains bien, hélas !
Que ce moment ne soit celui de son trépas.

ELISABETH, *à Tilney.*

Qu'on l'empêche, cours, vole, et fais qu'on le ramene.
Je veux, je veux qu'il vive !

(*Tilney sort.*)

SCENE III.

ELISABETH, LA DUCHESSE.

ELISABETH, *à part.*

ENFIN, superbe Reine,
Son invincible orgueil te réduit à céder ;
Sans qu'il demande rien tu veux tout accorder.
Il vivra, sans qu'il doive à la même priere

Ces jours qu'il n'emploîra qu'à te rendre moins fiere,
Qu'à te faire mieux voir l'indigne abaissement
Où te porte un amour, qu'il brave impunément.
Tu n'es plus cette Reine autrefois grande, auguste :
Ton cœur s'est fait esclave ; obéis, il est juste....
(*A la Duchesse.*)
Cessez de soupirer, Duchesse, je me rends :
Mes bontés de ses jours vous sont de sûrs garants.
C'est fait, je lui pardonne.

LA DUCHESSE.

Ah ! que je crains, Madame,
Que son malheur trop tard n'ait attendri votre ame !
Une secrete horreur me le fait pressentir.
J'étois dans la prison d'où je l'ai vu sortir :
La douleur, qui des sens m'avoit ôté l'usage,
M'a du tems près de vous fait perdre l'avantage ;
Et ce qui doit sur-tout augmenter mon souci,
J'ai rencontré Coban à quelques pas d'ici.
De votre cabinet, quand je me suis montrée,
Il a presque voulu me défendre l'entrée.
Sans doute, il n'étoit-là qu'afin de détourner
Les avis qu'il a craint qu'on ne vous vînt donner.
Il hait le Comte, et prete au parti qui l'accable
Contre ce malheureux un secours redoutable.
On vous aura surprise ; et tel est de mon sort...

ELISABETH.

Ah ! si ses ennemis avoient hâté sa mort,
Il n'est ressentiment, ni vengeance assez prompte
Qui me pût....

SCENE VII.

CÉCILE, ELISABETH, LA DUCHESSE.

ELISABETH.

Approchez ; qu'avez-vous fait du Comte ?
On le mene à la mort, m'a-t-on dit.

CÉCILE.

Son trépas
Importe à votre gloire, ainsi qu'à vos états;
Et l'on ne peut trop tôt prévenir par sa peine
Ceux qu'un appui si fort à la révolte entraîne.

ÉLISABETH.

Ah ! je commence à voir que mon seul intérêt
N'a pas fait l'équité de ce cruel arrêt !
Quoi ! l'on sait que, tremblante à souffrir qu'on le donne,
Je ne veux qu'éprouver si sa fierté s'étonne ;
C'est moi sur cet arrêt que l'on doit consulter,
Et sans que je le signe, on l'ose exécuter.
Je viens d'envoyer l'ordre afin que l'on arrête....
S'il arrive trop tard, on paîra de sa tête ;
Et de l'injure faite à ma gloire, à l'Etat,
D'autre sang, mais plus vil, expîra l'attentat.

CÉCILE.

Cette perte pour vous sera d'abord amere ;
Mais vous verrez bientôt qu'elle étoit néceſſaire.

ELISABETH.

Qu'elle étoit nécessaire ! Otez-vous de mes yeux,
Lâche ! dont j'ai trop cru l'avis pernicieux.
La douleur où je suis ne peut plus se contraindre,
Le Comte par sa mort vous laisse tout à craindre ;
Tremblez pour votre sang, si l'on répand le sien !

CÉCILE.

Ayant fait mon devoir, je puis ne craindre rien,
Madame ; et quand le tems vous aura fait connoître
Qu'en punissant le Comte on n'a puni qu'un traître,
Qu'un sujet infidele....

ELISABETH.

Il l'étoit moins que toi,
Qui t'armant contre lui t'es armé contre moi !
J'ouvre trop tard les yeux pour voir ton entreprise ;
Tu m'as par tes conseils honteusement surprise,
Tu m'en feras raison !

CÉCILE.

Ces violens éclats....

ELISABETH.

Va, sors de ma présence, et ne réplique pas.

(*Cécile sort.*)

SCENE V.

SCENE V.

ÉLISABETH, LA DUCHESSE.

ÉLISABETH.

DUCHESSE, on m'a trompée, et mon ame interdite
Veut en vain s'affranchir de l'horreur qui l'agite.
Ce que je viens d'entendre explique mon malheur:
Ces témoins écoutés avec tant de chaleur,
L'arrêt si-tôt rendu, cette peine si prompte,
Tout m'apprend, me fait voir l'innocence du Comte;
Et pour joindre à mes maux un tourment infini,
Peut-être je l'apprends après qu'il est puni...
Durs, mais trop vains remords!... Pour commencer ma peine,
Traitez-moi de rivale, et croyez votre haine.
Condamnez, détestez ma barbare rigueur:
Par mon aveugle amour je vous coûte son cœur;
Et mes jaloux transports, favorisant l'envie,
Peut-être encore, hélas! vous coûteront sa vie.

SCENE VI.

TILNEY, ELISABETH, LA DUCHESSE.

ELISABETH, *à Tilney.*

Quoi ! déja de retour ? As-tu tout arrêté ?
A-t-on reçu mon ordre ? est-il exécuté ?

TILNEY, *hésitant.*

Madame. . . .

ELISABETH.

Tes regards augmentent mes alarmes !
Qu'est-ce donc ? qu'a-t-on fait ?

TILNEY.

Jugez-en par mes larmes.

ELISABETH.

Par tes larmes !... Je crains le plus grand des malheurs !
Ma flamme t'est connue, et tu verses des pleurs !
Auroit-on, quand l'amour veut que le Comte obtienne..
Ne m'apprends point sa mort, si tu ne veux la mienne...
Mais d'une ame égarée inutile transport !
C'en sera fait sans doute ?

TILNEY.

Oui, Madame.

ELISABETH.

Il est mort !...
Et tu l'as pu souffrir !

TILNEY.

Le cœur saisi d'alarmes,

J'ai couru ; mais par-tout je n'ai vu que des larmes.
Ses ennemis, Madame, ont tout précipité :
Déja ce triste arrêt étoit éxécuté ;
Et sa perte, si dure à votre ame affligée,
Permise, malgré vous, ne peut qu'être vengée.

ELISABETH.

Enfin ma barbarie en est venue à bout....
(*A la Duchesse.*)
Duchesse, à vos douleurs je dois permettre tout.
Plaignez-vous, éclatez. Ce que vous pourrez dire
Peut-être avancera la mort que je desire.

LA DUCHESSE.

Je cede à la douleur, je ne puis le céler ;
Mais mon cruel devoir me défend de parler,
Et comme il m'est honteux de montrer par mes larmes
Qu'envain de mon amour il combattoit les charmes,
Je vais pleurer ailleurs, après ces rudes coups,
Ce que je n'ai perdu que par vous et pour vous.
(*Elle sort.*)

SCENE VII.

ELISABETH, TILNEY.

ELISABETH, *à part.*

LE Comte ne vit plus ! ô Reine, injuste Reine !
Si ton amour le perd, qu'eût pu faire ta haine ?
Non, le plus fier Tyran par le sang affermi....

SCENE VIII et derniere.

SALSBURY, ELISABEHT, TILNEY.

ELISABETH, *à Salsbury.*

EH ! bien, c'en est donc fait; vous n'avez plus d'ami?

SALSBURY.

Madame, vous venez de perdre dans le Comte
Le plus grand...

ELISABETH.

Je le sais, et le sais à ma honte !
Mais si vous avez cru que je voulois sa mort,
Vous avez de mon cœur mal connu le transport.
Contre moi, contre tous, pour lui sauver la vie,
Il falloit tout oser, vous m'auriez bien servie;
Et ne jugiez-vous pas que ma triste fierté
Mendioit pour ma gloire un peu de sûreté?
Votre foible amitié ne l'a pas entendue...
Vous l'avez laissé faire, et vous m'avez perdue.
Me faisant avertir de ce qui s'est passé,
Vous nous sauviez tous deux.

SALSBURY.

Hélas ! qui l'eût pensé !
Jamais effet si prompt ne suivit la menace.
N'ayant pu le résoudre à vous demander grace,
J'assemblois ses amis pour venir à vos pieds
Vous montrer par sa mort dans quels maux vous tombiez,
Quand mille cris confus nous sont un sûr indice

Du dessein qu'on a pris de hâter son supplice.
Je dépêche aussi-tôt vers vous de tous côtés....

ELISABETH, *l'interrompant.*

Ah ! le lâche Coban les a tous arrêtés !
Je vois la trahison.

SALSBURY.

Pour moi, sans me connoître,
Tout plein de ma douleur, n'en étant plus le maître,
J'avance, et cours vers lui d'un pas précipité.
Aux pieds de l'échafaud je le trouve arrêté.
Il me voit, il m'embrasse, et sans que rien l'étonne:
» Quoiqu'à tort, me dit-il, la Reine me soupçonne,
» Voyez-la, de ma part, et lui faites savoir
» Que rien n'ayant jamais ébranlé mon devoir,
» Si contre ses bontés j'ai fait voir quelque audace,
» Ce n'est pas par fierté que j'ai refusé grace.
» Las de vivre, accablé des plus mortels ennuis,
» En courant à la mort ce sont eux que je fuis ;
» Et s'il m'en peut rester quand je l'aurai soufferte,
» C'est de voir que déja, triomphant de ma perte,
» Mes lâches ennemis lui feront éprouver ».....
On ne lui donne pas le loisir d'achever.
On veut sur l'échafaud qu'il paroisse ; il y monte :
Comme il se dit sans crime, il y paroît sans honte,
Et saluant le Peuple, il le voit tout en pleurs
Plus vivement que lui ressentir ses malheurs.
Je tâche cependant d'obtenir qu'on differe
Tant que vous ayiez su ce que l'on ose faire.
Je pousse mille cris pour me faire écouter ;
Mes cris hâtent le coup que je pense arrêter.

Il se met à genoux ; déja le fer s'apprête :
D'un visage intrépide il présente sa tête,
Qui du tronc séparée. . .

ELISABETH, *l'interrompant.*

Ah ! ne dites plus rien !
Je le sens, son trépas sera suivi du mien.
Fiere de tant d'honneurs, c'est par lui que je regne,
C'est par lui qu'il n'est rien où ma grandeur n'atteigne :
Par lui, par sa valeur, ou tremblans ou défaits,
Les plus grands Potentats m'ont demandé la paix ;

(*A part.*)

Et j'ai pu me résoudre... Ah! remords inutile !
Il meurt, et par toi seule.... O Reine trop facile !
Après que tu dois tout à ses fameux exploits,
De son sang pour l'Etat répandu tant de fois,
Qui jamais eût pensé qu'un arrêt si funeste
Dût sur un échafaud faire verser le reste ! . . . .
Sur un échafaud !... Ciel ! quelle horreur ! quel revers !...

(*A Salsbury.*)

Allons, Comte, et du moins, aux yeux de l'univers,
Faisons que d'un infâme et rigoureux supplice
Les honneurs du tombeau réparent l'injustice....
Si le Ciel à mes vœux peut se laisser toucher,
Vous n'aurez pas long-tems à me la reprocher !

FIN.

DE L'IMPRIMERIE DE LA VEUVE VALADE.